N° D'ORDRE : 16

THÈSES

PRÉSENTÉES

devant la Faculté des Lettres de Besançon

POUR OBTENIR

le grade de Docteur de l'Université

(Mention Lettres)

PAR

Madame SERVER, née WILSON Alberta

B. A. - M. A., Professeur

à LEXINGTON (Kentucky) Etats-Unis d'Amérique

1re Thèse : **" L'Espagne dans la Revue des Deux Mondes (1829-1848)".**

2e Thèse : **Propositions données par la Faculté.**

Soutenues le 5 Juillet 1939 devant la Commission d'examen

Président : M. BERTRAND, Recteur

Examinateurs { M. MOREAU, Doyen
M. ROUGIER, Professeur
M. PRECLIN, Professeur

E. DE BOCCARD, Editeur

I, Rue de Médicis, PARIS (VIe)

1939

L'ESPAGNE DANS " LA REVUE DES DEUX MONDES "

(1829-1848)

UNIVERSITE DE BESANÇON

Faculté des Lettres

Doyen :

M. MOREAU.

Assesseur :

M. PRECLIN.

Professeurs :

MM. AYRAULT (✿ A.) : Langue et Littérature allemandes.

CLOCHÉ (✿ I.) : Histoire et Géographie de l'Antiquité et du Moyen Age.

COUSIN (✿ A.) : Langue et Littérature latines.

MOREAU (✿ A.) : Langue et Littérature françaises.

PRÉCLIN (✿ I., ⚜) : Histoire et Géographie modernes et contemporaines.

ROUGIER (✿ I.) : Philosophie.

Chargé de cours :

LERAT : Langue et littérature grecques.

Secrétaire :

M. SEIGNIER (✿ I.).

N° D'ORDRE : 16

THÈSES

PRÉSENTÉES

devant la Faculté des Lettres de Besançon

POUR OBTENIR

le grade de Docteur de l'Université

(Mention Lettres)

PAR

Madame SERVER, née WILSON Alberta

B. A. - M. A., Professeur

à LEXINGTON (Kentucky) Etats-Unis d'Amérique

1re Thèse : **" L'Espagne dans la Revue des Deux Mondes (1829-1848)".**

2e Thèse : **Propositions données par la Faculté.**

Soutenues le 5 Juillet 1939 devant la Commission d'examen

Président : M. BERTRAND, Recteur

Examinateurs { M. MOREAU, Doyen
M. ROUGIER, Professeur
M. PRECLIN, Professeur

E. DE BOCCARD, Editeur

I, Rue de Médicis, PARIS (VIe)

1939

R.UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

La Faculté n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A ma Mère.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547625_0049

Avant-Propos

Nous nous faisons un plaisir d'exprimer ici notre reconnaissance à M. James H. Hamilton, qui nous a encouragée à entreprendre ce travail. Il nous est très agréable de remercier vivement de ses conseils inestimables M. Pierre Moreau, Doyen de la Faculté des Lettres à l'Université de Besançon, qui a suggéré l'idée de cette étude et qui a été pour nous un conseiller infatigable. Nos amis français et américains qui nous ont témoigné de la sympathie dans le cours de ce travail ont droit aussi à notre reconnaissance la plus sincère.

Le but de cette étude a été de donner un aperçu de l'Espagne telle qu'elle était au point de vue français, d'après les nombreux articles sur l'histoire, les mœurs et la littérature de ce pays, publiés par la *Revue des Deux Mondes,* pendant les années 1829 à 1848. Nous espérons qu'un tel résumé pourra être utile à ceux qui se proposeront d'étudier plus à fond quelqu'un d'entre les divers sujets que nous avons esquissés. On a laissé forcément des lacunes qu'il est impossible de combler dans les limites d'une étude comme celle-ci, et nous comptons, avec une sincère reconnaissance, sur l'indulgence que demande ce travail.

Introduction

« La Revue des Deux Mondes, recueil de la politique, de l'administration et des mœurs », tel fut le titre employé pour la première fois le 1er août 1829, pour désigner une petite publication, de cent vingt-huit pages, imprimée chez Everat, 16, rue du Cadran, Paris. Au début, il y avait deux directeurs, Prosper Mauroy et Ségur-Dupeyron, qui voulaient donner au public français des renseignements sur les pays étrangers. Dans la première livraison, ils déclarèrent leur intention : « Ainsi, la *Revue des Deux Mondes* aura tout le mérite d'une nouveauté historique. Désirant même faciliter les développements dont elle est susceptible, nous y admettrons des observations piquantes et neuves, relatives aux *mœurs,* aux croyances religieuses, et au caractère des nations étrangères. Souvent les habitudes d'un peuple nous donneront la raison de ses lois. La Revue contiendra, à cet égard, un grand nombre de renseignements curieux, et pour la plupart *inédits,* mais cette partie, quoique importante, devra toujours laisser une place étendue aux documents de la *politique,* de la *diplomatie* et de l'*administration* ».

Dès cette première livraison, l'Espagne occupe déjà une place assez importante; on lui consacre l'article intitulé *Cadiz et Gibraltar,* et dans les *Annonces bibliographiques*

(1) Tome I, 1829; Avertissement, p. III.

on fait mention des *Obras literarias,* par don Francisco Martínez de la Rosa. Au commencement, l'intérêt ne se concentrait pas sur la littérature, mais sur la politique et l'histoire contemporaines; cette tendance est démontrée dès la première page par la traduction d'une pensée de Pope :

« L'esprit de parti est une folie de beaucoup d'hommes au profit de quelques-uns ».

En 1830, la RDM (2) absorba le *Journal des Voyages,* fondé en 1818, et pendant quelques mois il paraît qu'elle eut de la difficulté à établir définitivement et à son goût tous ses buts. En janvier, elle a pour sous-titre :

Revue des Deux Mondes
Journal des Voyages,
de l'administration, des mœurs, etc.,
chez les différens peuples du globe,
ou
Archives géographiques et historiques
du dix-neuvième siècle;
rédigé par une société de savans,
de voyageurs, et de littérateurs français et étrangers.

Peu satisfaite, à ce qu'il semble, elle écrit en avril :

Revue des Deux Mondes
Journal des Voyages,
des Sciences, de l'Administration, des Mœurs, etc...
Chez les différens peuples du globe,
Par une société de savans
de voyageurs et de littérateurs français et étrangers.

(2) Au cours de cette étude, les lettres RDM désigneront la *Revue des Deux Mondes.*

En juillet, on trouve :

Revue des Deux Mondes

Journal des Voyages,
des sciences, de l'histoire, des mœurs, etc...
chez les différens peuples du globe
Par une société de savans
de voyageurs et de littérateurs français et étrangers.

En octobre, on insiste moins sur la politique, comme l'indique la citation latine :

Revue des Deux Mondes

Journal des Voyages,
de l'histoire, de la philosophie, de la littérature,
des sciences et des arts,
chez les différens peuples du globe
Par une société de savans
de voyageurs et de littérateurs français et étrangers.
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

En 1831, il semble que le sous-titre soit en désaccord avec le nouveau programme de la RDM; on le rejette, et sa première page ne porte que les mots *Revue des Deux Mondes*. Dans l'intervalle, la littérature s'était manifestée timidement, on voulait l'encourager à rester, et en juillet 1830, nous lisons :

« Littérature

2 sections ..... Littérature française
..... Littérature étrangère

Dans la première, on publiera des compositions inédites de nos meilleurs écrivains, telles que contes philosophiques et fantastiques, nouvelles littéraires, fragmens, drames semi-politiques. Dans la seconde, on passera en revue les

littératures étrangères. Des traducteurs habiles sont attachés à la Revue, spécialement chargés de transporter dans notre langue ce qui paraîtra de saillant dans les recueils étrangers. La littérature critique trouvera sa place dans un *Album* séparé ».

Néanmoins, la plupart des articles eurent simplement pour objet de répandre quelques connaissances sur les pays étrangers. L'Espagne et l'Amérique espagnole retinrent l'attention. Il y avait non seulement des articles sur les mœurs et sur les usages de l'Espagne, mais aussi on discutait souvent et assez en détail ses embarras de gouvernement dans la *Chronique de la Quinzaine,* qui commença à paraître le 1er avril 1832. Les *Révolutions de la Quinzaine* (octobre 1831 à avril 1832) étaient d'un ton plus littéraire que la *Chronique* qui leur succéda.

Dans la *Chronique de la Quinzaine* du 15 novembre 1833, le directeur, M. Buloz, dit : « On a souvent reproché à la RDM de ne pas s'occuper assez des publications étrangères. Une entreprise littéraire comme la nôtre est longue et pénible à organiser; aujourd'hui que le développement auquel nous sommes arrivés nous permet de nouvelles améliorations, nous promettons à nos lecteurs, pour la fin de cette année, un examen suivi des livres étrangers, anglais, allemands, et autres ». Cependant, il ne fit pas tout ce qu'il avait promis, car il y eut peu de critiques des œuvres espagnoles contemporaines, bien qu'avec le temps, il parût un grand nombre d'études sur la littérature espagnole. La première de ces études, *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol,* par L. Viardot, avait déjà paru le 15 mai 1833. La période de 1832 à 1848 fut assez riche en articles sur l'Espagne, son histoire, sa littérature et ses mœurs.

On ne doit pas oublier qu'à cette époque le romantisme faisait son entrée dans la littérature, le romantisme qui aimait tant tout ce qui était espagnol. Il faut reconnaître que la RDM favorisa ce mouvement littéraire par ses descriptions des mœurs et des paysages étrangers, qui aidèrent à développer dans le lecteur la sensibilité romantique, caractérisée par la soif d'aventures et de pittoresque. Néanmoins, la *Revue* « n'a pas de doctrine explicite : mais elle a un esprit, une volonté, une âme. Lorsque s'affrontent le génie étranger et le génie national, et que se pose ainsi un difficile problème, elle n'hésite pas à présenter sa solution » (3). Pierre Moreau a remarqué que le directeur, Buloz, « n'inféoda son recueil à aucune école et il l'imposa aux écoles diverses » (4). Sainte-Beuve a dit : « J'ai entendu demander souvent quelle est l'unité de cette revue; quel système philosophique, historique, esthétique, elle représente, n'étant ni doctrinaire, ni catholique... ni romantique en art, selon le rite de 1828. La *Revue,* en effet, n'est rien de tout cela; certaines parties des doctrines indiquées ont pu et peuvent se mêler à son ensemble et y faire contraste et variation; mais aucun système pareil ne la compose... C'est une pensée de bon sens, d'étude, de tolérance, de progrès laborieux qui anime l'ensemble de la revue; c'est là son genre d'unité » (5).

Il est à propos de jeter un coup d'œil sur les rédacteurs les plus importants, à en juger par l'abondance de leurs contributions à la RDM. Léonce de Lavergne, littérateur et économiste, fut un des collaborateurs les plus assidus de

(3) *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes,* page 124.

(4) *Le classicisme des romantiques,* p. 244.

(5) RDM 1er mars 1833 : *Chronique de la Quinzaine.*

la *Revue,* où il inséra un grand nombre d'articles sur la politique contemporaine et sur l'histoire. Il fit une grande enquête sur la situation de l'Espagne pendant les années 1840 à 1843, et rédigea un article excellent sur Zorrilla. Il faut mentionner avec lui Charles Didier, le Genevois, et Louis de Carné, publiciste, qui rédigèrent quelques bonnes études sur l'Espagne moderne. Didier était préoccupé de la situation révolutionnaire du pays, mais il observa aussi les mœurs espagnoles. Il est à regretter que Louis Viardot n'ait pas écrit plus d'articles pour la RDM, car il connaissait bien l'Espagne et était membre de l'Académie Espagnole. Il rédigea deux articles sur l'état politique du pays, et son article sur le théâtre espagnol démontre son érudition. Il écrivit beaucoup d'études sur ce pays, dont assez peu ont paru dans la RDM. Dans le domaine de l'histoire, c'est Prosper Mérimée qui occupe la place la plus importante, en raison de son ouvrage sur le roi Pedro le Cruel. Il a parlé aussi avec compétence des arts en Espagne, et on sait que la nouvelle de *Carmen* parut pour la première fois dans la *Revue.* Citons le jugement d'un critique moderne : « P. Mérimée résume, pour ainsi dire, en lui les attitudes de la pensée française et les états de l'âme française en face de l'Espagne durant toute la période romantique » (6).

Antoine Fontaney et Théophile Gautier sont les rédacteurs qui ont écrit le plus grand nombre d'articles sur les mœurs espagnoles. Fontaney inaugura dans la RDM la série des relations de voyage, et il a réussi assez bien à faire voir la véritable Espagne qu'il regardait avec sympathie. Gautier, dix ans plus tard, écrivit ses descriptions « menues et ciselées » de ce pays du pittoresque, qui attirèrent l'attention du monde. Azorín a exprimé ce jugement sur

(6) Henri Bédarida : *Le romantisme et l'Espagne. Revue de l'Université de Lyon,* 1931; p. 209.

Gautier : « A notre avis, tout le bénéfice que les lettres françaises aient tiré de cet écrivain réside dans l'élément d'exotisme et de nouveauté qui, grâce à son œuvre, s'introduisit et s'infiltra dans l'esprit français » (7).

C'est dans le domaine de la littérature qu'on trouve le plus grand nombre d'articles approfondis et intéressants. Louis de Viel-Castel a fourni à la RDM cinq études sérieuses sur la vieille littérature espagnole, sans compter son article historique. Charles de Mazade collabora pendant de longues années à la *Revue,* rédigeant la *Chronique de la Quinzaine* et écrivant des critiques sur les littératures française et étrangères. Il a beaucoup écrit sur l'Espagne, mais pendant cette période, on ne trouve dans la RDM que quatre articles importants de cet écrivain. Il avait l'esprit délicat et fin, et se montre un juge assez impartial bien qu'un peu indulgent envers l'Espagne. Son article sur la société espagnole est un des meilleurs articles de mœurs que la *Revue* ait publiés. Xavier Durrieu, journaliste, collabora à un grand nombre de revues et de journaux, et inséra dans la RDM plusieurs articles sur la littérature contemporaine et sur la situation politique de l'Espagne.

Bien qu'ils n'aient pas fourni à la RDM beaucoup d'articles sur la Péninsule de 1829 à 1848, on doit mentionner l'excellence de quelques autres rédacteurs, tels que Philarète Chasles, qui rendit de grands services à l'étude des littératures étrangères. Il écrivait dans un style plein de couleur, qui fait de son récit sur Antonio Pérez une véritable nouvelle. Il s'intéressait aussi aux auteurs espagnols contemporains. Eugène de Mirecourt, qui admirait son « esprit fécond », a dit que Chasles devint la providence des revues, que son talent « très goûté à la RDM, contribua

(7) *L'Espagnolisme des Romantiques français; Mercure de France,* 16 juin 1917, p. 631.

beaucoup à enrichir le Suisse Buloz, propriétaire d'un recueil, où il est incapable d'écrire une ligne, et où il ne sait fourrer que ses rancunes rédigées par des écrivains-laquais à ses gages » (8). Les deux études approfondies sur Lope de Vega font apprécier le talent et le savoir du grand critique C. Fauriel, qui avait « un talent littéraire plus encore qu'historique » (9). Paul Hazard l'appelle « le grand Fauriel ».

On trouve insérés dans la RDM maints articles excellents sur l'Espagne, par divers écrivains tels que Gustave d'Alaux, George Sand, Juan Martínez, Abel Hugo, Armand Lefebvre, Charles Magnin, J.-J. Ampère, E. d'Ault-Dumesnil et E.-J. Delécluze. Malheureusement, pendant cette période chacun de ces collaborateurs n'a écrit pour la RDM qu'un seul article saillant au sujet de l'Espagne, quelquefois un long article qui est divisé en plusieurs parties. Nous regrettons que Quinet n'ait rédigé qu'un article partiellement consacré à l'Espagne pour la *Revue* (10), car il connaissait le pays et l'aimait. La RDM publia aussi ses discours au Collège de France (11), qui donnèrent un bel aperçu de la littérature espagnole. Paul Hazard a dit qu'il peut symboliser à lui seul « le mouvement qui a fait passer notre pays d'une connaissance imaginative des littératures étrangères à une connaissance directe et raisonnée » (12).

Une étude biographique sur les écrivains n'entre pas dans le dessein de ce travail, et en conséquence, nous

(8) *Philarète Chasles,* pp. 68, 69. *Cf.* aussi *Ecrivains critiques de la France,* par Charles de Mazade; RDM, 15 août 1848.

(9) *Cf.* : *Notice historique sur la vie et les travaux de M. C. Fauriel,* par M. Guigniaut; *Les origines de la RDM et les littératures européennes,* thèse par Blanche Vassileva Zdraveva, 1930.

(10) *De l'unité des littératures modernes;* RDM, 1er août 1838.

(11) RDM, 15 février 1842; 1er janvier 1843.

(12) *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes,* page 127.

n'avons essayé que de donner en passant quelques aperçus sur les rédacteurs principaux de la RDM pendant la période dont il s'agit. Sans aucun doute, les écrivains qui ont fourni le plus grand nombre d'articles sur l'Espagne sont Léonce de Lavergne, Antoine Fontaney et Louis de Viel-Castel. Il nous semble que Mérimée a saisi mieux qu'aucun autre l'âme de l'Espagne, et que Gautier a fait les meilleures descriptions du pays, tandis que Viardot, Viel-Castel et Fauriel ont rédigé les articles les plus érudits sur la littérature espagnole. Cependant, toutes les études relatives à cette question sont développées d'une manière consciencieuse. Par exemple, on ne doit pas oublier qu'en traduisant la *Lettre au Connétable de Portugal,* par le marquis de Santillane, E. d'Ault-Dumesnil a rendu service à ceux qui étudient la littérature espagnole.

L'intérêt éveillé par ce « pays mystérieux » semble s'être concentré surtout sur son théâtre du Siècle d'Or, sur ses révolutions modernes et sur ses coutumes, qui paraissaient bien étranges aux Français. Il est étonnant qu'il n'y ait pas eu une étude sur Cervantes et ses œuvres. On trouve partout dans la RDM des mentions de l'Espagne, pas une livraison ne manque d'en avoir au moins une. On commençait à s'intéresser à la littérature contemporaine. Les rédacteurs manifestaient presque toujours une attitude bienveillante envers l'Espagne, et étaient persuadés qu'elle allait se réveiller de sa léthargie littéraire. Ces articles confirment ce qu'a dit Paul Hazard : « La sympathie envers l'étranger, telle est la loi de la *Revue*. Elle presse l'Espagne de donner de nouvelles marques de son génie; elle l'invite, elle l'appelle » (13).

(13) *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes,* page 126.

CHAPITRE I

L'ESPAGNE : SA POLITIQUE

Celui qui étudie l'histoire d'Espagne et des relations franco-espagnoles de cette époque, s'intéressera aux sections consacrées aux nouvelles d'intérêt général, qui commencèrent à paraître au mois d'octobre 1831 sous le titre de *Révolutions de la Quinzaine.* Le rédacteur n'attachait aucun sens péjoratif au mot *révolution.* Pour lui cela signifiait plutôt les changements d'événements, l'assimilation des choses nouvelles, une différenciation de l'ordre établi; son principal but était de noter tous les événements marquants à l'intention des futurs historiens. Il s'agissait surtout d'affaires françaises dans les premiers articles, bien qu'on fît bientôt mention des affaires des autres pays, aussi bien que des nouvelles littéraires et des faits contemporains du théâtre. En avril 1832, le titre de la rubrique fut changé contre celui de *Chronique de la Quinzaine,* titre qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Ces articles traitaient de politique, littérature, théâtre, musique, beaux-arts et faits d'actualité, mais plus tard la *Chronique* commença à s'occuper de plus en plus d'événements politiques et moins de littérature et de théâtre.

Dès le début de la *Revue des Deux Mondes,* on commençait à manifester de l'intérêt pour l'Espagne, et on peut trouver des renseignements sur ce pays dans la *Chronique* pres-

que dès la première apparition des *Révolutions de la Quinzaine*. Ces récits permettent au lecteur de suivre la marche rapide des événements politiques qui précèdent, en Espagne, l'effrayante guerre civile, et fournissent quelque idée des personnages contemporains en vue, des erreurs du gouvernement et des conséquences de faits paraissant insignifiants sur la vie de la nation entière. Au point de vue historique, ces documents sommaires ont de la valeur.

Quoique le ton des premiers articles fût sarcastique et ironique, il devint peu à peu plus bienveillant, sans doute à cause d'un changement de rédacteurs, et, vers 1842, il était même conciliant. Cette attitude de conciliation pouvait provenir du fait que l'on se rendait compte des intérêts commerciaux de l'Angleterre en Espagne, et que l'on connaissait la défiance des Espagnols à l'égard de la France et de toute suggestion politique ou critique venant de ce pays. En effet, la RDM reconnaissait ce manque de confiance lorsqu'elle remarquait que, d'après l'opinion des Espagnols, le gouvernement français n'avait d'autre pensée à l'égard de l'Espagne que celle d'y intervenir (1). Il est vrai que de 1833 à 1839, la question d'intervention était une question brûlante qui s'attiédit graduellement lorsque les Carlistes perdirent du terrain. Mais l'intérêt pour l'Espagne et les affaires espagnoles ne s'arrêta pas là. La *Chronique* s'intéressa alors à la question de commerce avec l'Espagne et suivit également avec ardeur tous les arguments pour et contre les différents prétendants proposés pour la jeune reine Isabelle II.

En octobre 1832, l'Espagne commença à occuper une place importante dans la *Chronique*. La première nouvelle vraiment importante fut l'annonce saisissante de la résur-

(1) RDM, 1er oct. 1842; *Chronique de la Quinzaine*.

rection de Ferdinand VII. Une vraie mystification ! Mais cette nouvelle explique l'attitude de la RDM envers l'Espagne qu'elle considère comme le pays de l'inattendu (2). Cependant, elle s'efforce de comprendre l'allure générale des affaires, et d'expliquer la situation politique aussi bien que possible, quoiqu'il existe toujours des questions auxquelles on ne peut répondre et des rumeurs qu'on ne peut vérifier. « Les affaires d'Espagne occupent toujours les esprits » (3) : on trouve souvent dans la *Chronique* cette phrase ou quelque autre équivalente. On ne s'étonne pas que la RDM désespérée s'écrie finalement : « L'Espagne est toujours le pays des énigmes et des mystères » (4).

Au point de vue purement historique, il se peut que les *Chroniques* soient insuffisantes, puisque les récits ne sont pas très détaillés. Cependant, il existe au cours de cette époque, dans l'histoire troublée de l'Espagne, de nombreuses petites lumières de second plan, articles d'intérêt humain qui ne pourraient évidemment servir à un travail d'histoire sérieux. La RDM respectait rarement qui que ce fût et, à

(2) « L'Espagne... qui se détache d'une façon si originale avec ses vestiges de barbarie et ses ébauches constitutionnelles sur la civilisation uniforme et prosaïque du reste de l'Europe ». RDM, 1er déc. 1836; *Chronique de la Quinzaine.*

« On peut faire des vœux pour l'Espagne; qui voudrait faire des pronostics et des prophéties ? » *Idem,* 1er déc. 1840.

« Son histoire politique est de plus en plus une série de mystifications ». *Idem,* 1er nov. 1842.

« L'Espagne a terminé sa crise ministérielle comme il est d'usage dans ce pays, par la solution la plus inattendue ». *Idem,* 15 mai 1843.

« Il se passe dans ce pays des choses tellement inattendues ». *Idem,* 15 fév. 1844.

« Assurément l'Espagne sera longtemps encore le pays des mouvements passionnés et imprévus ». *Idem,* 15 sept. 1846.

(3) *Idem,* 15 octobre 1833.

(4) *Idem.* 1er février 1840.

l'occasion, les bavardages excitent l'esprit; ils piquent la curiosité du lecteur, lui font désirer d'être plus éclairé sur des sujets tels que l'imbroglio d'Olozaga (1843) (5) qui, mentionné de façon si fortuite, laisse un doute dans l'esprit à l'égard d'Isabelle. Et il y eut aussi cette histoire de Mendizabal, premier ministre à cette époque, qui légèrement enivré parut devant la reine Christine pour lui déclarer son ardente passion (6). Naturellement, il fut renvoyé avec indignation, mais l'histoire fut racontée et répétée, et la RDM eut son rôle dans la propagation des nouvelles.

C'est un trait caractéristique de la nature humaine, que de prendre plaisir au spectacle ou au rapport de magnificences pompeuses et royales et, rétrospectivement, on se demande pourquoi la *Chronique de la Quinzaine* omit de donner une description du double mariage des deux princesses espagnoles (7). Ce sujet n'était certainement pas plus frivole pour cette *Revue* pleine de dignité, que le rapport des scènes et des scandales qui eurent lieu au palais après le mariage royal. Il est vrai que ce rapport est précédé d'une préface quelque peu apologétique : « En Espagne, l'imagination est plus ardente, et la vie plus ouverte... L'Espagne est un pays où tout paraît possible, et la politique y prend les allures du roman. Au milieu de cette apathie universelle, on est plus friand de détails frivoles, piquants ou scandaleux » (8).

(5) Pour plus de renseignements sur cette affaire, *cf* Edgar Quinet : *Mes vacances en Espagne*, chapitre IX. *Cf RDM*, 15 février 1844 : *De la crise politique en Espagne depuis la retraite du ministère Lopez.*

(6) RDM, 1er oct. 1836 : *Chronique de la Quinzaine.*

(7) On publia à cette époque un livre qui donnait une description assez complète des fêtes royales. *Cf. : Un mois en Espagne*, par A. Achard.

(8) RDM, 1er avril 1847; *Chronique de la Quinzaine.*

La fierté du pauvre don Francisco ne fut pas plus épargnée; la *Chronique* relate qu'à son arrivée au palais à Madrid, après le départ d'Isabelle pour La Granja, il fut informé que le palais ne lui était pas ouvert en l'absence de la reine. La RDM remarque assez philosophiquement : « Triste pays où la royauté se manque à elle-même, et où les conseillers sévères et dignes manquent à la royauté » (9).

L'aversion grandissante des Espagnols pour la reine-régente Christine fut mentionnée, mais il n'y eut guère d'essais d'explications de cette attitude ou de justification de la reine, quoique d'un bout de l'année à l'autre, la *Revue* fût nettement de son côté, et parlât plus d'une fois de son talent et de son adresse dans la législation et le gouvernement de la nation. « La reine a gouverné l'Espagne constitutionnelle avec une parfaite loyauté et beaucoup d'habileté » (10). Quand la tutelle de ses filles lui fut enlevée, la *Chronique* remarque : « L'Espagne la regrettera » (11). En vérité, il semble bizarre qu'à l'occasion du voyage de la reine Christine en France, au mois de juin 1841, la *Chronique* soit devenue muette au sujet de la question espagnole, et que ce sujet ne soit pas repris nettement avant le 15 août 1841. Etait-ce parce que la *Revue* désirait épargner les sentiments d'une souveraine que toute la France soutenait ? C'est peut-être une indication qui permet de penser que la *Revue* n'était guère lue en Espagne et que le rédacteur ne désirait pas que la reine lût des critiques sur sa patrie, ce qui aurait pu augmenter l'antagonisme entre l'Es-

(9) RDM, 1er août 1847.

(10) *Idem*, 15 août 1841 : *Chronique de la Quinzaine*. *Cf.* la *Chronique* du 15 août 1840 : « La reine Christine... est peut-être l'homme d'Etat le plus éminent de l'Espagne ».

(11) *Idem*, 1er août 1841 : *Chronique de la Quinzaine*.

pagne et la France. On doit se souvenir que c'est à peu près à cette époque que grandissait l'intérêt porté par la France aux relations commerciales avec l'Espagne. Evidemment, certains des récits au sujet de ce pays, écrits sur un ton de pitié ou de protection, étaient peu faits pour adoucir les sentiments des Espagnols. Par exemple : « Les guerres nationales des peuples fanatiques et barbares sont régies par d'autres lois générales que celles qui gouvernent les guerres des nations riches et civilisées » (12) ; et : « Nous savons que bien des gens, qui se croient de profonds politiques, haussent les épaules à chaque nouvelle qui arrive d'Espagne, et se croient dispensés d'en rien prendre au sérieux » (13). « L'Espagne est un démenti permanent à notre civilisation » (14). Qu'est-ce que les fiers Madrilènes doivent avoir pensé de ceci : « Madrid a été mis en état de siège. Nous croyons que le gouvernement espagnol n'en est pas là (à la veille de sa chute), mais il aurait bien besoin d'un effort de courage et d'énergie, dont nous ne jugeons pas capable, ni lui, ni la population, ni les généraux » (15). Quel Espagnol de la classe supérieure pouvait ne pas éprouver une pointe de ressentiment en lisant ce qui suit, à propos de l'abolition par le roi Ferdinand VII, en 1832, de la *horca* comme moyen d'exécution : « Encore un privilège perdu pour la noblesse. A elle seule, au delà des Pyrénées, avaient appartenu jusqu'ici les honneurs du *garrot*. Maintenant un homme sans naissance, un simple vilain jouira du droit d'être étranglé comme un grand d'Espagne de première classe » (16). Une autre pointe encore est dirigée

(12) RDM, 1er juillet 1840.
(13) *Idem*, 1er sept. 1837.
(14) *Idem*, 1er mars 1840.
(15) *Idem*, 15 août 1837.
(16) *Idem*, 15 mai 1832.

contre les mœurs du pays voisin, dans une allusion ironique à la manière espagnole de couper « les jarrets du taureau dont on ne peut approcher, afin de le tuer après plus solennellement en lui enfonçant un poignard dans la tête pour la plus grande joie du peuple » (17). Les Espagnols qui se sont toujours piqués de courtoisie, doivent maintenant croire, d'après la *Chronique*, qu'« en Espagne, les choses ne se passent pas avec tant de courtoisie que chez nous » (18).

On reconnaîtra que les remarques précédentes n'étaient pas des plus aimables, même si ce qu'elles contenaient était en grande partie vrai; et les lecteurs français de cette époque doivent s'être fait une idée des Espagnols principalement d'après les opinions publiées par la RDM et d'autres revues. Heureusement, le ton changea un peu plus tard, comme nous l'avons déjà dit, bien que des remarques blessantes fussent encore faites sur certains particuliers. Cependant, une attaque directe contre un individu, qui peut être bien méritée, n'éveille pas, excepté parmi les amis de celui qui est attaqué, autant de susceptibilité que la critique hostile d'une nation tout entière. Don Carlos, le prétendant, méritait probablement cette gifle : « ...ce malheureux prince dont la lâcheté était déjà proverbiale en Europe » (19). Il est intéressant de noter qu'un observateur de l'Espagne à ce moment écrivait que la fidélité de don Carlos était admirée, et mettait ses échecs dans ses tentatives pour s'emparer du trône sur le compte de l'influence qu'exerçait sur lui un parti aveugle, pour lequel la lutte se réduisait à une seule question : la survivance des libéraux dans la Péninsule (20).

(17) RDM, 15 août 1832.
(18) *Idem*, 15 oct. 1832.
(19) *Idem*, 15 sept. 1839.
(20) *Cf.* Charles Dembowski : *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile*, 1838-1840, p. 23.

Càmpuzano, qui fut pendant un an ambassadeur d'Espagne à Paris, et qui avait une réputation de nullité bien établie, — même en Espagne quelques-uns ridiculisaient son œuvre, — reçut cette critique frappante que beaucoup d'Espagnols parmi les émigrés de retour lurent sans doute en ricanant : « Où Lord Byron rêve un poème, et le Poussin un ravissant tableau, le voyageur ordinaire note sur ses tablettes le nombre d'étages et le prix du poisson » (21). Evidemment, ce « voyageur ordinaire » était Campuzano. Il s'agissait d'une brochure de lui, *La vérité adressée aux Cortès,* qui selon ce correspondant de la RDM, ne contenait rien d'important, bien qu'il pût très bien avoir donné un récit des diverses choses curieuses vues au cours de son année de service politique à Paris.

Les occasions où la RDM se permit d'insérer des remarques humoristiques dans la *Chronique* sont bien rares, mais il nous semble qu'il a dû exister de nombreuses choses amusantes à signaler. Il est rare de voir dans la RDM un trait d'esprit comme celui-ci : « Fonder maintenant en Espagne l'espoir d'une transaction serait n'y bâtir qu'un château ! » (22). Les Espagnols étaient eux-mêmes réputés pour leur esprit, et même au milieu de leur misère ils étaient capables de rire et de chanter une chanson populaire sur la situation du gouvernement :

« Sin rumbo marcha el gobierno,
Sin rumbo el congreso va,
Sin rumbo vamos andando,
Sin rumboi en qué parará ? »

(21) RDM, 15 nov. 1838 : *Chronique de la Quinzaine, Lettre IX.*
(22) *Idem,* 15 février 1835 : *Chronique de la Quinzaine.*

Ils ne respectaient personne, et nommaient le roi Ferdinand VII, *Fernando VIII,* « por su resurrección ». Ferdinand lui-même était connu pour son esprit, et l'humour était une des rares bonnes qualités qu'il possédât. Il dit un jour, parlant de lui-même assez ironiquement : « Je suis le bouchon de la bouteille de bière; quand je sauterai, tout sautera ». Jamais remarque plus vraie ne fut faite ! On peut comprendre avec quel plaisir Français et Espagnols virent le bruit que faisait l'affaire du duc de Frias, ambassadeur à Londres, en difficulté avec la loi pour avoir fait entrer en Angleterre, grâce à sa position diplomatique, une grande quantité de vins non taxés qu'il avait ensuite vendus (23). Cependant, on ne peut accuser la RDM de partialité. On trouve aussi rapporté dans la *Chronique* le scandale du don de cent mille francs accordé par le roi de France aux émigrés espagnols afin de les aider à renverser le trône de Ferdinand VII. On doit rendre hommage à la RDM : ce ne fut pas elle qui révéla indiscrètement l'affaire. Elle la raconte et avec assez de détail, mais seulement après que le public en eut connaissance (24).

Les remarques blessantes si souvent dirigées contre l'Espagne reçurent une riposte de Marliani dans une lettre qui parut le 1er juin 1839 dans la RDM. Il prétendait, et avec raison, que de tels procédés ne conduisaient les deux nations qu'à l'irritation, et à un éloignement plus marqué. Il croyait que le moins que les écrivains français pussent faire était de s'abstenir de ce langage blessant, si la France ne pouvait rien faire d'autre et ne voulait pas effacer le souvenir du siège de Saragosse et du 2 mai. L'attitude de

(23) RDM, 1er mars 1834 ; *Chronique de la Quinzaine.*

(24) *Idem,* 1er sept. 1833. *Cf.* L. Viardot : *De l'Espagne à propos du nouveau ministère; Idem,* 15 sept. 1836.

la RDM est nettement exprimée en termes tranchants : « La France pourrait sans doute aider l'Espagne; mais l'Espagne n'a et n'aura de bien longtemps rien à donner en échange des services qu'on lui rendrait : c'est à peine si elle en serait reconnaissante » (25).

La question de l'intervention, mentionnée pour la première fois dans la *Chronique* du 31 octobre 1833, fut durant des années une source d'embarras et de tourment pour les Français. La position prise par la RDM quant à cette question est plutôt incertaine. Son parti était parfois flottant, mais au fond elle était favorable à l'intervention afin d'aider la reine tourmentée de toutes parts, dans ses affaires troublées. On dit qu'un dîner donné par Thiers en 1835 fut un véritable conseil de guerre, et que la carte de l'Espagne était sur la table. A ce moment, la RDM s'opposait fortement à l'idée d'intervention, peut-être simplement parce que Thiers la soutenait, et que la RDM était contre tout ce qu'il proposait. On doit mentionner, à ce propos, que les principaux écrivains politiques qui s'occupaient de l'Espagne en 1835 et en 1836, notamment Louis de Carné, Louis Viardot et Charles Didier, étaient tous favorables à l'intervention. En 1833, la RDM semble aussi favorable à l'intervention, et remarque, d'une manière quelque peu sarcastique : « Ce serait un acte de résolution et de courage, et, ces choses-là, le ministère n'est jamais pressé de les exécuter » (26). La *Chronique* du 1er juin 1835 révéla un projet d'un genre peu courant dans l'histoire : « Que ne propose la régente d'Espagne à ses alliés de se donner le divertissement de grandes manœuvres militaires en Navarre ou en Catalogne ? La France enverrait cinquante mille hommes et le

(25) RDM, 1er juin 1839 : *Chronique de la Quinzaine.*
(26) *Idem,* 15 nov. 1833.

prince royal à ces fêtes militaires. L'Angleterre et le Portugal se feraient aussi un véritable plaisir d'y participer. Ce ne serait pas de l'intervention. Les troupes étrangères, rassemblées pour le plaisir des souverains, ne profiteront-elles pas de l'occasion pour aller étouffer un mouvement séditieux s'il éclate dans le royaume d'Espagne ? »

En 1836, la RDM était tellement portée à favoriser l'intervention, que nous lisons dans la *Chronique* : « Nous croyons que si une armée française avait mis fin à la guerre civile des provinces basques et de la Navarre, le peuple espagnol aurait eu à bénir l'intervention de la France dans ses affaires, que la liberté n'y aurait rien perdu, et que l'humanité y aurait beaucoup gagné » (27). Mais Edgar Quinet affirmait que « le despotisme le plus violent qu'on puisse imaginer est un bienfait en comparaison du salut qu'on doit à la conquête dissimulée sous le nom de protection. La première de ces tyrannies ne fait mourir que des hommes, la seconde abolit l'Etat; celle-là tue le présent, et celle-ci l'avenir » (28). La RDM poussait sa campagne en faveur d'une aide à l'Espagne, au point de déclarer que de tous les hommes qui avaient géré les affaires de l'Espagne durant les trois dernières années, pas un n'avait manqué de désirer et de réclamer l'intervention française (29). Au fait, dans une certaine mesure, il y eut réellement intervention, car plusieurs corps étrangers, français et anglais, entrèrent au service de l'Espagne. La lecture de l'histoire de cette époque fait fortement penser aux affaires d'aujourd'hui en Espagne. La plupart des articles publiés pendant cette période mentionnent la question de l'intervention. Même un article

(27) RDM, 1er sept. 1836.
(28) *Idem*, 15 juillet 1836 : *Voyages d'un solitaire.*
(29) *Idem*, 1er sept. 1836 : *Chronique de la Quinzaine.*

sur l'art fait allusion au sujet, en disant : « Ces beaux anges en extase de Murillo, ces moines ascétiques de Zurbarán, ces martyrs sublimes de Ribera parleront aussi à la France de sympathie nationale et d'intervention » (30).

Trois fois, en 1835, en 1838 et en 1839, la RDM essaie de présenter les pour et les contre de la question de l'intervention, tout en conservant une attitude neutre et impartiale. En 1837 et en 1838, malgré son attitude plus ou moins flottante, on trouve des opinions comme celle de Léon Faucher, qui dit : « La France ne peut pas se dispenser d'intervenir dans la situation intérieure de l'Espagne » (31). En 1839 la discussion sur l'intervention s'éteignit. La question d'Espagne semblait avoir perdu son intérêt, peut-être parce qu'elle avait été si longuement discutée, peut-être parce que les gens semblaient indifférents à leur sort. Partout dans le pays, il y avait « une lassitude, une impuissance, qui doivent se retrouver même au sein du parti exalté » (32). Puis brusquement la guerre civile prit fin, don Carlos perdit ses appuis et se retira en Navarre. Le pays devint plus ou moins calme et s'apprêta au mariage de la jeune reine Isabelle II, qui se passa de façon régulière. Puis à partir de février 1848 les nouvelles d'Espagne disparurent complètement de la *Chronique,* jusqu'au mois d'octobre de cette même année, où ce rapport laconique parut : « L'Espagne a toujours quelque province en état de siège » (33).

La RDM fit un effort pour analyser la situation politique complexe et agitée de l'Espagne, et c'est dans la *Chro-*

(30) RDM, 15 mai 1837, p. 542 : Henri Blaze; *Galerie espagnole au Louvre.*

(31) *Idem,* 1er mars 1837, p. 542 : *L'Union du Midi.*

(32) *Idem,* 1er nov. 1841 : *Chronique de la Quinzaine.*

(33) *Idem,* 1er oct. 1848.

nique du 31 octobre 1833 que nous trouvons la première discussion assez longue sur les nombreux partis politiques de ce temps-là. La vraie clef pour comprendre la situation instable de l'Espagne se trouve dans la connaissance de son histoire, des siècles où elle était une nation d'unités, non une nation unifiée. La prétendue unification d'Espagne par le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille ne fut pas vraiment une unification, mais seulement un rapprochement politique; et les différentes provinces continuèrent d'être des unités séparées quant à l'esprit. Ce fait a été reconnu par les écrivains espagnols de la Generación de 1898, mais la RDM les devançait quand elle écrivit ce jugement plein de vérité : « Il existe dans la nation espagnole des germes de division assez nombreux pour entretenir une guerre civile aussi longue que celle des Maures » (34). Elle reconnaissait le danger que présentait l'indépendance des provinces basques, et le besoin de centralisation en Espagne, le besoin d'une vraie capitale, car Madrid n'était qu'une résidence royale. Le manque d'unité était et est encore le grand vice de l'Espagne (35). Mérimée reconnaissait cette disposition habituelle, et a dit, en parlant du XIV[e] siècle : « Dans l'anarchie générale, chaque

(34) RDM, 1[er] sept. 1833.

(35) « L'Espagne n'est point assouplie comme nous à un système de centralisation; sa royauté peut aussi bien se placer à Burgos qu'à Vittoria, dans les vieilles cités où les premiers rois de Castille établirent leur gouvernement lors de la grande domination des Maures. La Guipuscoa, la Navarre, l'Aragon, forment des royaumes à part, avec leurs *fueros* et leurs privilèges ». RDM, 15 janv. 1835 : *Chronique de la Quinzaine.*

« Sans la royauté, l'Espagne n'aurait été qu'une confédération ». *Idem,* 1[er] déc. 1842.

« L'esprit local y est encore trop puissant, et même dans chaque localité, les tendances sont multiples, les intérêts très variés ». *Idem.*

province, chaque ville se créait son administration à part, et voulait fonder comme une petite république. Cette tendance à l'isolement fut toujours fatale à l'Espagne et s'est reproduite dans toutes les révolutions de ce pays » (36). D'après la RDM, ce fut une des causes de la prolongation de la guerre civile, avec le manque d'argent, la rivalité des généraux, et un certain découragement dans l'esprit des gens, résultat des nombreux changements de gouvernement et de la déception de maints espoirs à propos de l'établissement d'un ministère stable (37). De plus, il n'y avait pas de chef énergique et populaire; bien que chaque révolution ait produit son grand homme, la révolution espagnole ne produisit ni un Napoléon, ni un Cromwell. Pendant vingt-quatre ans, l'Espagne rejeta successivement les hommes politiques qu'elle produisait. Rien d'étonnant à ce qu'elle fût appelée le Mexique de l'Europe.

La RDM essaya de donner à ses lecteurs un tableau précis de la condition véritable du pays. On relata impassiblement dans la *Chronique* la pauvreté dont souffrait l'Espagne, le vide du trésor, le désespoir d'un peuple vivant dans la crainte d'un avenir incertain, la désorganisation des armées qui n'avaient ni salaires réguliers ni munitions, et, par dessus tout, aucune passion entraînante, aucun motif ardent pour continuer d'avancer » (38). Une des causes du soulèvement de Saint-Ildefonse fut qu'on devait aux soldats trois mois de solde, fait qui serait incroyable dans n'importe quel autre pays, et qui facilita les encouragements apportés par les agents secrets de Madrid au soulèvement (39). Par-

(36) RDM, 15 déc. 1847, p. 973 : *Histoire de don Pèdre 1^er^, Roi de Castille.*

(37) *Idem,* 15 août 1836 : *Chronique de la Quinzaine.*

(38) *Idem,* 15 sept. 1836; 15 sept. 1837.

(39) *Idem,* 1^er^ sept. 1836.

tout il y avait de la confusion, de l'impuissance et du désordre. Barcelone était dans la plus grave situation, car il y avait là des sociétés ouvrières admirablement bien organisées et l'anarchie se développait rapidement. Et pourtant l'Espagne avait des ressources de valeur dans les manufactures de coton de Catalogne, les mines de mercure d'Andalousie, les draps de l'Estrémadure, le bassin houiller d'Oviédo, le fer des provinces basques et le plomb de la Sierra de Gador. Il est intéressant de remarquer qu'en 1830, on avait déjà reconnu la vraie richesse de l'Espagne : « La politique, qui malheureusement envahit tout, qui influe sur nos sentiments et fausse si souvent notre raison, a fait porter un jugement, qu'on a cru sans appel, sur l'Espagne et sur son industrie. Quelques journaux ont tant répété que ce malheureux pays était abandonné à la paresse et voué à l'ignorance, que beaucoup de personnes l'ont cru sans plus mûr examen » (40). Pour prouver que l'Espagne s'occupait de recréer son industrie, on ajouta la table du compte rendu rédigé pour le roi d'Espagne par la Junte de Classification des produits de l'industrie espagnole, ce qui nous donne quelque idée de l'étendue de ses manufactures (41). Un décret royal avait ordonné une deuxième exposition de l'industrie, mais cela n'empêchait pas l'Espagne d'importer chaque année des quantités considérables des toiles peintes

(40) RDM, vol. 1, 2, 1830, p. 401 : *Exposition de l'industrie espagnole.*

(41) *Idem* : Faïences (cristal, verre et autres), ouvrages de métal, horlogerie, instruments de musique, laine en pile, tissu de laine, chapeaux, soie (écrue et teinte), lin et chanvre, papier peint, toiles cirées, cuirs corroyés, objets dorés en bois, manteaux de blonde, façon de Flandre, merluche, dents artificielles, pierres lithographiques, chandelles de suif, perruques, boutons, corderie, peignes, ouvrages de tourneur et d'ébénisterie, etc.

de la France (42). D'ailleurs, en opposition avec le jugement exprimé ci-dessus, nous trouvons l'opinion suivante : « L'Espagne n'est pas et ne sera jamais un pays d'industrie : avec un sol riche et fécond qui n'exige pas de grands frais de culture, c'est vers la production agricole que ce peuple doit tourner son activité (43). La Péninsule est une terre vierge qui renferme les éléments d'une merveilleuse prospérité... Cette contrée est réellement dans son ensemble une mine immense à exploiter; c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'avenir » (44). Tout le monde parlait de son sol fertile, de ses mines, de son granit et de son marbre. L'Angleterre connaissait sa richesse inexploitée et s'efforçait d'établir une alliance commerciale avec l'Espagne, mais la condition du pays resta aussi déplorable que de tout temps.

Les rédacteurs de la *Chronique* possédaient le talent extraordinaire de prédire l'avenir politique. En conséquence, on exprima l'avis que don Carlos tomberait; cette croyance fut exprimée dès 1834. Et le principal souci qu'on manifestât était de voir la paix de l'Europe menacée, depuis qu'on le croyait engagé au service de la Russie, de l'Autriche et de la Hollande. La *Chronique* du 1er décembre 1840 analysa clairement les raisons du grand nombre des carlistes, mais cela n'ébranla pas la conviction de la RDM que don Carlos échouerait finalement. Nous trouvons dans la livraison du 15 février 1835 : « Don Carlos n'est rien par lui-même; c'est la personnification d'une idée, d'une opinion qui a les

(42) RDM, 1er mars 1837, p. 544 : *L'Union du Midi*, par Léon Faucher.

Idem, 1er avril 1847, p. 142 : *Les arts industriels*, par E. Lamé Fleury.

(43) *Idem*, 1er mars 1837 p. 544 : *L'Union du Midi*, par Léon Faucher.

(44) *Idem*, p. 546.

armes en mains. Un autre parti entoure également l'infante Isabelle, et fait d'elle un drapeau ». Cette même idée fut reprise plus tard par Viardot (45).

Parmi les différents personnages politiques du temps, Mendizabal semble être le seul dont la RDM ait publié une biographie sommaire (46). Martínez de la Rosa était admiré en tant qu'homme, non comme chef de parti. Il est vrai qu'il fut tout d'abord littérateur et peu apte à la vie politique. D'autres poètes avaient alors des postes gouvernementaux, et la RDM fut amenée à remarquer : « Le gouvernement espagnol ressemblera à une pléiade littéraire » (47). La retraite forcée de « ce malheureux Martínez de la Rosa » fut encore un autre des événements prévus par la *Revue*.

La *Chronique* témoigne constamment d'une faculté pénétrante de comprendre la nature des Espagnols, l'allure des événements et les raisons de la guerre civile. Le désir d'analyser les faits courants y est toujours en éveil; et c'est ainsi que nous y trouvons cet aperçu intéressant de l'Espagne : « L'Espagne est un bien malheureux pays; elle expie chèrement ses splendeurs du moyen-âge et son dernier éclat au XVI^e^ siècle; elle n'a plus la vie du passé, l'énergie des anciens jours, le génie catholique; elle ne peut s'enfanter à elle-même des institutions qui la satisfassent et l'expriment » (48). La RDM se rendait compte que l'état des affaires venait en partie de la pénétration des idées fran-

(45) *De l'Espagne à propos du nouveau ministère;* RDM, 15 sept. 1836.

(46) RDM, 15 nov. 1835 : *Chronique de la Quinzaine.*

(47) *Idem*, 1^er^ mars 1834.

(48) *Idem*, 15 sept. 1836 : *Chronique de la Quinzaine.*

çaises en Espagne (49), et ce fut aussi une vue profondément juste qui lui fit dire en 1840 qu'aucun parti ne pouvait gouverner l'Espagne, car il manquait à chacun ou l'intelligence, ou la force matérielle, ou la vigueur morale : pas un ne réunissait ces qualités vitales.

Il était inévitable que la RDM, avec sa connaissance du caractère espagnol, soupçonnât que le manifeste du nouveau ministère espagnol était l'œuvre d'un Français, comme c'était le cas réellement. Il sembla étrange à la RDM, comme il l'aurait semblé à tout lecteur connaissant bien l'Espagne et les Espagnols, qu'un gouvernement espagnol citât Mme de Staël comme une autorité en matières politiques et diplomatiques. D'où cette critique : « Cette pièce si peu conforme aux idées d'Espagne, écrite dans le jargon doctrinaire et philosophique de l'école, n'était pas composée pour Madrid, on le voit bien, mais pour Paris. Les livres de Mme de Staël devenus l'évangile politique de l'Escurial, les utopies de Coppet prêchées dans le palais de Ferdinand et de Philippe II ! Ce n'est pas là une des conceptions les moins bizarres de ce temps, une des idées les moins folles de nos grands hommes politiques » (50).

Quelle est l'impression générale du caractère espagnol qui se dégage de la RDM ? Elle ne l'analysait pas profondément, mais on trouve toujours dans la *Chronique* bien des observations sur la nature du peuple, et des jugements

(49) « ...parce que ces idées et ces principes sont trop avancés pour l'Espagne et ne sont pas en harmonie avec l'état général du pays, la minorité qui professe cette politique d'emprunt, impatiente de réaliser ses idées, est toujours tentée de devenir violente et factieuse. On n'est ni impatient ni violent lorsqu'on sait qu'on a le pays derrière soi »; RDM, 1er juillet 1840 : *Chronique de la Quinzaine.*

(50) RDM, 15 sept. 1835 : *Chronique de la Quinzaine.*

qui paraissent venir de l'étude de la situation politique du temps. Les caractéristiques les plus souvent notées étaient l'attitude de laisser-faire du peuple (51) et sa susceptibilité (52). Il est assez étrange que, bien que la RDM dise : « Le fameux *no importa* s'applique à tout » (53), nulle part la *mañana* des Espagnols, plus caractéristique encore, n'y soit mentionnée. Le rédacteur utilisait-il quelque trait rencontré dans un livre récemment publié ? (54) Il arrive plus d'une fois que les idées de la RDM sur le caractère espagnol ressemblent aux idées exprimées dans l'œuvre de Dembowski. D'autres traits caractéristiques cités sont la fierté, la fidélité, l'amour de la liberté et la patience (55). L'Espagnol comprend à demi-mot; il a un fond d'esprit inné qui apparaît aux moments inattendus; il s'entend à trouver le côté épigrammatique des choses, comme par exemple, lorsqu'il nommait le cabinet « le cabinet des cinq siècles » parce que cinq

(51) RDM : « En Espagne, toujours le même sommeil général »; 1er juillet 1836. « ...elle n'a plus l'énergie des anciens jours »; 15 sept. 1836. « L'apathie, c'est leur maladie chronique »; 15 déc. 1839. « ...son insouciance et son fatal laisser-aller »; 1er fév. 1840. « L'immobilité est son essence même du gouvernement espagnol »; 1er nov. 1842. « ...cette apathie universelle »; 1er avril 1847.

(52) *Idem* : « soupçonneux et susceptibles »; 1er déc. 1841. « La juste susceptibilité du caractère espagnol »; 15 mars 1847. « ...un peuple aussi vulnérable et aussi susceptible que le peuple espagnol »; 1er janv. 1848.

(53) *Idem*, 15 octobre 1841.

(54) Charles Dembowski : *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile*, 1838-1840. Paris, 1841. « La *mañana* et le *no importa* des Espagnols sont aussi proverbiaux que le *dolce far niente*, reproché aux Italiens »; p. 43.

(55) RDM, *Chronique de la Quinzaine* : « L'Espagnol... qui... a presque découragé nos sympathies par le plus niais orgueil »; 15 mai 1839. « La fierté nationale »; 1er sept. 1842. « Le culte austère de la liberté »; 1er fév. 1840. « L'antipathie des influences étrangères »; 15 avril 1843. « L'Espagnol... a reçu du Ciel des trésors de patience »; 15 nov. 1838.

sénateurs qui s'y trouvaient étaient âgés d'au moins soixante ou soixante-dix ans (56).

Il semble qu'il y ait eu confusion au sujet du caractère espagnol dans l'esprit du rédacteur de la *Chronique,* car il écrivit un jour : « Ce peuple n'est pas de ceux chez qui la discorde civile, une fois allumée, s'éteint aisément. Il est fidèle à ses haines de parti, et se les transmet religieusement de génération en génération » (57). C'est une observation très exacte, mais évidemment en contradiction avec d'autres opinions énoncées plus tard, suivant lesquelles on oublie facilement en Espagne (58). Effectivement, il y a du vrai dans les deux cas. Le caractère espagnol est présenté de façon très schématique dans la *Chronique,* mais on doit se souvenir en toute justice que la *Chronique* était consacrée aux événements politiques et que les rédacteurs n'avaient pas l'intention d'en faire des essais de psychologie.

Il paraît étrange que l'on y trouve si peu d'informations précises concernant le pays. Il n'y en a que deux : la population d'Espagne était de quatorze millions en 1845, et l'Es-

(56) RDM, 1er nov. 1842.

(57) *Idem,* 1er août 1836.

(58) *Idem* : « Il n'est point de pays où toute chose s'oublie aussi vite et aussi facilement qu'en Espagne »; 1er déc. 1844.

« Il n'est pas de pays où on oublie plus aisément une faute qu'en Espagne »; 1er fév. 1846.

Mais : « Les passions ne peuvent se calmer si vite chez un peuple aussi vulnérable et aussi susceptible que le peuple espagnol »; 1er janv. 1848.

« Avec le caractère espagnol une défaite n'est jamais décisive. Souffrir, pour un Espagnol n'est pas une raison de se tenir tranquille mais bien de se préparer froidement à faire endurer à son ennemi des souffrances encore plus aiguës »; 1er déc. 1841.

« Un peuple aussi ombrageux et aussi lent dans ses retours que c'est le peuple espagnol »; 15 déc. 1842.

« L'apathique persévérance de la race espagnole »; 1er octobre 1845.

pagne constitua son premier budget (59). Il n'y a aucune allusion au comité envoyé en Espagne pour acheter des tableaux et des objets d'art.

Au fond, l'attitude de la RDM envers l'Espagne était cordiale ; elle n'hésite pas à rapporter avec de la sympathie pour l'Espagne les termes de l'emprunt demandé par ce pays en 1833 : « Toute la grandesse qui a été consultée, a manifesté la même indignation que la régente... nos banquiers n'ont pas eu honte de demander la rente d'Espagne au taux de 30, c'est-à-dire à 70 pour cent » (60). On reconnut l'importance de l'Espagne pour la France, parfois un peu amèrement (61), surtout lorsqu'on craignait une menace républicaine venant d'au delà des Pyrénées (62). Parfois cette attitude était magnanime, mais d'une façon ou d'une autre toujours quelque peu égoïste (63). On avait toujours l'impression que l'Espagne était un pays singulier, plutôt incompréhensible et turbulent en somme, très infatué de lui-même (64),

(59) RDM, 15 janv. 1845 : *Chronique de la Quinzaine*.

(60) *Idem*, 15 déc. 1833.

(61) *Idem*, 1er sept. 1837 : « C'est toujours... une question de prépondérance ou d'humiliation pour notre politique » ; « C'est la robe de Nessus attachée à nos flancs » ; *Chronique de la Quinzaine*.

(62) *Idem*, 1er nov. 1834 : « ...le souci de voir le fantôme de la république montrer sa tête menaçante entre les cimes des Pyrénées » ; *Chronique de la Quinzaine*.

(63) *Idem*, *Chronique de la Quinzaine* : « Nous ne nous résignerions pas facilement à voir périr dans l'impuissance et la honte, un gouvernement dont le triomphe convenait à notre politique et eût renforcé notre situation en Europe » ; 15 août 1837.

« L'Espagne tranquille, forte, riche, prospère, c'est un gain pour la France : au point de vue économique et au point de vue politique » ; 1er août 1842.

(64) *Idem* : « Les Espagnols fixent rarement leur attention sur les pays étrangers » ; 1er oct. 1842.

« L'Espagne est un pays à part en Europe » ; 1er nov. 1842.

« Sa politique est une crise continuelle » ; 1er oct. 1847.

« Singulier pays ! Il préfère... demeurer en quelque sorte effacé de la liste des grandes puissances » ; 15 sept. 1842.

mais néanmoins un noble pays dont on désirait le succès même si l'on ne voulait pas combattre pour l'obtenir : « Si Dieu ne vient en aide à ce noble pays, il finira par s'abîmer dans l'anarchie » (65).

L'intérêt porté à l'Espagne était suffisant pour justifier une étude plus détaillée du sujet. De 1835 à 1843 la RDM poursuivit une grande enquête sur la situation de l'Espagne, dans laquelle son histoire passée et contemporaine fut examinée. De 1836 à 1842 on publia seize articles sur l'état politique du pays; des articles de ce genre parurent de temps en temps jusqu'en 1847, donnant une idée bien précise de la structure politique, des chefs des deux partis, gouvernemental et révolutionnaire, et des provinces basques si énigmatiques, dont les étrangers avaient toujours eu de la peine à comprendre l'organisation. C'était en Navarre et dans les trois provinces basques d'Alava, Guipuzcoa et Biscaye que se trouvait la raison principale des troubles continuels de la Péninsule : elles étaient les germes de désagrégation dans le corps de l'Espagne. Toujours dans la crainte de perdre leur ancienne indépendance, ces provinces qui avaient échappé successivement aux conquêtes des Romains, des Goths et des Maures subies par presque toute l'Espagne, étaient toujours prêtes à s'attacher à n'importe quel parti luttant contre la centralisation.

Tout d'abord, elles ne s'intéressaient pas aux buts du chef sous le drapeau duquel elles combattaient, mais plutôt à l'assurance qu'on leur donnait de conserver leur indépendance ancestrale. Par leur organisation, les provinces basques étaient républicaines, mais dans leur esprit la cause de don Carlos s'identifiait avec celle de leurs libertés locales, menacées par l'unité constitutionnelle de l'Espagne. Ceci

(65) RDM, 15 avril 1846.

explique pourquoi, bien qu'ils défendissent avec acharnement leurs provinces contre l'invasion, les Basques n'attaquaient ordinairement pas. Les bandes aventureuses parmi les Carlistes étaient composées en général de Castillans, d'Aragonais et de Valenciens. Ils n'avaient pas grande valeur comme alliés actifs, mais aidaient à conserver l'esprit de discorde vivant en Espagne. Les écrivains français de ce temps ne manquèrent pas de remarquer qu'une des anomalies frappantes de l'insurrection carliste était de voir le nom de don Carlos sur un drapeau républicain, alors qu'en réalité il combattait pour s'emparer du trône d'Espagne. Il était étrange, en effet, que les provinces républicaines fussent en armes pour défendre une cause royaliste.

C'est à Louis Viardot que nous devons un excellent article expliquant l'origine de l'indépendance traditionnelle des provinces basques, leur organisation et leurs relations avec le reste de l'Espagne. On s'attendrait à trouver un plus grand nombre d'articles de lui à cette époque, car en 1835 il avait publié ses *Etudes sur l'Espagne,* où il semble avoir quelque peu puisé pour l'article mentionné ci-dessus. En quelques pages il examine le type de gouvernement de ces pays, qui étaient réellement de petites républiques dont la Biscaye était la plus démocratique (66). Leurs contributions à l'Espagne (67) n'étaient pas des impôts mais des sommes insignifiantes payées par mesure de protection. Bien que l'indépendance de la Navarre ne fût pas aussi complète, néanmoins elle était aussi exempte de conscription et pos-

(66) La Biscaye, démocratie; assemblée 2 fois par an, sous le fameux chêne de Guernica. Guipuzcoa, oligarchie; assemblée 1 fois par an, changement de siège chaque année. Alava, état mixte; assemblée tous les 2 ans, à Vittoria.

(67) Alava et Guipuzcoa : l'*alcabala*. La Biscaye : le *donativo* (tribut volontaire).

sédait certains privilèges. C'était un royaume, non une république, lorsqu'elle s'unit au reste de l'Espagne, et elle conserva ses anciens *fueros* quand la Castille et l'Aragon furent privés des leurs.

Naturellement les provinces basques rendaient peu de service à l'Espagne, à l'exception de celui qu'elles devaient à la défense commune de la nation; d'autre part, elles étaient souvent la source de troubles pour le gouvernement central. Bien qu'on ait beaucoup écrit sur l'Espagne et ses difficultés, Viardot fut le seul écrivain du temps qui essaya de trouver une solution à ce qui paraissait un perpétuel état de guerre dans cette malheureuse nation. Il suggéra de former une « Suisse des Pyrénées » avec ces provinces qui ne donnaient presque rien à l'Espagne en hommes ou profits, qui avaient leurs propres lois civiques, commerciales et juridiques, et qui avaient été habituées depuis bien longtemps à être gouvernées par des assemblées populaires. Elles avaient la même religion et la même langue, ce qui était un avantage sur la Suisse, et de plus, cette langue était la leur et non une langue d'emprunt. Probablement les régions basques auraient été pacifiées par un tel arrangement et auraient abandonné la cause de don Carlos, qui serait immédiatement tombée, mettant fin à la guerre civile. Le projet était assez pratique; nulle autre solution ne fut suggérée, excepté celle de l'intervention, devant laquelle la France hésitait. L'affaire paraissait insoluble à un autre écrivain de l'époque qui dit : « On a trop oublié qu'aucun parti n'a jamais terminé une guerre civile en Espagne : elle y renaît du sang versé, remontant sur ses montagnes blessée, mais jamais morte » (68). Viardot avait foi en son plan: « L'éta-

(68) RDM, 1er nov. 1835, p. 347 : *Du système politique de la monarchie de* 1830 *par rapport aux relations extérieures de la France,* par Louis de Carné.

blissement de ces provinces en état neutre paraît la solution la plus conforme à tous les intérêts que pût rencontrer maintenant la querelle sans issue où l'Espagne et ses voisins se trouvent engagés » (69). Outre cette solution, Viardot avait encore une autre suggestion (70), qui pouvait ramener la paix à l'Espagne; mais ce plan exigeait un effort plus constant et plus unanime, au point de vue intellectuel, politique et militaire, dont l'Espagne ne se trouva pas capable. Il y avait dans son plan trois points principaux :

1° L'Espagne, étant dans la nécessité de corriger son code politique, devrait faire la révision de la Constitution de 1812, qui était vraiment espagnole (71), au lieu d'employer le Statut royal, qui était fondé sur la loi anglaise.

2° L'Espagne devrait se déclarer franchement pour le régime de la liberté et contre celui de l'absolutisme, puisque le système intermédiaire et modérateur ne convenait pas du tout à la nature du pays et aux nécessités de la situation.

3° Le gouvernement constitutionnel aurait à sa disposition plus de moyens pour soumettre les provinces révoltées, ou par la guerre ou par la paix.

Malheureusement, ce qui manquait à l'Espagne pendant toute cette période c'étaient des hommes capables de diriger les affaires politiques. Il n'y avait personne qui pût

(69) RDM, 1er oct. 1836, p. 82 : *La Navarre et les provinces basques.* Léon Faucher n'était pas d'accord avec Viardot : *cf. L'Union du Midi,* RDM, 1er mars 1837.

(70) RDM, 15 sept. 1836: *De l'Espagne à propos du nouveau ministère.*

(71) On regarde la Constitution de 1812 comme copiée sur les Constitutions démocratiques françaises de 1791, 1793 et de l'an III, mais il n'y a pas une clause importante qui ne soit empruntée aux vieux codes et *fueros* d'Espagne.

utiliser entièrement des suggestions pratiques propres à tranquilliser le pays. L'histoire troublée de ces années ne révéla aucun grand homme d'Etat, ni du côté de la révolution, ni du côté du gouvernement.

Il est assez facile d'analyser les faits une fois qu'ils sont accomplis, mais c'est une toute autre chose que de pénétrer dans l'esprit de l'inachevé, de comprendre la corrélation des événements, de prévoir leurs effets, et de suggérer quelque moyen d'écarter une conséquence funeste. C'est Viardot seul qui essaya de faire cela, et si l'on trouve ses articles peu profonds et ses plans d'amélioration peu efficaces, tout de même on doit le féliciter d'avoir cherché à aider et de ne pas s'être borné à critiquer.

C'est en 1835 et en 1836 que les meilleurs articles parurent pour expliquer l'état politique de l'Espagne et donner un résumé des événements historiques qui avaient précédé la révolution (72). Ces articles étaient d'un ton plus littéraire et montrèrent le vif désir des écrivains de donner un tableau fidèle des affaires contemporaines. On y trouve encore cette idée répétée si souvent par la *Chronique,* que l'Espagne était le pays de l'inattendu. Charles Didier commença son ouvrage en disant : « L'Espagne n'est pas un pays comme un autre... L'Espagne est une terre de mystère, où l'on ne s'aventure pas sans émotion; on n'y pose le pied qu'en tremblant, tant elle cache d'abîmes, et plus on la connaît, plus on la redoute... Quand il s'agit de l'Es-

(72) RDM, 15 déc. 1835 : *L'Espagne depuis* 1830, par Charles Didier.

Idem, 1er fév. 1836 : *Op. cit.,* 2e partie.

Idem, 1er oct. 1836 : *De l'Espagne au XIXe siècle,* par L. de Carné.

Idem, 15 nov. 1836 : *Op. cit.,* 2e partie.

Idem, 15 déc. 1836 : *Op. cit.,* 3e partie.

pagne, il faut être sobre de prophéties, car l'Espagne se plaît à contrarier les prophètes et à les démentir » (73).

En effet, Didier fut « sobre de prophéties », car il n'en fit pas une. Ses articles, bien que clairs et logiques, manquent complètement de renseignements sur l'Espagne comme nation individuelle. Ce ne sont que des récits des événements où il montre peu de sympathie envers le pays, et du dégoût pour la plupart des chefs du gouvernement. Il semble prendre plaisir à critiquer fort au long des hommes tels que Martínez de la Rosa, Alcalá Galiano et d'autres. Pourtant il a fait une bonne relation du règne de Ferdinand VII, de la loi Salique et de son abolition, qui n'était en vérité que le retour à l'ancien ordre espagnol qui avait été en vigueur depuis à peu près mille ans, jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle. D'un autre côté, on ne peut le féliciter de son explication des *Cortes,* qu'il appelle de simples instruments aux mains du roi, sans pouvoir et ne servant qu'à conserver la tradition (74).

L'œuvre de Didier fut surtout de l'histoire réduite aux personnes, celle qui explique les événements par le caractère des individualités puissantes. Pensant aux malheurs de l'Espagne, il en rejeta tout le blâme sur le roi Ferdinand VII, cet homme si mauvais « qu'il faut remonter à Pierre le Cruel pour lui trouver un égal sur le trône des Espagnes » (75), qui avait fait tant de mal au pays qu'il faudrait attendre plusieurs générations pour le voir rétabli. C'est à Didier que nous devons le meilleur exemple de portrait de personnage politique résumé en quelques mots : « Qu'il dorme en paix,

(73) RDM, 15 déc. 1835 : *L'Espagne depuis* 1830.

(74) Pour un meilleur exposé des *Cortes, cf. De l'Espagne au XIX[e] siècle,* par L. de Carné; RDM, 1[er] oct. 1836.

(75) *L'Espagne depuis* 1830; RDM, 15 déc. 1835, p. 730.

s'il peut, ce mauvais prince, dans son Panthéon de l'Escurial, entre ce Philippe II dont il eut la cruauté sans le génie, et ce Charles IV, dont il eut la faiblesse sans la bonté » (76). On sait que Ferdinand VII demanda dans son testament dix mille messes pour le repos de son âme; assurément, il en eut besoin ! C'est aussi Didier qui a donné la meilleure définition de la révolution qui commençait à ce moment mais qui était encore vague et informe; il l'appelle, mêlant poésie et prose historique, « une âme qui cherche un corps » (77).

Louis de Carné rédigea pour la RDM une série d'articles excellents où il passa soigneusement en revue les événements historiques qui entraînèrent l'insurrection, sur laquelle il donna beaucoup de détails, y compris les noms des chefs. Il croyait aussi qu'il fallait chercher dans le passé de l'Espagne pour trouver le moyen de comprendre son présent, et en conséquence il remonta jusqu'au XVIII[e] siècle. Par opposition avec la plupart des écrivains qui traitaient de politique, Carné s'intéressa aussi à la littérature, et montra un bon sens critique quand il choisit comme écrivains les plus importants de cette période Feijóo et Jovellanos, qu'on considère même aujourd'hui parmi les plus remarquables des auteurs espagnols du XVIII[e] siècle.

Quoique Carné considérât le règne de Ferdinand VII comme une époque très difficile à définir, il fit un résumé bien clair des maux qui existaient sous la Restauration : le despotisme et la misère que le peuple supportait, les cachots remplis de prisonniers politiques, l'exil de dix mille *afrancesados,* et le rétablissement du Saint-Office. Il est facile de comprendre le réveil d'une révolte, surtout quand

(76) *Loc. cit.*

(77) *L'Espagne depuis* 1830; RDM, 1[er] fév. 1836, p. 323.

on sait aussi que l'armée fut dominée par des sociétés secrètes. Carné présenta les deux côtés de la question espagnole, et on doit remarquer que lui seul parmi les écrivains de ce temps avait confiance dans le pouvoir de Martínez de la Rosa comme homme d'Etat (78). Tous les autres historiens le considérèrent comme un excellent homme de lettres qui n'avait pas la capacité d'administrer les affaires d'un gouvernement.

Carné se rendait compte, comme Viardot, que les provinces basques combattaient en réalité pour leurs *fueros*, tout en résistant comme royalistes. Son attitude envers l'Espagne, en opposition avec celle de Didier, fut bienveillante et optimiste; il était certain que la nation espagnole n'était pas morte, et que le pouvoir d'accomplir encore une fois des exploits magnifiques restait caché au fond de ce peuple (79). Tout de même, il n'essaya pas de prévoir la conclusion des affaires déjà en marche : « Quant à l'avenir du pays dont on vient de s'occuper longuement, il serait problématique sans doute, si un peuple chrétien pouvait

(78) « Si le ministère Martínez de la Rosa avait été formé à la mort de Ferdinand VII, au lieu de paraître arraché à la régente par l'attitude des provinces et les remontrances des capitaines-généraux, l'avenir de l'Espagne eût pu se présenter sous des couleurs moins sombres ». *De l'Espagne au XIX^e^ siècle;* RDM, 15 déc. 1836, pp. 645, 646.

« ...un pouvoir exercé par MM. Martínez de la Rosa, Gareli et Toreno, dans le sens des idées constamment défendues par ces hommes politiques, est le seul instrument possible de la régénération de l'Espagne ». *Op. cit.*, pp. 646, 647.

(79) « Au sein de ce peuple qui fit tant de grandes choses, et qu'on devine capable d'en réaliser encore tant d'autres, si une idée puissante le saisissait comme en 1808, pas un homme ne s'élève avec quelque autorité, pas une institution ne se présente avec quelque force et quelque prestige ». *De l'Espagne au XIX^e^ siècle;* RDM, 1^er^ oct. 1836, p. 7.

disparaître sous le Ciel sans invasion, sans catastrophe, et par le seul effort d'une irrémédiable décrépitude » (80).

Il ne fit pas d'effort pour analyser le caractère espagnol, mais il décrivit fidèlement l'imagination espagnole en disant que c'est une combinaison de l'enthousiasme et du mysticisme, où on trouve associés de la foi ardente et quelque peu du fatalisme oriental. Il y vit aussi un peu de cruauté : « Le sang africain de la Péninsule fit alors (au temps de l'invasion de 1808), sous le drapeau du patriotisme, ce long apprentissage du meurtre, qu'il n'a pas désappris depuis sous celui des factions » (81).

Ce que Carné a fourni d'important pour faire comprendre la situation de l'Espagne, c'est sa théorie selon laquelle la décomposition de l'ancien régime espagnol commença dès le règne de Ferdinand le Catholique, et fut achevée au commencement du XVIII[e] siècle par la pénétration des deux doctrines de ce temps : la philosophie anti-religieuse et le système administratif unitaire et centralisateur. Il croyait que l'ancienne organisation fédérale de l'Espagne avait reçu un coup mortel par la guerre d'Indépendance, qui fit que la nation se rendit compte du besoin universel de réformes et d'un gouvernement central de grand pouvoir, ce qui amena la promulgation de la Constitution de 1812, dans un effort pour unifier l'Espagne.

En 1837 un long article parut qui était destiné à donner l'histoire et le tableau de la situation en Espagne (82). En général il traite des événements de la Révolution de la Granja, où la reine-régente fut obligée d'accepter la Cons-

(80) *De l'Espagne au XIX[e] siècle;* RDM, 15 déc. 1836, p. 673.

(81) *Op. cit;* RDM, 1[er] oct. 1836, p. 19.

(82) *Revue étrangère. L'Espagne depuis la Révolution de la Granja;* RDM, 15 juillet 1837.

titution de 1812; mais évidemment, on y trouve répétées beaucoup de choses déjà dites sur ce sujet. Cependant cet article sert à présenter d'une manière concrète les divers faits répandus dans la *Chronique* et dans les articles consacrés à la politique.

Le tableau qu'il peint est véritablement sombre : c'est celui d'une Espagne abattue dans un découragement universel, avec ses finances épuisées, son armée affaiblie, la liberté évanouie, l'égoïsme régnant partout, et, le pire des maux, avec un peuple complètement indifférent parce qu'il avait perdu confiance en lui-même. La perspective était bien triste : « L'Espagne est incapable de se sauver par elle-même et par elle seule » (83).

La seule nouvelle qui n'eut pas paru auparavant, c'était la relation de l'expédition de Gómez, un véritable tour de force si incroyable, même dans ce « pays de l'inattendu », qu'en le lisant on se croit transporté aux fameux jours du Cid. Quelques années après, un excellent article fut rédigé sur cet épisode (84), appelé si justement « une odyssée carliste ». A son origine cette expédition qui eut lieu dans les derniers mois de 1836, ne devait que soulever les Asturies, mais le chef Gómez, ne trouvant point de résistance et enivré par son succès, finit par se promener par toute l'Espagne, depuis le nord jusqu'au sud, en vingt-six jours. En Andalousie l'expédition devint la marche triomphale, musique en tête, d'une armée d'environ quatre mille hommes d'infanterie, bien habillés et équipés, et huit cents hommes de cavalerie, suivis de deux cents hommes mal armés et mal vêtus. Gómez dut être vraiment un chef à la façon d'un héros romantique, car on dit que les femmes remarquèrent sa bonne mine et l'appelèrent *buen mozo*.

(83) *Op. cit.*, p. 131.
(84) *Gómez*; RDM, 15 nov. 1840.

Il est incroyable qu'un groupe d'hommes, même des plus audacieux, ait pu faire une incursion dans les Asturies et la Galice, entrer dans la Castille, marcher sur l'Andalousie, traverser l'Estrémadure, arriver jusqu'à Algésiras et retourner dans les provinces basques sans être appréhendé par les troupes de la reine. Mais Gómez accomplit cet exploit remarquable. Il avait ce que Carné appela « le goût d'héroïque vagabondage ». Il est vrai qu'il n'atteignit pas son but, mais il avait promené le drapeau de don Carlos par toute l'Espagne, avait tenu en échec toutes les forces constitutionnelles et avait semé la désorganisation dans tout le pays. D'ailleurs, il faut reconnaître qu'il ne fut pas un chef bandit; il ne prit aucun butin et ne commit pas de cruautés inutiles. Ce qui nous semble le plus important, c'est que son succès prouva qu'il existait en Espagne cette indifférence populaire dont on parla si souvent dans les articles du temps, et nous y voyons une des raisons fondamentales de la continuation de la guerre civile.

Gómez ne fut pas le seul homme qui présenta l'aspect d'un héros de drame, et on se demande pourquoi il n'y eut pas de drame romantique inspiré par l'un de ces hommes, dans un temps où l'attention était attirée sur l'Espagne par sa couleur locale et aussi par le déchaînement de la guerre civile. Assurément ils firent autant d'exploits téméraires que le Cid, mais malheureusement ils n'appartinrent pas au moyen-âge : aussi les Romantiques n'y virent aucun sujet de drame. Il faut de la distance, ou dans l'espace ou dans le temps, pour jeter sur les faits le voile d'illusion qui leur donne du prestige.

Egalement en 1840, nous lisons l'histoire remarquable de Cabrera (85), qui eut un caractère aussi mystérieux que

(85) *Cabrera*; RDM, 15 juillet 1840.

la nation dont il était originaire. Il ne fut pas aussi honorable que Gómez, car on dit qu'il commença sa carrière presque comme voleur de grand chemin. Il se mit à la tête d'une petite bande, se donna le titre de colonel, et pendant deux ans, il ravagea les montagnes du Bas-Aragon. Plus tard, il s'enrôla dans le parti carliste, alla en Navarre auprès de don Carlos et revint avec un brevet régulier de colonel. Il se fit une renommée de hardi *guerrillero,* et deux mille hommes étaient sous ses ordres. Il aimait la licence, méprisait le sang humain, et sa cruauté devint proverbiale. Cabrera donna un exemple de sa férocité en faisant fusiller les femmes de trente-quatre officiers de l'armée constitutionnelle, en représailles de l'exécution de sa mère. Il ne s'en tint pas là, mais continua à se venger des familles des officiers de la reine. Il ne faut pas exposer seulement le mauvais côté de son caractère; on disait qu'il était juste et bon envers ceux qui lui étaient utiles. L'anecdote suivante sert à montrer le génie de l'homme et la peur que tous avaient de lui.

Il aima toujours la ville de Morella, qui était en son pouvoir quand l'armée constitutionnelle l'assiégea en 1838. Après avoir réussi à faire une brèche, on trouva la place de la ville pleine de bois qui provenait des charpentes de plus de cent maisons appartenant à des constitutionnels et détruites par les carlistes. Ceux-ci y mirent le feu et la brèche devint un brasier. Les soldats s'enfuirent en jetant des cris : « Cabrera est un démon et Morella un enfer ! »

Morella resta au pouvoir de Cabrera, et après le siège il occupa et tint en respect un bon tiers de l'Espagne, ayant sous ses ordres quinze mille hommes et huit cents chevaux. Il eut une grande renommée et devint comte. Tout cela, il

l'avait accompli en cinq ans. Cependant, le malheur allait l'atteindre, sous la forme d'une maladie qui ne fut qu'un épuisement dû à sa vie dissipée; mais même malade, il se montra courageux, se levant de son lit de douleur pour se mettre à la tête de son armée pendant une bataille en Catalogne. En effet, il aurait pu servir de modèle à un héros romantique !

Ces deux hommes, Cabrera et Gómez, confirmèrent le jugement de L. de Carné : que le pouvoir d'accomplir des exploits magnifiques restait encore caché au fond des Espagnols. Ces deux hommes sont l'esprit romantique en chair et en os.

Du côté du gouvernement, il paraît que la RDM ne trouva qu'un chef assez intéressant pour lui consacrer tout un article : c'était Espartero, duc de la Victoire (86), qui lui aussi mena une vie pleine d'inattendu, mais non pas aussi aventureuse que celles des autres personnages déjà mentionnés. Il s'éleva de l'état de simple soldat à celui de général en chef de l'armée d'opérations du Nord, vice-roi de Navarre et capitaine-général des provinces basques, et enfin jusqu'à la régence, d'où il tomba plus tard. Son histoire ne fut rien moins que paisible; il ne fut pas aimé du peuple, qui se moquait de lui et de ses prétentions à la régence, et en Espagne le rire est souvent près du sang. On chantait au Café Nuevo, à Madrid :

« Dos veces duque,
Duque de nada,
Ha de sucederte
Lo que a Quesada ».

(86) *Espartero,* RDM, 15 août 1840.

Pendant la période de 1840 à 1848, il y eut dans la RDM plusieurs articles sur la politique extérieure où on parlait de l'Espagne et de ses affaires. On trouve le plus souvent que ces renseignements avaient déjà paru dans la *Chronique* et dans les autres articles politiques déjà mentionnés; on parlait d'Espartero, des divers partis, de la révolution, du mariage de la jeune reine Isabelle II, etc... Quelquefois on discuta des questions comme celle des impôts et du premier budget de l'Espagne, problème qui n'était pas plus agréable en ce temps-là qu'aujourd'hui, semble-t-il, car le jour où M. Mon publia ses derniers décrets de finance, M. Narvaez en conçut un si grand dépit qu'en plein conseil il jeta la *Gazette de Madrid* à la tête de M. Mon (87).

Pendant cette période, il y eut un très bon article qui fournit bien des renseignements intéressants sur les partis et la manière de faire les élections, sur les revenus de l'Etat, et sur l'organisation administrative au temps de Ferdinand VII. Ce qui est bien curieux c'est que dans cet article on trouve mentionné le traité *Sobre la ley agraria,* par Jovellanos, que le rédacteur appela un « mémorable travail sur la législation agricole » qui devrait être « le manuel de tout ministre des finances espagnol » (88). Parmi les faits les plus curieux on doit mentionner les impôts appelés *cruzada* et *paja y utensilios* (89).

Les rédacteurs de la RDM ne virent pas d'amélioration dans la péninsule ibérique, et la série d'articles sur les af-

(87) *Cf. Affaires d'Espagne;* RDM, 1er nov. 1844, p. 569.

(88) *De l'état présent et de l'avenir de l'Espagne;* RDM, 15 octobre 1843, p. 291.

(89) *Cruzada :* impôt payé pour une bulle obtenue sous Charles Quint qui permettait de manger de la viande en carême.

Paja y utensilios : une taxe sur le revenu, quelque chose comme l'*income-tax.*

faires de l'Espagne finit sur le même ton mélancolique qu'on remarque au commencement : « L'Espagne a le triste privilège de frapper l'attention par l'exemple de toutes les vicissitudes publiques, — l'instabilité dans le pouvoir, la fragilité de la politique, une licence effrénée des passions, une brusque succession d'événements sanglants ou futiles, c'est là ce qu'on a pu trop souvent remarquer au-delà des Pyrénées depuis quinze ans » (90). On prédit même que la reine pourrait perdre la couronne si l'on n'arrivait pas à ramener la tranquillité dans le pays (91). Le rédacteur de cet article aurait dû se rappeler qu'on avait écrit auparavant : « De tous les pays de l'Europe, l'Espagne est celui qui peut souffrir le plus longtemps une situation aussi violente sans se dissoudre entièrement (92).

(90) *Affaires d'Espagne. La question du palais, les partis et le ministère;* RDM, 1er sept. 1847, p. 925.

(91) *Op. cit.*, p. 940.

(92) *Politique extérieure. L'Espagne;* RDM, 15 janv. 1841.

CHAPITRE II

L'ESPAGNE : SA LITTÉRATURE ET SON HISTOIRE

Aux premiers jours de la RDM, l'intérêt pour l'Espagne se manifesta surtout par la publication d'articles sur la politique et sur les voyages; il y eut peu d'articles consacrés aux recherches littéraires. En 1840 le vif désir de tracer toute l'histoire de la littérature de l'Espagne se révéla subitement par six articles publiés tous la même année. C'est à Edgar Quinet qu'est dû en partie cet intérêt grandissant pour l'étude plus approfondie de la littérature espagnole. Il s'intéressa aux pays méridionaux et commença le 10 avril 1839 un cours de littérature étrangère à Lyon, auquel plus de huit cents auditeurs assistèrent. Plus tard il alla au Collège de France où ses leçons sur les Jésuites firent éclater une grande polémique en 1843 (1). La RDM publia plusieurs de ses discours, qui portèrent tous sur l'importance de l'étude des langues étrangères comme moyen d'amener une entente cordiale entre les diverses nations (2). Il est singulier

(1) Il est intéressant de remarquer que cette œuvre fut traduite en espagnol et publiée à Montevideo la même année.

(2) *De l'unité des littératures modernes;* RDM, 1er août 1838.

Cours de littérature étrangère à Lyon. Lettre d'Edgar Quinet; RDM, 15 avril 1839 : *Chronique de la Quinzaine.*

Discours par Edgar Quinet, donné au Collège de France; RDM, 15 fév. 1842 et 1er janv. 1843 : *Chronique de la Quinzaine.*

C'est dans son discours du 1er janvier 1843 qu'il manifesta son intention d'écrire sur l'Espagne; on trouve les mêmes idées sur la littérature espagnole dans l'appendice de son ouvrage, *Mes vacances en Espagne*, publié en 1846.

que Quinet ait contribué à attirer l'attention sur l'Espagne et sur sa littérature, mais qu'il n'écrivît pour la RDM aucun article sur ce sujet. C'est à l'Allemagne surtout que revient le mérite d'avoir appelé l'attention du monde intellectuel sur les trésors de cette littérature. A.-G. Schlegel et Bouterwek, à qui il faut ajouter le Genevois Sismondi, qui fut le précurseur de l'étude de la philologie romane en France, firent des recherches remarquables dans une littérature qui était restée oubliée, à ce qu'il semblait, depuis plus d'un siècle. Le critique anglais, Ticknor, leur rendit hommage en disant que ceux-là seuls qui ont assez de courage pour parcourir le champ immense de la littérature espagnole savent apprécier les mérites d'hommes tels que Sismondi et Bouterwek, qui ont répandu tant de lumières intellectuelles. Ils s'intéressèrent surtout aux œuvres les plus anciennes, et l'intérêt français prit le même chemin. En songeant qu'il n'y eut pas moins de dix mille Espagnols exilés pendant le règne de Ferdinand VII, on comprend aisément que ces « explorateurs involontaires » exercèrent sans doute quelque influence sur la littérature des autres pays (3). L'imitation du *Romancero,* par Emile Deschamps, servit aussi à appeler l'attention sur la littérature espagnole. On dit que ses vers étaient si bien connus que même un critique d'art pouvait les citer de mémoire. La publication des *romances* en vers et en prose, par Creuzé de Lesser et Abel Hugo, aidèrent à soutenir l'intérêt pour les formes primitives de la littérature espagnole. Le but de cette étude n'est pas de tracer les influences nombreuses qui sont à l'origine du goût espagnol si caractéristique du romantisme. Qu'il suffise de dire qu'on montra d'abord dans la RDM un intérêt pour la

(3) *Cf. De l'Espagne au XIX*[e] *siècle,* par L. de Carné; RDM, 15 décembre 1836.

littérature ancienne de l'Espagne. Ce ne fut qu'entre 1841 et 1847 qu'on s'intéressa aux écrivains contemporains. Il en fut ainsi malgré l'attention qu'auraient méritée le duc de Rivas, Larra, Espronceda et Zorrilla, qui furent tous des chefs du mouvement romantique en Espagne. Ce mouvement, sans doute, eut lieu dans ce pays un peu plus tard qu'en France, mais il n'en semble pas moins, qu'une revue consacrée à faire le rapport des événements littéraires de tous les pays aurait dû en prendre connaissance plus tôt.

Les maîtres des recherches littéraires, parmi les rédacteurs de la RDM, furent L. Viardot, et L. de Viel-Castel, qui firent beaucoup pour répandre une connaissance assez profonde de la littérature espagnole. Le premier ouvrage de ce genre qu'on trouve dans la RDM est un résumé de l'histoire du théâtre espagnol (4). Il est excellent, mais non pas entièrement original, car il est fondé sur l'œuvre de Sismondi et sur celle de l'historien Mariana du XVII[e] siècle. Viardot reproche à Bouterwek et à Sismondi de ne pas avoir donné l'histoire du drame antérieur au milieu du XVI[e] siècle; quant à lui, il remonte jusqu'aux premiers jours pour en tracer le développement, et dans le cours de son article il fournit assez de renseignements curieux. Par exemple, dans son examen des bouffons, jongleurs et troubadours, il cite le fameux *Code des Partidas* du XIII[e] siècle, en donnant des faits qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un article d'une revue littéraire (5). Son récit des troupes de comé-

(4) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol,* par Louis Viardot; RDM, 15 mai 1833.

(5) « Les bouffons des rues y sont déclarés infâmes et dépouillés de tous droits civils; les *jongleuses* (juglarescas) y sont privées de l'honneur d'être admises pour concubines (barraganas) des hommes de haut lignage... Les prêtres partagèrent habituellement ce privilège des nobles. On trouve, dans les archives du *Señorío de Bis-*

diens ambulants est très incomplet, car on n'y trouve mentionnée qu'une troupe appelée *cambaleo,* au lieu des huit généralement reconnues, et la description qu'il en fait est celle d'*El viaje entretenido,* par Agustín de Rojas : une femme qui chante, cinq hommes qui pleurent; une comédie, deux autos, trois ou quatre intermèdes, un paquet de hardes que porterait une araignée, etc. (6).

Il appelle l'attention sur Torres Naharro, qui n'était pas bien connu en ce temps-là, et lui rend justice pour avoir composé des préceptes sur l'art dramatique, les premiers qui parurent en langue espagnole, ce qui est important, parce qu'on considère aujourd'hui cet écrivain portugais comme le premier critique dramatique de l'Espagne, fait que Viardot ne semble pas avoir reconnu. Selon lui, les œuvres de cet écrivain ont « une heureuse invention de sujet, des caractères bien tracés, des scènes piquantes, un dialogue plein de sel et de vivacité » (7). Mais il ne vit pas que ***La Himenea,*** qu'il mentionne parmi les œuvres de Torres Naharro et dont il épelle mal le titre (8), fait de cet auteur le précurseur des comédies de cape et d'épée.

Aucune étude du développement du drame espagnol n'est complète sans un examen des *Sainetes,* qui ont toujours occupé, sous divers noms, une place importante dans le théâtre. Viardot leur consacre moins d'une page, les appelant « un canevas léger sur lequel sont brodées quelques scènes plaisantes, et semé de quelques mots malins. Ils exci-

caye, une vieille ordonnance qui concède aux prêtres, *pour le repos des ménages,* le droit d'avoir chacun une *barragana* »; *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, p. 424.

(6) *Op. cit.,* p. 427.

(7) *Op. cit.,* p. 430.

(8) L'orthographe de bien des mots espagnols est vicieuse dans cet article.

tent moins un rire délicat qu'une grosse et franche gaieté. Ceux de Romón de la Cruz sont avec raison les plus estimés » (9). Il semble que Viardot n'ait pas connu le grand écrivain d'*entremeses* du XVII[e] siècle, Quiñones de Benavente. Il faut dire que son jugement, bien que juste, n'est pas profond; ces petits drames sont plus que de simples « scènes plaisantes ». Leur vraie importance, dont Viardot ne donne aucune indication, c'est qu'ils font défiler devant le lecteur plus de trois siècles de la vie d'un peuple. En étudiant les *pasos* de Lope de Rueda, les *entremeses* de Cervantes et de Quiñones de Benavente, et les *sainetes* de Ramón de la Cruz, avec les tableaux de Goya et les articles de Larra et de Mesonero de Romanos, on peut reconstruire presque toute l'histoire populaire de l'Espagne depuis le moyen-âge. Viardot glisse sur les *entremeses* de Cervantes, qui méritent une étude beaucoup plus détaillée, pour dire que « *La Numancia* est assurément le meilleur ouvrage dramatique de l'auteur du *Don Quichotte* » (10). Il n'en fait pas grand éloge, en effet, et il nous semble qu'il a suivi ici le plan et les idées de Sismondi (11).

(9) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, p. 428. Charles de Mazade a analysé le *sainete; cf. La comédie moderne en Espagne;* RDM, 1[er] août 1847, p. 438.

(10) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, p. 449.

(11) « Dans les sentiments héroïques d'un peuple qui se dévoue à la mort pour conserver sa liberté, dans les touchants épisodes que fait naître, au milieu de cette immense catastrophe, l'enthousiasme de l'amour, de l'amitié, de la tendresse maternelle, se déploie tout le génie de cette âme si fière et si tendre. Mais l'ensemble est éminemment défectueux, le plan vague et décousu, les détails sont incohérents et l'intérêt, trop divisé, se fatigue et s'éteint.» *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, p. 449. « La tragédie ne fait pas répandre de larmes, mais le frisson de l'horreur et de l'effroi devient presque un supplice pour le spectateur ». *De la littérature du midi de l'Europe,* par Simonde de Sismondi; vol. III, p. 402.

Viardot se plaisait à expliquer l'origine des noms. Il nous dit que le nom d'*autor* n'est pas dérivé du latin *auctor,* mais « d'*auto,* acte, représentation, (nom qui) se donnait alors à celui qui composait et récitait des pièces, et il s'est conservé jusqu'à nos jours pour désigner le directeur d'une compagnie comique. On l'appelait aussi *maître en fait de comédies* (maestro de hacer comedias) » (12). Quant à l'explication des noms, il nous semble qu'il a manqué une bonne occasion de tracer l'origine assez obscure du mot *sainete* (13). Il reproche à Sismondi d'avoir supposé que les Espagnols avaient pris le mot *jornada* des anciens mystères français, dont on représentait chaque jour une partie. Viardot appelle cette opinion « une erreur manifeste », et ajoute que « *jornada* veut dire une journée de marche, une étape, pas une journée dans le sens de l'espace d'un jour. Un drame divisé en trois *jornadas* n'est autre chose qu'un drame dont l'action marche et s'arrête trois fois » (14). Il raconte aussi qu'un poète valencien, le capitaine Cristóbal de Virués, passe pour avoir le premier réduit le nombre des actes à trois, ce qui fut depuis adopté comme règle par tous les auteurs espagnols. Pour prouver cette assertion il cite Lope de Vega : « Virués mit en trois actes la comédie qui avait été jusque-là sur quatre pieds, comme un enfant, car elle était encore dans l'enfance » (15).

(12) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, page 432.

(13) On croit aujourd'hui que ce mot vient d'une expression de la fauconnerie qui voulait dire « une bonne bouchée », en faisant allusion à la cervelle de la proie avec laquelle on récompensait le faucon.

(14) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol*; RDM, 15 mai 1833, page 431.

(15) *Op. cit.*, page 435.

Comme nous l'avons déjà dit, ce sont les renseignements curieux contenus dans cet article qui en font une étude intéressante. Viardot attribue l'origine des *autos sacramentales* si bien connus de tout étudiant de la littérature espagnole, à l'ancienne coutume de célébrer les fêtes religieuses par la représentation dans les églises de pièces qui devaient être de caractère religieux, mais qui étaient souvent les bouffonneries licencieuses et satiriques. Viardot est le seul écrivain de cette période qui les mentionne, et il déclare même en avoir vu plusieurs (16). Malheureusement, il ne donne le nom ni de la ville ni de l'église, et on soupçonne qu'il fait peut-être allusion aux processions des *Cofradías* pendant la Semaine-Sainte à Séville. Mais s'il en est ainsi, il semble extraordinaire qu'il ne connaisse pas l'ancienne danse des *Seises* ayant lieu chaque année dans la cathédrale de cette ville. Aucun écrivain de ce temps ne la mentionne non plus.

Un autre fait intéressant rapporté par Viardot est que Juan de la Cueva fut le premier à mettre sur la scène le sujet tant de fois repris après lui : la mort de Virginie et d'Appius Claudius. Il appelle l'attention sur l'erreur commise par Molière, qui nomme sa comédie « Le Festin de Pierre » : « *Le Festin de Pierre,* que Thomas Corneille mit dans la suite en vers, et dont le titre absurde ne peut venir que d'une traduc-

(16) « Actuellement encore on y célèbre les solennités du carême, et principalement de la Semaine-Sainte, par de semblables représentations, non moins offensantes pour la religion que pour les bonnes mœurs et le bon goût. J'en ai moi-même été plusieurs fois témoin. On élève dans le chœur de l'église une espèce de théâtre appelé *le monument,* où se jouent les actes de la Passion, et les nombreux figurants qui s'y succèdent portent encore les costumes du moyen-âge, tels qu'ils devaient être à l'origine de ces cérémonies. Ce sont les *san-benito,* les masques noirs, les hauts bonnets pointus, les jupons traînants, les ceintures ou plutôt les cuirasses de cordes, tout l'attirail enfin d'une procession d'*auto-de-fe* ». *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, pp. 426, 427.

tion fautive, est le *Convive de pierre* (*El convidado de piedra*) du moine Gabriel Téllez, connu sous le nom de Tirso de Molina » (17). Il remonte jusqu'à Plaute pour donner l'origine du mot espagnol *tragi-comedia,* qu'il appelle l'invention de Plaute, pour son *Amphitryon,* désignant par là ce genre mixte de drame où on voit mêlés la noblesse avec les valets et le tragique avec le comique. Dans une note il donne l'explication curieuse du titre *El acero de Madrid,* un des drames de Lope de Vega : « Il était alors de mode de prendre, pour les maladies de vapeur, une eau dans laquelle on trempait l'acier; mais il fallait, pour que le remède opérât, se promener longtemps chaque matin. Cette mode, merveilleusement propice aux intrigues amoureuses, forme le titre et le sujet de la comédie de Lope » (18).

C'est Viardot qui relate que Martínez de la Rosa avait découvert dans la Bibliothèque Royale à Paris le manuscrit d'un drame par le marquis de Santillane, une pièce qui n'avait jamais été jouée ni imprimée dans les œuvres de cet auteur : c'était la *Comedieta de Ponza,* qui traitait des événements d'un combat naval entre les Génois et les Aragonais en 1435. Viardot admire la beauté de son plan, de son dialogue et de sa versification. E. d'Ault-Dumesnil ne mentionne pas cette découverte précieuse dans son article sur le marquis de Santillane (19).

Viardot considère Lope de Vega, Calderón de la Barca, Moreto et Tirso de Molina comme les plus grands auteurs dramatiques du XVII[e] siècle, mais il nomme aussi de nombreux écrivains de pièces de théâtre de second ordre. Dans

(17) *Op. cit.,* p. 456.
(18) *Op. cit.,* note 1, p. 456.
(19) RDM, 15 janv. 1834.

une note il donne un assez grand nombre de titres, ce qui est bien utile pour celui qui s'intéresse aux œuvres des grands écrivains. Mais il a fait une erreur en omettant des *autos sacramentales* de Calderón, et surtout ses fameux drames, *El alcalde de Zalamea* et *La vida es sueño,* appelé par Mazade « ce drame si étrange et si poétique qui met Calderón au rang des plus ardents penseurs » (20). Léonce de Lavergne a mentionné ce drame aussi (21). Viardot s'est borné à considérer Calderón comme un auteur de comédies de cape et d'épée, ce qui n'est pas tout à fait juste. On se demande aussi pourquoi il n'a pas essayé de faire quelque critique sur le *gongorismo* et le *culteranismo* qui abondent dans les œuvres de cet auteur.

De même il ne mentionne qu'en passant Juan Ruiz de Alarcón qu'on regarde toujours comme un des cinq plus grands dramaturges espagnols de ce siècle, bien qu'il fût mexicain. Sismondi avait omis de mentionner Alarcón et Tirso de Molina, et Viardot fait remarquer cette dernière omission dans les œuvres de Sismondi et de Schlegel.

D'accord avec Sismondi, Viardot rejette sur Lope de Vega la responsabilité de la décadence de la littérature espagnole. Sismondi avait parlé du mauvais goût devenu dominant dans la Péninsule depuis le fatal exemple de Lope de Vega et de Góngora (22). Viardot dit: « Il manqua à sa haute vocation... Les applaudissements de la multitude le précipitèrent dans des défauts qu'il connaissait, mais qu'il ne voulut pas éviter, et auxquels il donna sciemment l'autorité de son

(20) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, page 350.

(21) *Mouvement littéraire de l'Espagne*; RDM, 15 avril 1843, page 199.

(22) *De la littérature du midi de l'Europe*; Vol. 4, p. 159.

exemple et de sa renommée » (23). Mais il ajoute, plus justement, qu'il faut se reporter à son époque pour juger Lope de Vega; on peut l'excuser parce qu'il n'y avait personne pour le guider et stimuler son talent. Sans doute, Shakespeare vivait à ce moment, mais ils étaient séparés par la différence des langues. Dans l'article de Viardot on trouve pour la première fois dans la RDM le précepte de Lope de Vega si souvent cité : « Quand je dois écrire une comédie, j'enferme les règles sous six clefs ».

Viardot croit que le théâtre et la comédie naquirent en Espagne par la force des mœurs, mais que la tragédie avait été importée. Le manque presque absolu de tragédies dans un théâtre aussi riche de pièces que tous les théâtres réunis du reste du monde lui paraît difficile à expliquer. Il accepte l'idée prédominante que la tragédie n'était ni dans le goût ni dans les mœurs de l'Espagne, mais il n'en est pas entièrement satisfait. Il se pose la question et essaie de trouver la réponse : « Pourquoi plairait-elle moins que les autres formes du drame à un peuple grave, austère, et qui se presse avec fureur aux spectacles sanglants des courses de taureaux ? D'ailleurs, les traductions des belles tragédies étrangères ont toujours été reçues avec enthousiasme. Mais il y a plus, c'est que l'élément tragique domine dans un grand nombre des plus célèbres pièces de la scène espagnole... Ce n'est donc point le goût, mais la forme même de la tragédie qui a manqué à l'Espagne » (24).

(23) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol*; RDM, 15 mai 1833, p. 437. Ticknor a dit que sans doute Lope de Vega devait une grande partie de son influence sur le peuple au charme et à la grande variété de sa versification.

(24) *Op. cit.*, p. 452.

Une fois encore il blâme Lope de Vega, cet esprit si puissant et créateur qui « étouffa les germes qu'il devait féconder » , pour avoir ressuscité le nom barbare de tragi-comédie et pour avoir écrit si peu de tragédies; comme il était le modèle, personne non plus n'en écrivit. Dans la deuxième partie du XVII[e] siècle il y avait quarante compagnies dramatiques en Espagne, et on ne représentait pas une tragédie. On considérait même le *Cid* comme une comédie héroïque. Viardot nous rappelle que le *Cid* fut imité des auteurs espagnols Guillén de Castro et Diamante (25), et dans une note il remarque que Laharpe eut tort à supposer que Diamante donna son *Cid* au théâtre avant Guillén de Castro, car incontestablement l'antériorité appartenait à celui-ci.

Il nous semble que le meilleur de l'article de Viardot est son examen de l'influence espagnole sur le théâtre français du XVII[e] siècle, influence déjà remarquée par d'autres. Viardot appela l'attention surtout sur ce que Corneille et Molière devaient à la littérature espagnole, mais il insista sur ce que ces emprunts ne furent pas des plagiats serviles. Il pensait à l'emprunt de la matière même des drames espagnols, et l'idée ne lui vint pas que ce n'était pas du tout un tel emprunt qui avait de l'importance; ce qui importait pour le perfectionnement du drame universel, c'était l'idée essentielle et nouvelle d'un dramaturge comme Guillén de Castro, qui mit en lutte sur la scène le devoir et l'amour, faisant triompher le devoir malgré la douleur causée par le renoncement de l'amour. Malheureusement, tous les drames espagnols du XVII[e] siècle n'eurent pas autant de noblesse morale; la plu-

(25) Voltaire fut aussi dans cette erreur sur laquelle L. de Viel-Castel appelle l'attention dans son article sur le théâtre espagnol : *Le drame historique*; RDM, 1[er] novembre 1840. En réalité Diamante imita le *Cid* de Corneille.

part d'entre eux ne cherchèrent qu'à amuser la foule et ne présentèrent pas de bons exemples, ni des leçons utiles. Il n'y avait pas là de mauvaise intention, mais en fait ils étaient souvent licencieux et immoraux. Viel-Castel a dit : « Le théâtre espagnol n'est certainement pas une école de morale... Hâtons-nous de dire que, grâce à l'élévation du langage, à la couleur poétique, à l'exaltation qui en anime le tableau, ces situations n'ont en réalité rien de bien choquant. Chez Lope, chez Calderón, et la plupart de leurs imitateurs, l'expression cesse rarement d'être chaste, alors même que la pensée est le plus hasardée. Au sérieux, à la dignité, à la pureté même qui règnent dans la peinture de ces égarements, on sent que c'est la passion qui parle et non pas le libertinage. C'est là un trait caractéristique dont on ne saurait tenir trop de compte, parce qu'il donne la véritable mesure de l'époque et du pays » (26).

Viardot admet la dette de la France, en rendant justice à l'Espagne : « Toutefois, il faut convenir qu'on a trop oublié les services littéraires de nos voisins du midi; que notre orgueil national, justement glorieux de tant de chefs-d'œuvre enviés de toutes les nations, s'est trop complètement délivré du poids de la reconnaissance envers ceux qui nous ont frayé la route, et qu'il y a quelque ingratitude à verser sur eux le ridicule, le blâme amer, je dirais presque le mépris » (27).

Pour résumer ses idées sur le drame espagnol, Viardot en donna en quelques mots un très bon jugement : « Dans leurs ouvrages, plus d'invention que d'observation, plus d'imagination que de bon sens, plus de verve que de goût,

(26) *Tirso de Molina*; RDM, 1er mai 1840, p. 488.

(27) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, page 457.

plus de qualités naturelles que de qualités acquises. De là vient qu'ils ont tous cherché de préférence à tisser des canevas d'intrigues, non à peindre des caractères ; à mettre en relief des aventures, non des passions ou des vices, et que le théâtre espagnol ressemble moins à une galerie de portraits fidèlement tracés qu'à une espèce de lanterne magique où passent rapidement mille figures bizarres et confuses. C'est dans leur roman qu'ils ont mis la comédie, et dans leur comédie le roman » (28).

Ce qui nous semble très remarquable c'est que Viardot fut le premier écrivain parmi les critiques de la RDM qui sembla reconnaître que le Romantisme en Espagne ne fut pas un nouveau mouvement du XIXe siècle, mais le retour à un caractère déjà établi dans la littérature espagnole du XVIe siècle, et qui, dès ce temps-là, avait soulevé des oppositions. Il dit : « Une chose bien digne de remarque, et qui est, si je ne me trompe, toute particulière au théâtre espagnol, c'est qu'on voit, à sa naissance même, commencer la querelle entre les auteurs qui veulent s'affranchir des règles, et les critiques qui veulent les y soumettre » (29). Il fut d'accord avec Mesonero Romanos qui écrivit : « El picaruelo (Victor Hugo) conoció lo que nosotros no habíamos sabido apreciar, y teníamos encerrado hace dos siglos con Calderón: y luego regresó a París, extrayendo de entre nosotros esta primera materia, y la confeccionó a la francesa, y provisto, como de costumbre, con su patente de invención, abrió su almacén, y dijo que él era el Mesías de la literatura, que venía a redimirla de la esclavitud de las reglas; ...y luego

(28) *Op. cit.*, p. 445. Viardot oublie-t-il *El alcalde de Zalamea*, de Calderón; les drames d'Alarcón; *El Burlador de Sevilla*, de Tirso de Molina ?

(29) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol*; RDM, 15 mai 1833, page 435.

salió de Francia aquel virus ya bastardeado, y corrió toda la Europa, y vino, en fin, a España; y llegó a Madrid (de donde había salido puro) » (30).

Le résumé excellent de Viardot donna une base admirable pour des études plus détaillées sur la littérature espagnole qui ne tardèrent pas à paraître. En 1838 on publia un article sur la chevalerie, plein de renseignements sur la formation, les sentiments, les mœurs, et même les locutions provenant des usages de cette institution (31). Selon Ampère, l'Espagne était naturellement chevaleresque et elle l'était, même au XIX[e] siècle, plus qu'aucune nation de l'Europe. Il expliqua ce caractère en disant que l'Espagne était un pays où tout le monde était noble parce que dans le passé il n'y avait eu ni vainqueurs ni vaincus; tous ensemble avaient reconquis l'Espagne sur les Maures, et tous ensemble possédaient le même rang. Nous trouvons cette idée répétée très souvent par les rédacteurs de la RDM.

Ampère considère le Cid des *romances* et Don Quichotte comme les deux grands représentants de la chevalerie, et dans son article il raconte l'histoire du Cid Campeador sans omettre ce vieux conte du guerrier qui, après sa mort, fut hissé sur son fameux cheval, Babieca, pour continuer de vaincre les Maures. On ne trouve pas une autre histoire également bien connue : selon celle-ci le Cid, déjà mort, donna un coup d'épée à un Juif qui avait eu la témérité d'arracher quelques poils de sa barbe (32). Ampère nous dit aussi qu'en ouvrant le tombeau du Cid on trouva son corps enveloppé dans une étoffe d'Orient, mais il ne relate pas

(30) *El Romanticismo y los Románticos*; Obras, vol. 2, pp. 95, 96.

(31) *De la chevalerie*, par J.-J. Ampère; RDM, 1[er] fév., 15 fév. 1838.

(32) *Cf.* Th. Gautier : *Le Cid et le Juif*, dans *España*.

que ce guerrier des temps anciens fut enterré assis sur une chaise d'ivoire. On se demande si Ampère fut, lui aussi, dans l'erreur, à l'égard des sources du *Cid* de Corneille, comme d'autres écrivains de ce temps-là. Il parle des deux tragédies espagnoles d'où Corneille tira son sujet, mais comme il ne donne pas de noms, on ne sait s'il fait allusion aux deux pièces de Guillén de Castro ou aux drames de celui-ci et de Diamante.

Parmi les récits assez curieux on trouve celui de l'Arabe Almanzor, qui faisait secouer la poussière de ses vêtements chaque jour de bataille, et la faisait conserver avec soin pour y être enseveli. Ampère nous dit aussi que les Arabes déclarèrent une guerre sainte contre les Chrétiens avant la première croisade. Où a-t-il trouvé ces renseignements ? Evidemment dans les histoires du temps, mais il en cite très peu. En lisant les articles de la RDM on regrette constamment l'absence de bibliographie, bien que quelques écrivains aient mentionné des ouvrages en référence.

Ampère remonte au règne d'Alphonse X pour faire son enquête sur la chevalerie, et cite le code espagnol des *Siete Partidas,* contenant des prescriptions relatives à la nourriture et aux vêtements des chevaliers, et à l'emploi qu'ils devaient faire de leur temps. C'était presque une règle monastique, et on comprend pourquoi le Jésuite Ignace de Loyola, pour solenniser son entrée dans les ordres, voulut accomplir la *veille des armes,* tout à fait comme un chevalier, devant une image de la Vierge. Ampère nie que la chevalerie espagnole soit née de la chevalerie mauresque, mais il admet que celle-ci, à son avis plus élégante et plus polie, avait laissé son empreinte sur le caractère et les mœurs espagnols. Il distingue trois périodes pendant lesquelles la chevalerie musulmane put agir sur la chevalerie chrétienne. La première ren-

contre eut lieu en Espagne, après la conquête, quand la chevalerie chrétienne était encore dans son âge héroïque. Les Chrétiens des Asturies avaient des mœurs si rudes que les vieilles histoires les appelèrent *peaux d'ours,* et nous savons que le Cid même, celui du vieux poème du XII[e] siècle, n'était point chevaleresque. Les deux chevaleries se rencontrèrent ensuite aux croisades, et pour la dernière fois sous les murs de Grenade où les Maures restèrent plusieurs siècles. C'est là que la fusion entre elles eut lieu. Ampère cite l'histoire de Conde, qui eut comme source des documents mauresques : « En ce temps (1417) les chevaliers de Castille et d'Aragon avaient la coutume d'aller à la cour du roi maure de Grenade, pour y traiter de leurs contestations, et le faisaient juge de leurs différends ; le roi leur donnait le champ pour leurs défis et leurs combats d'honneur, et il était si grand pacificateur, qu'à peine le combat commencé, il les déclarait bons chevaliers et les faisait s'en retourner amis, et partir, unis et honorés de sa cour » (33).

Viardot avait déjà fait sa traduction du *Don Quichotte* où il cite des auteurs espagnols qui condamnèrent la lecture des romans de chevalerie. Ampère les mentionne mais sans les énumérer. Il parle avec quelque étendue du décret de Charles-Quint qui défendit aux Espagnols et aux Indiens du Nouveau-Monde la lecture de tels livres, et il raconte que les *Cortes* de Valladolid demandèrent la même interdiction pour l'Espagne, ce qui fut promis. Dans la requête des *Cortes* on trouve un passage curieux qui démontre la rivalité entre la littérature théologique et la littérature chevaleresque. Les *Cortes*, affirmant que les œuvres chevaleresques tournèrent la tête aux jeunes gens et aux jeunes filles, demandèrent la suppression de ces livres : « Pour remède au mal susdit,

(33) *De la chevalerie*; RDM, 15 fév. 1838, p. 452.

nous prierons votre majesté d'ordonner sous de grandes peines, qu'aucun livre de ceux-là ne se lise ni ne s'imprime, et que ceux qui existent aujourd'hui soient rassemblés et brûlés, car, faisant cela, votre majesté fera grand service à Dieu, en ôtant aux gens la lecture de ces livres de vanité, et en les réduisant à lire les livres religieux qui édifient les âmes » (34).

Nous aurions voulu qu'Ampère eût examiné plus à fond le point d'honneur, question si importante pour celui qui étudie la littérature espagnole du XVII[e] siècle, mais il y touche à peine, disant que c'était « repousser non seulement l'outrage, mais l'ombre d'une insulte » (35). D'autre part, il considérait comme très curieuse l'histoire d'un chevalier espagnol, Suerro de Quiñones (36), qui se posta sur le chemin conduisant à Saint-Jacques de Compostelle et déclara qu'il romprait des lances avec tous les chevaliers venant par cette route. Il fit le vœu d'en rompre trois cents en trente jours et publia des clauses curieuses, en conformité avec les lois de la chevalerie. Ampère nous en cite plusieurs. Le chevalier ne put accomplir son vœu, et en fut déchargé moyennant un procès-verbal qui déclara le vœu accompli. Comme tout cela eut lieu un peu plus d'un siècle avant Cervantes, Ampère constate que Don Quichotte n'était pas si complètement en dehors des mœurs de son temps. Il le compare à Charles le Téméraire, et dit que Don Quichotte se trompa seulement de temps. On trouve cette idée de l'à-propos nécessaire aux choses mieux exprimée dans la formule proposée par la *Chronique* pour le succès : « Le secret de tous les mé-

(34) *Op. cit.*, p. 440.

(35) *De la chevalerie;* RDM, 1[er] fév. 1838, p. 295.

(36) Lisez : *Suero de Quiñones.*

rites et de toutes les gloires c'est d'être en accord avec le temps, pas trop en retard, pas seul contre le monde » (37).

Selon Ampère, les éléments qui composèrent la chevalerie furent le christianisme, le germanisme, la civilisation latine, — qui n'eut qu'une influence indirecte, — et l'influence arabe, qui avait agi seulement pendant l'époque musulmane. De plus, Ampère croyait qu'on avait exagéré celle-ci. Il exprime cette opinion en un langage bien poétique et charmant : « Vouloir faire sortir la sévère chevalerie castillane des commencements gracieux de la chevalerie arabe, ce serait faire naître un chêne d'une fleur : le chêne ne naquit pas de la fleur, mais la fleur fut suspendue au chêne » (38).

Nous trouvons également pittoresque son analyse de la chevalerie, à laquelle il n'attribue pas de patrie particulière. Il compare la chevalerie à un arbre dont le tronc, les branches et la sève étaient germaniques, et les racines chrétiennes, qui poussait du sol du Christianisme, grâce au climat bénin de la France. Cet arbre qui avait enfoncé ses racines dans les cendres encore chaudes de la civilisation romaine et qui étendait ses branches vers le soleil couchant, fut ranimé par les brises orientales qui firent naître des fleurs brillantes et parfumées.

Ampère croyait que la chevalerie était un des éléments les plus importants de la littérature, et qu'en la supprimant on supprimerait aussi une partie de Dante et tout Pétrarque, Cervantes, l'Arioste, le Tasse, Calderón, Lope de Vega, la plupart des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, et les tragédies de *Zaïre* et de *Tancrède* de Voltaire. Il regrette que

(37) *Chronique de la Quinzaine*; RDM, 1er mai 1837.
(38) *De la chevalerie*; RDM, 15 fév. 1838, p. 450.

depuis 1830 aucun essai de littérature chevaleresque n'ait paru.

Malgré l'effort fait par Ampère pour inspirer de l'enthousiasme pour l'étude de la chevalerie, aucun rédacteur de la RDM ne s'y intéressa jusqu'à 1847 (39), et même alors Ampère n'exerça pas d'influence, car l'article qui parut se fondait sur deux ouvrages qui avaient été publiés en 1844 (40). Magnin insiste, comme Ampère, sur le caractère essentiellement chevaleresque de l'Espagne, mais il laisse de côté l'influence mauresque. Il estime que c'est son tour d'imagination poétique et romanesque qui fit succéder à la chevalerie rude et vaillante des premières croisades une chevalerie plus polie et brillante, celle qui créa presque une nouvelle morale caractérisée par la susceptibilité excessive du point d'honneur, la manie du duel, les subtilités de la métaphysique amoureuse, — enfin, tout ce code de perfection conventionnelle et équivoque. Il dit, se reportant au chapitre 32 du *Don Quichotte* : « On incline d'autant plus à considérer toutes les exagérations ultra-chevaleresques comme des maladies endémiques en Espagne, que c'est de Madrid qu'on a vu surgir, dès les premières années du XVII[e] siècle, la première protestation applaudie de l'Europe entière contre l'extravagante postérité des *Esplandians* et des *Amadis* » (41). Mais Magnin soutenait que « nulle part l'imagination et la poésie chevaleresque n'ont pris moins de libertés qu'en

(39) Charles Magnin : *La chevalerie en Espagne et le Romancero;* RDM, 1[er] août 1847.

(40) *Romancero castellano, recopilado por G.B. Depping.*

Romancero general, ou Recueil des chants populaires de l'Espagne, par Damas-Hinard.

(41) *La chevalerie en Espagne et le Romancero* ; RDM, 1[er] août 1847, p. 495.

Espagne avec les lois de la morale et de la raison » (42), et que la chevalerie en Espagne resta simple, naturelle et pleine de cette grandeur et de cette gravité si caractéristiques du génie espagnol aussi longtemps qu'elle sut se garantir de l'imitation étrangère.

Magnin fonda son étude sur le *Cid* et le *Romancero general,* où il croyait voir l'image toute nette et véridique de la chevalerie espagnole. Le *Cid* lui semblait être l'égal de la chanson de geste française et il dit : « La geste espagnole n'offre ni moins de naïveté ni moins de grandeur que la *Chanson de Roland* » (43). Il analysa le vieux poème, critiqua son style, son langage et sa versification, fixa la date de sa rédaction vers 1150, et reprit la question de l'origine de l'épopée, car il ne croyait pas que le *Cid* fût une grande épopée consacrée à la vie entière de ce guerrier. Il maintenait que les fragments étaient autant de chansons de geste distinctes et qu'elles se rattachaient non pas à un même poème composé de deux ou de plusieurs chants, mais à un seul et même cycle, dont le *Cid* était le centre. La théorie qu'il propose en opposition avec les hypothèses des savants Damas-Hinard et Wolf, est tout à fait intéressante. Magnin croyait à la coexistence au moyen-âge de deux groupes de poètes : les troubadours, qui composèrent pour des occasions solennelles de longues chansons de geste, appelées *romances* aussi; les chanteurs, moins artistes que les autres, qui composèrent pour des réunions moins sérieuses de courts récits épiques (*romances*), des chansons de geste en miniature. Les ouvrages du premier groupe furent écrits, ceux de l'autre

(42) *La chevalerie en Espagne et le Romancero*; RDM, 1er août 1847, p. 495.

(43) *Op. cit.*, p. 498.

oraux. Sa croyance à l'existence en Espagne d'autres chansons de geste non encore découvertes fut justifiée au XX^e^ siècle.

C'est par la seule traduction orale que la plupart des *romances* arrivèrent aux éditeurs du XVI^e^ siècle, qui publièrent alors des recueils de *romances*. Evidemment ceux qui chantaient ces petits poèmes les modifiaient, ce qui nous empêche d'en juger l'âge. Peut-être est-ce le mystère de ces morceaux poétiques qui a toujours éveillé tant d'intérêt. Magnin donne un bon tableau des diverses éditions du *Romancero*. Dans presque toutes les histoires de la littérature espagnole on trouve cette définition juste des *romances* : « Une Iliade qui n'a pas eu d'Homère ». Dans une note Magnin essaie d'éclaircir un peu l'origine de cette phrase (44), et nous dit que Raynouard l'a attribuée à Lope de Vega, dans le *Journal des Savants*, décembre 1822, mais que Creuzé de Lesser l'a réclamée dans la dernière édition de sa traduction en vers des romances du Cid.

Magnin attachait une grande importance aux *romances*, qu'il regardait comme des indices sur le caractère espagnol, car elles contenaient très peu de choses qui ne fussent pas profondément enracinées dans les mœurs de l'Espagne. Il voyait dans les *romances* que le vrai caractère des Espagnols était grave, sincère et vaillant, et qu'ils avaient toujours le respect de la parole donnée.

Il examine aussi la chevalerie espagnole, et trouve que la différence la plus grande entre celle-ci et la chevalerie de la France et de l'Angleterre est dans le rôle joué par la femme. Ampère ne s'était pas aperçu de cette différence. La jalousie espagnole ne permettait pas aux poètes d'idéaliser

(44) *La chevalerie en Espagne et le Romancero*; RDM, 1^er^ août 1847, Note 1, p. 504.

l'infidélité conjugale; à cet égard l'Espagne était « une contrée demi-orientale et demi-chrétienne », et l'amour dans le mariage était l'idéal présenté dans le *Romancero.* Magnin appelle l'attention sur la nouvelle inattendue des deux femmes du Cid, nouvelle qu'il rapporte à l' « Historia de los reyes de Castilla y de León », par Sandoval. Il faut ajouter que si Magnin ne croyait pas à cette révélation, c'est seulement parce que les *romances* qu'il considérait comme les documents les plus sûrs, n'en parlaient pas. Le *Romancero* parle très peu de Chimène et du Cid avant leur mariage.

Citons Magnin : « Nous nous croyons parfaitement en droit de conclure... qu'il n'y a rien dans le génie espagnol, rien dans les *poèmes du Cid,* rien dans le *Romancero,* qui rappelle les côtés romanesques, fantastiques et peu moraux de la poésie chevaleresque de France et d'Angleterre aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles » (45). Il résume beaucoup mieux qu'Ampère les traits caractéristiques de la chevalerie espagnole : « ...le bon sens, la franchise, l'élan sans tergiversation ni équivoque des passions bonnes ou mauvaises, la sincérité des sentiments, toujours logiques et conséquents avec eux-mêmes, allant droit au fait dans les paroles et droit au but dans les actions; le merveilleux et le surnaturel tiennent peu de place; esclaves de la vérité dans la vie réelle, ils ont gardé constamment le respect de la vraisemblance dans leurs fictions » (46).

Son étude de la chevalerie espagnole, où il voyait peu d'exagération, l'amena à se demander où Cervantes avait trouvé l'idée de son œuvre satirique, et il décida que ce que

(45) *La chevalerie en Espagne et le Romancero*; RDM, 1^er^ août 1847, page 516.

(46) *Op. cit.,* p. 517.

Cervantes avait eu l'intention de railler n'était pas du tout le génie espagnol ni la chevalerie grave de son pays, mais une littérature étrangère, pleine de folie et de licence, qui tendait à altérer les mœurs nationales. Magnin n'accepte pas l'opinion générale selon laquelle l'idée fondamentale du *Don Quichotte* était le contraste d'une générosité héroïque et idéale avec la réalité prosaïque et vulgaire; il y aperçoit un sentiment plus profond et beaucoup plus universel, et l'analyse ainsi : « La lutte est entre l'enthousiasme faux et chimérique des héros de roman et l'héroïsme sensé et pratique des héros de l'histoire; entre l'amour vaporeux et romanesque et l'amour sincère, naturel et véritable. L'épopée comique de Cervantes était un retour et un rappel à la vérité et au goût national » (47). Il explique très bien le succès universel de cette œuvre : l'Espagne y vit la satire d'un genre de littérature étrangère; l'Europe la considéra comme une satire de l'Espagne, et par conséquent, sans être blessées, toutes les deux restèrent contentes.

De ces deux études sur la chevalerie, celle de Magnin nous semble un exposé plus scientifique et plus profond que celle d'Ampère, qui traite le sujet d'une façon plus générale et pour ainsi dire, plus littéraire. Cependant l'une est le complément de l'autre, et assurément elles donnent au lecteur une idée bien claire de cette question.

Les articles littéraires de la période que nous étudions inclinèrent plus à l'étude du drame qu'à celle de la prose. Personne n'essaya de faire des recherches dans les œuvres de Quevedo, peut-être parce qu'une étude de ses fameux *Sueños* si pleins d'allusions politiques, exigeait des connaissances approfondies de l'histoire et des coutumes espagnoles. Cependant il faut dire que toute étude sérieuse des œuvres

(47) *La chevalerie en Espagne et le Romancero;* RDM, 1er août 1847, p. 519.

espagnoles du XVII[e] siècle les requérait aussi. Quand Viel-Castel fit son étude sur Tirso de Molina il reconnut cette nécessité en disant que beaucoup de passages étaient inintelligibles pour ceux qui ne connaissaient pas bien l'histoire et la langue espagnoles. Même aujourd'hui on trouve dans les œuvres de ce siècle, par exemple dans les drames de Lope de Vega, des passages qui sont restés obscurs malgré toutes les recherches déjà faites. Charles de Mazade a remarqué : « Si on voulait avoir le dernier mot de l'observation espagnole, ce n'est pas au théâtre qu'on pourrait espérer le trouver; c'est dans Cervantes, dans Quevedo, qu'il faudrait aller rechercher et étudier le côté réellement ironique de ce génie, dont le trait dominant est l'héroïsme. Les *Visions* de Quevedo ont une force satirique plus originale et plus vive que les plus bouffonnes inventions de la scène » (48).

Il semble curieux qu'on ne trouve dans la RDM aucun essai sur les *Novelas ejemplares* de Cervantes, traduites en français par Viardot. On s'attendrait à trouver imprimé au moins un de ces petits contes, car Cervantes éveillait tant d'intérêt qu'on le trouve mentionné dans toutes les études littéraires de même que dans beaucoup d'autres articles. Pourtant personne ne voulut se consacrer à l'étude sérieuse de l'homme et de ses œuvres. Il est encore plus étonnant que les romans picaresques qui avaient déjà fort influé sur les littératures française et anglaise n'aient pas inspiré quelques articles. La raison de cette lacune nous semble plus évidente que celle qui concerne Quevedo, car l'étude des romans du genre picaresque exige non seulement la connaissance de

(48) *La comédie moderne en Espagne*; RDM, 1[er] août 1847, p. 432.

Dans son article, *Un humoriste espagnol*, Mazade a comparé le style de Quevedo à celui de Larra. *Cf.* RDM, 15 janv. 1848.

la langue littéraire du pays, mais aussi la connaissance de l'argot et des coutumes du monde des malfaiteurs. Les rédacteurs de la RDM suivaient évidemment l'exemple des savants allemands et anglais, qui s'intéressaient plus au drame du XVII^e^ siècle. Les Allemands aimaient surtout Calderón pour qui les Français n'avaient pas autant d'admiration (49).

Un seul rédacteur de la RDM s'intéressa assez à l'ancienne littérature espagnole pour remonter jusqu'au XV^e^ siècle dans un effort pour faire connaître un écrivain appartenant à la période où la poésie castillane était profondément nationale parce qu'elle restait encore vierge de toute influence exotique (50). Cet article est en quelque sorte biographique et devança de plusieurs années l'apparition des biographies dans la RDM. L'intention de l'auteur, telle qu'il l'expose, était « surtout de rendre accessible aux lecteurs étrangers à la langue castillane le monument le plus précieux qui subsiste de l'enfance de la critique littéraire en Espagne » (51). Il dit aussi qu'il voulait traduire en français quelques-unes des pensées formulées dans l'Espagne du XV^e^ siècle, et en effet une grande partie de son article est consacrée à la traduction d'une lettre du marquis de Santillane au connétable de Portugal.

E. d'Ault-Dumesnil donne le catalogue des livres de cet écrivain ancien, et c'est un catalogue vraiment surprenant quand on songe au fonds de savoir qu'il représente. Nous lui devons aussi des renseignements sur les premiers jours quelque peu obscurs de la littérature espagnole. Il ap-

(49) « Les Allemands... ont voulu réhabiliter le théâtre espagnol. Calderón surtout est devenu pour eux l'objet d'une sorte de culte. » *Moreto,* par L. de Viel-Castel; RDM, 15 mars 1840, p. 752.

(50) *Le marquis de Santillane,* par E. d'Ault-Dumesnil; RDM, 15 janv. 1834.

(51) *Op. cit.,* p. 213.

pelle l'attention sur une erreur acceptée comme vérité : « Une opinion que la vérité commande de décréditer fait vulgairement honneur à Boscan et à son ami Garcilaso de la Vega de l'introduction en Espagne des formes métriques italiennes, et particulièrement de l'importation du sonnet. L'origine de cette erreur remonte à Boscan lui-même qui s'est proclamé l'inventeur des sonnets espagnols » (52). A ce sujet, il cite un sonnet de Santillane dont il fait la traduction en prose. Il s'en excuse en disant que « dans chaque idiome, la poésie parle un langage qui lui est propre et qui est toujours intraduisible » (53). Assurément, bien des écrivains ont éprouvé la même difficulté (54). Il fait remarquer que Villena avait traduit en espagnol l'*Enéide* de Virgile, que d'Ault-Dumesnil appelle la première traduction en langue néo-latine de cette épopée romaine. Il mentionne aussi le très curieux ouvrage intitulé *Proverbes des vieilles femmes,* un recueil composé de six cent vingt-cinq aphorismes moraux, réunis à la demande de Jean II, et formant une des plus anciennes collections de proverbes connues dans toutes les langues modernes de l'Europe. Les proverbes du marquis de Santillane sont naïfs, sincères et pleins de bon sens. Nous en donnons un qui montrera que même aujourd'hui on peut tirer du profit et du plaisir de leur lecture :

El comienço de salud
Es el saber

(52) *Op. cit.*, p. 207.

(53) *Op. cit.*, p. 208.

(54) « Dans cette opération critique de la traduction, le rayon de vie s'évanouit, la grâce s'efface, le feu de la verve s'éteint; l'Idée heureuse se laisse encore apercevoir, il est vrai, mais le charme des combinaisons délicates a disparu, et il ne reste qu'une action décolorée qui permet à peine de deviner ce que fut l'œuvre primitive »; *La comédie moderne en Espagne,* par Charles de Mazade; RDM, 1er août 1847, p. 444.

Distinguir y conocer
Qual es virtud;
Quien comiença en juventud
A bien obrar
Señal es de no errar
En senectud.

Santillane fut un des premiers qui exprimât en forme d'aphorisme le trait si caractéristique des anciens Espagnols: celui d'être en même temps écrivain et soldat. Il y en a eu beaucoup d'exemples, surtout pendant la période de la conquête du Nouveau-Monde. Il dit : « La sciencia no embota el hierro de la lança, ni hace floxa la espada en la mano del cavallero », pensée qui fut répétée plus tard par Don Quichotte. E. d'Ault-Dumesnil l'exprime en des termes plus recherchés : « Cette généreuse pensée est un trait de caractère du génie espagnol, qui, comme la vierge du Parthénon, semble être sorti du cerveau divin, armé de pied en cap, pour présider et aux combats et aux chants » (55).

Il nous semble un peu étrange qu'il ne critique pas les idées assez intéressantes de Santillane sur les Français et les Italiens; il en donne la traduction mais sans observations. Santillane préférait les Italiens aux Français parce qu'ils montraient un génie plus sublime dans leurs œuvres et ornaient leurs compositions d'épisodes d'une grande beauté. Mais quant à l'observation des règles de l'art il préférait les Français; il leur faisait aussi un mérite de mettre leurs œuvres en musique et de les bien chanter. Il ajoute : « Mais de tous les poètes en langue romaine, aussi bien Italiens que Provençaux, Limousins, Catalans, Castillans, Portugais, Galiciens, ou de quelque nation que ce soit, ce sont les Fran-

(55) *Le marquis de Santillane*; RDM, 15 janv. 1834, p. 211.

çais de la province d'Aquitaine qui marchent les premiers. et qui ont fait le plus de gloire et d'honneur à leur art » (56). C'est un exemple de la critique littéraire la plus primitive.

Suivant l'exemple donné par Viardot dans son *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol,* Viel-Castel rédigea une série d'articles sur le drame espagnol (57) où il analyse plus à fond les différentes formes des pièces dramatiques de cette période. Lui aussi, il se reporte aux écrivains les plus illustres : Lope de Vega, Calderón, Moreto, Tirso de Molina et Rojas, mais il parle surtout des deux premiers. Il est le premier parmi les rédacteurs de la RDM qui donne des esquisses de quelques drames et qui essaie de traduire des fragments de dialogue. Il avait déjà écrit sur les comédies de cape et d'épée dans ses articles sur Moreto et sur Tirso de Molina, et par conséquent il n'en a pas parlé dans cette série. Pourtant on n'avait pas épuisé le sujet et nous trouvons passée. Viel-Castel considérait que l'Inquisition en avait été bien à sa place dans cette enquête.

Tous ceux qui faisaient des études sur la littérature espagnole s'efforçaient de trouver la vraie raison de la décadence d'une littérature dont ils reconnaissaient la grandeur passée. Viel-Castel considérant que l'inquisition en avait été la principale sinon l'unique raison, car elle avait séparé l'Espagne du reste de l'Europe, et la religion devint en quelque sorte l'adversaire de la civilisation et de la morale. Afin de prouver cette opinion, Viel-Castel fit un examen des drames religieux qui sont très nombreux et qui forment une partie

(56) *Op. cit.*, p. 223.

(57) *Le drame religieux*; RDM, 15 juillet 1840.

Le drame historique; RDM, 1er nov. 1840.

De l'honneur comme ressort dramatique dans les pièces de Calderón, de Rojas, etc.; RDM, 1er fév. 1841.

tout à fait spéciale du théâtre espagnol. Il est vrai qu'ils se fondent sur un principe assez absurde, — la toute-puissance de la foi, — mais aussi on y trouve bien des opinions généralement admises alors, et à ce point de vue ils méritent une étude. Cette doctrine devait forcément exercer une influence funeste sur la morale publique, parce que la vertu perdit son importance dès le moment où on sut qu'un instant de repentir suffisait pour sauver le pécheur. Etroitement uni à ce principe de la foi il y en avait un autre, — celui qui consistait à considérer l'hérésie comme le plus grand des crimes. Viel-Castel vit qu'en Espagne l'exaltation religieuse avait dégénéré en fanatisme puissant, mais aussi il y reconnut ce germe de force morale que les Espagnols ont gardé et qui les éveille quelquefois au grand étonnement de l'Europe. Il nous semble que cet écrivain a entrevu la vraie nature du caractère espagnol.

Il remarque un autre fait que les critiques de son groupe n'avaient pas noté, à savoir, le grand nombre de drames anonymes, parmi lesquels il en trouva de très bons. Il résume le drame curieux du *Diable prédicateur,* qui exaltait l'ordre religieux des Franciscains. On disait que la représentation de cette pièce agissait puissamment sur l'imagination et excitait la dévotion et la munificence des fidèles. Elle fournissait une nouvelle conception; on y voyait Lucifer forcé à travailler pour sauver les hommes autant qu'il avait travaillé auparavant pour les ruiner. Il déplorait son succès et y trouvait le supplice le plus cruel. Cette pièce fut représentée au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, ensuite on la prohiba, et après la révolution de 1820 on la ressuscita, mais cette fois le public rit. On peut considérer cela comme une indication de l'affaiblissement du fanatisme en Espagne.

Il est encore une autre opinion de Viel-Castel qui nous semble venir de la compréhension très profonde qu'il paraissait avoir du caractère espagnol. Il suppose que les Espagnols renoncèrent aux œuvres de leurs ancêtres parce qu'ils sentaient l'inquisition encore trop près pour entendre ses maximes sans une irritation mêlée d'un peu d'effroi. L'éclectisme, qui les aurait aidés à voir dans tout malheur le peu de bien qui y est renfermé, n'était pas encore arrivé en Espagne. Elle sentait encore ses passions et ses souffrances, et par conséquent n'aimait pas ces vieux drames religieux qui les faisaient renaître. Même les drames de Calderón, que Viel-Castel considérait comme le plus grand parmi les écrivains de ce genre de pièces dramatiques, furent oubliés presque complètement. Sans aucun doute il reconnaissait le sentiment profondément national qui caractérise le théâtre espagnol, quand il écrivait : « Il est l'expression énergique des mœurs, des idées, de l'histoire du pays » (58). Il compara les comédies héroïques à une vaste galerie où toute l'histoire de l'Espagne se déroulait, et il appela l'attention surtout sur les drames historiques de Guillén de Castro. Enfin nous voyons apparaître un écrivain qui savait qu'il y en avait deux ! (59) En effet, si peu de personnes le savaient que Viel-Castel mentionne ce fait comme peu connu. Le deuxième drame de Guillén de Castro lui semblait aussi bon que le premier, qui fut imité par Corneille. Il nous paraît intéressant de savoir son jugement sur les deux drames, l'espagnol et le français : « Il nous suffira de dire qu'il n'est peut-être pas dans le *Cid* français une belle scène dont la pensée, dont le dialogue même, ne soient presque textuelle-

(58) *Théâtre espagnol. Le drame historique*; RDM, 1er nov. 1840, page 313.

(59) *Las mocedades del Cid; Las hazañas del Cid.*

ment empruntés au poète espagnol, et que, si quelquefois Corneille a perfectionné les conceptions de son modèle, quelquefois aussi il les a affaiblies en les modifiant pour les mettre en rapport avec la régularité de notre théâtre et la délicatesse de notre goût » (60). Ce fut aussi Viel-Castel qui fit savoir que Voltaire avait eu tort de croire que Corneille avait imité le *Cid* de Diamante; la réalité est toute contraire.

Il est à propos de rapporter ici que Viel-Castel estimait que les drames espagnols appelés « historiques » ne méritaient pas toujours cette qualification, car le fait particulier sur lequel reposait l'action était souvent imaginaire, bien que les noms des personnages principaux et les circonstances générales de leur temps fussent fournis par la réalité. Il vit là une conséquence du trait saillant du drame espagnol, — son caractère profondément national. En quelque lieu que les auteurs dramatiques aient situé la scène de leurs pièces, les mœurs et les personnages qui y sont représentés restèrent toujours espagnols. Viel-Castel croyait que ce manque de vérité historique, ce désir d'ajouter au passé quelque chose du présent, avaient contribué à éteindre l'inspiration. Pourtant il appréciait beaucoup cette phase de la littérature espagnole et dit : « Quelle richesse, quelle variété infinie présente le drame historique chez les Espagnols... Il n'existe dans aucune littérature rien qu'on puisse comparer à ce vaste répertoire... C'est là certainement un trésor qui n'a à redouter aucune comparaison, et qui, à lui seul, suffirait à la gloire d'une littérature » (61).

(60) *Théâtre espagnol. Le drame historique*; RDM, 1er nov. 1840, page 317.

(61) *Op. cit.*, p. 344, 345. Durrieu disait que l'Espagne pouvait perdre sans inquiétude tous ses livres et tous ses manuscrits, « si elle conservait son vieux et immortel répertoire dramatique; elle y retrouverait sûrement son histoire, sa religion, ses croyances,

Il considère Lope de Vega comme le meilleur écrivain des drames de ce genre, parce que celui-ci présente le tableau le plus complet et le plus varié de l'Espagne telle qu'elle était en ce temps (62). La question de l'auteur de l'*Etoile de Séville* a toujours été confuse, mais Viel-Castel l'attribue à Lope. Selon lui, ce drame est « peu dramatique en lui-même, parce que tous les personnages qui y concourent sont également peu dignes d'estime, et qu'aucun sentiment noble ou exalté ne les anime » (63). Il fait remarquer aussi que le *Cid d'Andalousie* qui avait paru quelques années auparavant à Paris était l'imitation française de l'*Etoile de Séville*.

C'est Viel-Castel qui se rend compte de ce qu'aucun écrivain du groupe de la RDM n'avait noté, c'est-à-dire, la place importante occupée par Pierre le Cruel dans la poésie et dans le drame espagnols. Il fait remarquer les opinions diverses sur ce monarque du moyen-âge dont la vie et les faits devaient fournir plus tard la matière d'une biographie assez détaillée (64). Pour les poètes dramatiques, ce fameux Don Pedro était un héros et presque un sage, mais les historiens le représentaient comme un autre Néron. Il n'en est pas moins vrai que Don Pedro mérite d'être appelé « la providence des tragiques espagnols », car il les inspira bien des fois.

la tradition de ses mœurs et de ses habitudes, sa poésie lyrique et chevaleresque, sa bouffonne et sententieuse philosophie »; *Le théâtre moderne en Espagne;* RDM, 15 juillet 1844, p. 284.

(62) Philarète Chasles avait toute une autre opinion de Lope. Il dit que Lope était « l'objet de trop d'admirations modernes », et l'appelle « bavard fécond ». *Cf. Antonio Pérez;* RDM, 15 mai 1840, page 702.

(63) *Théâtre espagnol. Le drame historique*; RDM, 1^er^ nov. 1840, page 323.

(64) *Histoire de Don Pèdre 1^er^, Roi de Castille,* par P. Mérimée; RDM, 1^er^ déc., 15 déc. 1847, 1^er^ janv., 15 janv., 1^er^ fév. 1848.

Viel-Castel nous présente un drame anonyme et peu connu (65), qui établit en quelque sorte la transition entre le justicier héroïque et le tyran sanguinaire. C'est la fin de ce drame qui nous intéresse le plus, car ici l'auteur inconnu nous raconte la légende si familière à tous ceux qui connaissent l'Espagne et Séville. Selon cette histoire, le roi pressa Pascal, le premier magistrat, de trouver l'homme coupable d'un meurtre, et lui reprocha sa lenteur, sur quoi Pascal l'amena à l'endroit du crime et lui montra une statue en pierre de Pèdre. Une vieille l'avait reconnu, grâce à la lumière d'une lampe suspendue à sa fenêtre. Le roi reconnut sa culpabilité, mais comme Dieu seul avait le droit de punir le roi, celui-ci ordonna que pour punition la statue restât à jamais dans le lieu où on l'avait placée, et que Pascal conservât à perpétuité la place d'assistant de Séville. Viel-Castel dit que la rue existe encore et qu'elle s'appelle *Rue de la Lampe*. Mérimée l'appelle aussi *Rue du Candilejo*. Il y a sur cet incident plusieurs versions, mais la légende reste presque la même et on la trouve toujours dans les récits de Séville. Mérimée rapporte l'incident à un duel, et relate que la vieille avait reconnu Don Pedro au craquement des genoux particulier au roi. Celui-ci lui donna de l'argent, s'avoua coupable et le buste fut placé dans une niche au milieu de la rue qui avait été le théâtre du combat. Mérimée dit que le buste fut renouvelé au XVII[e] siècle, et qu'on peut encore le voir (66). Quoi qu'il en soit, les rédacteurs des articles de voyage dans la RDM omettent cette légende malgré sa renommée.

(65) *Le Montagnard, Jean Pascal, ou le premier assistant de Séville.*

(66) Nous avons vu le buste de Don Pedro dans une niche vis-à-vis de la petite place où débouche la rue du Candilejo.

Cette histoire offre un exemple frappant de l'ancienne puissance de l'autorité royale dont on parlait tant dans les divers articles sur l'Espagne. Viel-Castel ne voit que deux idées principales dans l'ancien théâtre espagnol : l'une, c'est le principe de l'adoration de la royauté; l'autre, c'est le sentiment que le peuple avait de sa supériorité et de la grandeur de l'Espagne. Pour démontrer la première et aussi la barbarie des mœurs dans ce pays, il appelle l'attention sur l'aventure extraordinaire d'Antonio Pérez, le secrétaire de Philippe II. Sans doute il avait lu l'article de Philarète Chasles qui parut le 15 mai 1840. Parmi le grand nombre de pièces historiques citées par Viel-Castel, les meilleures sont d'auteur inconnu. Il consacre plusieurs pages d'analyse détaillée au *Pâtissier de Madrigal,* un drame fameux en Espagne, et d'une originalité extrême, où se révèle la nouvelle conception dramatique qui consiste à laisser planer quelque mystère sur un des personnages principaux. Il considère le caractère du pâtissier comme un des plus remarquables et des plus originaux qu'il y ait à la scène, et fait l'éloge de ce drame en disant : « Tel est l'art avec lequel le poète en a ménagé les effets, qu'à la lecture, à la représentation, surtout lorsque le rôle est joué avec quelque intelligence, le lecteur, le spectateur, bien qu'averti dès les premières scènes, se surprend par moment à partager les doutes de l'alcade » (67).

Viel-Castel fut le premier parmi les écrivains de la RDM qui essaya d'analyser la question du point d'honneur qu'on ne comprenait guère, mais qu'on ne pouvait éviter en lisant les vieux drames espagnols. Il résume succinctement et, nous semble-t-il, assez judicieusement, toute cette question compliquée, en disant que « ce que la fatalité était pour les

(67) *Théâtre espagnol. Le drame historique*; RDM, 1er nov. 1840, page 343.

tragiques grecs, l'honneur l'est en quelque sorte pour les poètes dramatiques de l'Espagne » (68). Puis il ajoute une explication plus ample : « L'honneur, pour eux, n'est pas la vertu (il veut dire : au sens chrétien de ce mot)... (L'honneur consiste à) tenir à tout prix la parole une fois donnée... (C'est) une puissance mystérieuse planant sur l'existence entière de leurs personnages, les entraînant à sacrifier leurs sentiments et leurs penchants naturels, leur imposant tantôt des actes du plus sublime dévouement, tantôt des crimes, des forfaits atroces, mais qui perdent ce caractère par l'effet de l'impulsion qui les produit, de la terrible nécessité dont ils sont le résultat » (69).

Les drames qui ont ce ressort dramatique saisissent fortement l'imagination et laissent des impressions d'admiration et de terreur dues à la représentation sur la scène de sentiments et d'idéaux vrais. Après avoir dit que le drame de l'*Alcalde de Zalamea* était peu connu hors d'Espagne, Viel-Castel consacre la plus grande partie du troisième article de sa série à l'analyse de cette pièce négligée par les écrivains déjà mentionnés. Il en donne beaucoup de passages,

(68) *Théâtre espagnol. De l'honneur comme ressort dramatique dans les pièces de Calderón, de Rojas, etc.;* RDM, 1er février 1841, page 397.

(69) *Loc. cit.* Il y a une curieuse ressemblance entre ce qu'il dit et ce que Gautier écrivit en 1842 : « Le point d'honneur jouait dans les comédies espagnoles le rôle de la fatalité dans les tragédies grecques... Le point d'honneur castillan est toujours parfaitement logique et d'accord avec lui-même. Il n'est d'ailleurs que l'exagération de toutes les vertus humaines poussées au dernier degré de susceptibilité. C'est toujours au nom de la loyauté, de la foi conjugale, du respect des aïeux, de l'intégrité du blason, qu'il tire du fourreau sa grande épée à coquille de fer, souvent contre ceux qu'il aime de toute son âme, et qu'une nécessité impérieuse l'oblige d'immoler »; *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 621. Est-ce que Gautier s'est approprié la pensée de Viel-Castel ?

tout en convenant qu'il est presque impossible de transporter dans une traduction la beauté de l'original. Il semble étrange qu'il n'essaie pas de traiter la question du gongorisme de Calderón, bien qu'il le remarque dans les œuvres de Rojas. Il est vrai qu'il n'y en a pas beaucoup dans le drame dont il s'agit ici. Les critiques, Viel-Castel compris, ont toujours regardé comme singulier que ce drame dont le personnage principal est un bourgeois, ait été composé par un auteur qui se bornait généralement à représenter sur la scène l'aristocratie. Néanmoins, ils ont tous reconnu les belles qualités de cette tragédie. Son motif est ce point d'honneur si souvent révoltant dans d'autres pièces, mais ici tout à fait admirable, car dans le procédé de Pedro Crespo on ne voit que du courage, de la prudence et de la modération.

On sait que l'un des traits les plus caractéristiques des comédies espagnoles est la jalousie. Viel-Castel l'attribue au long séjour des Maures dans la Péninsule où ils apportèrent les idées de l'Orient à l'égard des femmes et de leurs rapports sociaux, et c'est de leur civilisation que vient l'idée du point d'honneur. Il y a de la difficulté à faire regarder comme noble ce sentiment qui admettait « l'assassinat comme un accessoire presque obligé de la jalousie et de l'amour », surtout quand il surgit dans un pays si religieux. Viel-Castel réussit à faire la conciliation de ces sentiments si contraires : si le sentiment religieux était devenu du fanatisme cruel et froid, on ne doit pas s'étonner de voir l'honneur dénaturé, parce que c'est la nature des Espagnols de tout outrer. Il dit : « Il est dans la nature de l'esprit espagnol de tout exagérer, de chercher l'excès en toute chose, de poursuivre, non pas seulement ce qui est grand, mais ce qui est gigantesque, de pousser l'approbation jusqu'à l'enthousiasme, le blâme

jusqu'à l'indignation, l'affection et le dévouement jusqu'à l'adoration aveugle, le mépris et l'antipathie jusqu'à la haine la plus furieuse, la plus impitoyable, de suivre jusque dans ses dernières conséquences cette terrible logique de la passion et du fanatisme qui exerce sur les imaginations prévenues un si funeste et si dangereux empire » (70). C'est ce trait caractéristique si nettement aperçu par Viel-Castel qui explique beaucoup de choses dans le déroulement de l'histoire de l'Espagne.

Même au temps de ces tentatives d'une étude plus ou moins approfondie de la littérature espagnole, on voit la tendance générale se porter vers l'étude des personnages particuliers; peut-être le Romantisme avec son culte de l'individu en fut-il en quelque sorte responsable. Quoi qu'il en soit, on trouve dans la RDM une série d'articles sur divers caractères principaux de l'histoire de l'Espagne et de sa littérature. Ce sont quelquefois des essais biographiques. Il faut se rappeler que les auteurs espagnols si familiers à l'étudiant d'aujourd'hui étaient presque inconnus au public français de ce temps-là, et par conséquent on doit rendre hommage aux rédacteurs de la RDM pour avoir contribué à répandre les connaissances de littérature espagnole.

Viel-Castel fut le premier qui consacra un article à l'examen des comédies d'intrigues de Tirso de Molina (71), presque ignoré alors des critiques étrangers. Il voulait montrer dans cet écrivain un des esprits les plus originaux qu'ait produits l'Espagne. Viardot l'avait devancé dans sa courte

(70) *Théâtre espagnol. De l'honneur comme ressort dramatique dans les pièces de Calderón, de Rojas, etc.*, RDM, 1er fév. 1841, pages 420, 421.

(71) RDM, 1er mai 1840.

critique de Tirso, où il le compara à Beaumarchais (72) et l'appela moins ingénieux que Calderón et moins délicat que Moreto, mais supérieur à tous les poètes de son pays par la malice et la gaieté. C'est Viardot aussi qui se rendit compte le premier des qualités attrayantes de ces comédies, jugement que le temps a justifié. Il dit : « Aussi suis-je bien convaincu que de toutes les pièces du théâtre espagnol celles de Tirso de Molina sont celles qui nous plairaient le plus à nous autres Français » (73). Il ne semblait pas voir aussi bien que Viel-Castel que le tour de ses plaisanteries, avec les allusions fréquentes aux usages et aux locutions de son temps et de son pays rendent inintelligibles au lecteur ordinaire beaucoup de passages (74).

Viel-Castel admirait ses dialogues qui étaient « un modèle achevé de naturel, de grâce et de malice », mais il niait que Tirso eût l'habileté de varier les caractères de ses drames. Il ne trouva que deux femmes très bien caractérisées; toutes les deux se trouvent dans le drame appelé *Por el sótano y el torno,* qu'il considérait comme un des chefs-d'œuvre de Tirso. D'ordinaire il était d'avis que « ses héroïnes, à très peu d'exceptions près, se font remarquer par un dévergon-

(72) Viel-Castel le compare aussi à Beaumarchais : « C'est la vivacité de Beaumarchais, c'est un feu roulant de spirituelles équivoques, de reparties vives, inattendues, rehaussées encore par l'attrait de la poésie et aussi par une vérité de sentiment, par un naturel auquel Beaumarchais, qui visait exclusivement à l'épigramme, n'a jamais aspiré »; *Tirso de Molina*; RDM, 1er mai 1840, p. 497.

(73) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol;* RDM, 15 mai 1833, p. 442.

(74) Viel-Castel déclare que Tirso ne pouvait pas être vraiment senti et goûté qu'à Madrid, et même là par un assez petit nombre de personnes. Il croyait qu'il était impossible de le traduire. *Cf. Tirso de Molina*; RDM, 1er mai 1840, p. 506.

dage effronté que rendent à peine supportable les séductions de la grâce piquante dont il a soin de les orner » (75).

Viel-Castel savait que le meilleur moyen d'intéresser aux œuvres d'un auteur est de faire un exposé de quelques pièces. En conséquence, il résume soigneusement cinq comédies et en cite de longs passages. De plus il donne les titres de beaucoup d'autres. Il semble porter plus d'intérêt à l'origine de la tradition sur laquelle le *Burlador de Sevilla* est fondée qu'au drame lui-même, et se borne à dire que c'est le premier modèle pour tous les *Festins de pierre* et pour tous les *Don Juan* qui avaient paru dans toute l'Europe (76). Il est à regretter qu'il n'ait pas donné le résumé de *Don Gil de las calzas verdes*, drame très compliqué et animé, dont il reconnaît la popularité extrême à Madrid, et qui, selon Viardot, avait plu au roi Ferdinand VII. C'est dans cette comédie qu'on trouve bien développés les motifs favoris de Tirso : celui du déguisement et celui de la poursuite d'un amant par une amante qui veut lui faire réparer une injure.

Nous ne voyons pas très bien d'où l'idée vint à Viel-Castel d'étudier l'écrivain Moreto, mais nous croyons qu'il faut rapporter cette idée à plusieurs influences. Il considérait Schlegel, qui avait placé Moreto presque au même niveau de Lope et de Calderón, comme un des critiques les plus profonds et les plus ingénieux. En outre Viardot avait loué en termes flatteurs une de ses pièces : « Il me semble que, si on ouvrait un concours entre tous les théâtres de l'Europe, et qu'il fallût représenter celui de l'Espagne par une seule pièce, on ne pourrait mieux choisir, au milieu des innombrables richesses qu'il possède, que la comédie de Moreto intitulée *El desdén con el desdén,* dont Molière a donné, dans

(75) *Op. cit.*, p. 489.

(76) *Cf. Les Cenci;* RDM, 1er juillet 1837.

la *Princesse d'Elide,* une copie décolorée » (77). Moreto n'était connu hors d'Espagne que de ceux qui faisaient une étude spéciale du drame espagnol, et peut-être Viel-Castel voyait-il là l'occasion d'apporter une vraie contribution à la connaissance d'une littérature étrangère. Il mentionne plus d'une fois l'excellence de ce théâtre « dont la richesse est en quelque sorte proverbiale », mais qui était loin d'être connu. Cependant, on se rend compte de l'intérêt grandissant qu'il y porte, quand il dit : « Aujourd'hui l'Europe célèbre la richesse et l'originalité de l'ancien théâtre espagnol » (78). D'autres remarquèrent aussi cette plénitude de l'antique veine dramatique espagnole. Gautier a dit qu'il faudrait des catalogues in-folio pour désigner seulement par leurs titres les nombreux drames, car « ce qui s'est écrit de pièces de théâtre en Espagne pendant le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle dépasse l'imagination; autant vaudrait compter les feuilles des forêts et les grains de sable de la mer » (79).

Quelles que fussent les raisons qui l'aient porté à faire une étude de cet auteur, Viel-Castel finit par avoir une haute opinion de ses mérites, bien qu'il reconnût que beaucoup de ses œuvres n'étaient que des imitations, mais selon son jugement, des imitations pour la plupart meilleures que les drames originaux. Il considérait cet auteur comme un précurseur des auteurs de comédies de mœurs et dit : « Moreto, moins riche d'invention et d'imagination que Calderón et Lope, était doué d'un esprit plus sage, d'un goût plus sûr, et d'un sentiment du naturel et de la vérité qui leur a trop souvent manqué. Il a créé en Espagne la véritable comédie dont

(77) *Essai sur l'histoire du théâtre espagnol*; RDM, 15 mai 1833, page 441.

(78) *Moreto*; RDM, 15 mars 1840, p. 752.

(79) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 620.

Lope n'avait eu qu'une idée très vague, et que Calderón ne semblait pas même soupçonner, celle qui cherche ses moyens d'intérêt, non pas dans des aventures romanesques et extravagantes, mais dans la peinture des travers et des ridicules de l'humanité ». (80)

Nous citons le morceau suivant de son article sur Moreto parce qu'ici Viel-Castel appelle l'attention sur un passage qu'il regardait comme assez curieux pour l'histoire littéraire et où il voyait le tableau animé de la faveur dont jouissaient les lettres espagnoles pendant le règne de Philippe IV : « En réponse à l'observation faite par un des personnages (81), que la fortune et la poésie sont peu habituées à se tenir compagnie, don Félix oppose à cet axiome trivial l'expérience de tous les temps : il cite assez singulièrement Homère chez les Grecs; il rappelle qu'à Rome Virgile fut en état d'instituer l'empereur héritier des biens qu'il lui avait donnés. Il rappelle Pétrarque comblé de biens en France et couronné à Rome par le souverain pontife; don Juan de Mena, l'un des pères de la poésie castillane, recherché, enrichi et favorisé par le roi Jean II; le chevalier Marino, Sanazar (82), Guarini, le Tasse, si heureux s'il eut eu moins d'audace, et ce Garcilaso, l'honneur de Tolède, si illustre, si brillant, si fortuné, qui succomba glorieusement dans un combat et dont Charles-Quint vengea si bien la mort » (83).

En essayant d'expliquer pourquoi quelques écrivains avaient été oubliés par l'Espagne plus complètement que d'autres, Viel-Castel attribue la répudiation de ses anciens drames à l'imitation française alors à la mode. Il était im-

(80) *Moreto;* RDM, 15 mars 1840, p. 787.
(81) Il parle du drame *La chose impossible.*
(82) Lisez : Marini et Sannazar.
(83) *Moreto;* RDM, 15 mars 1840, pp. 783, 784.

possible d'adapter la plupart des pièces espagnoles aux règles de l'école française, mais quelques-unes des comédies de cape et d'épée s'en rapprochaient, et par conséquent restèrent sur la scène et dans la mémoire du peuple. Les autres drames disparurent. Comme l'esprit espagnol est très peu propre au travail de la critique littéraire, ce sont des savants étrangers qui ont trouvé les beautés cachées depuis longtemps.

Nous regrettons qu'aucun rédacteur de la RDM n'ait essayé de faire une étude du *gongorismo* et de ses manifestations dans la littérature espagnole du XVII[e] siècle. Viel-Castel l'évite plusieurs fois, mais enfin il donne une courte définition de cette enflure du style, en l'appelant « l'affectation du style précieux, le goût des métaphores alambiquées, des pensées extraordinaires jusqu'à l'extravagance » (84), et désigne Góngora comme son principal propagateur.

Le premier ouvrage de la RDM qui mérite d'être appelé biographie est celui que Fauriel composa comme introduction au cours professé cette année à la Sorbonne, sur le théâtre de Lope de Vega (85). La *Revue* s'attendait à insérer un peu plus tard trois ou quatre articles qui donneraient un résumé des divers aperçus de ce sujet, mais malheureusement ils ne parurent pas. On les aurait trouvé intéressants. Cet article est évidemment le résumé de la biographie de Lope écrite par son ami Montalván, et nous y trouvons les anecdotes familières de sa jeunesse et du développement précoce de son intelligence. Les renseignements sur sa naissance sont peut-être moins connus (86). Selon l'histoire, la faculté

(84) *Moreto;* RDM, 15 mars 1840, p. 755.

(85) *Lope de Vega;* RDM, 1[er] sept. 1839.

(86) « Ce fut le père de notre poète, Félix de Vega, qui... abandonna son solar de la Vega pour se transporter, avec sa famille, à Madrid. On raconte que Félix, ayant eu occasion de voir, dans les Asturies, une dame de Madrid, s'en éprit vivement, et la suivit quand

de réfléchir avait tant devancé en Lope celle de parler qu'il répétait ses leçons à l'aide de gestes et de signes.

Fauriel voulait prouver par cette biographie que la *Dorothée* était une œuvre autobiographique dans laquelle Lope révéla les aventures amoureuses de sa jeunesse, ne déguisant que les noms propres. C'est pourquoi Fauriel raconte avec plus de détails les amours de Lope que les autres événements de sa vie, et jusqu'à un certain point il masque son immoralité. Mais il y a assez de renseignements intéressants, comme, par exemple, celui de l'amitié de Guillén de Castro, qui dédia un volume de son théâtre à Marcela, la fille favorite de Lope. Fauriel rapporte aussi la phrase si souvent employée en témoignage de la popularité du grand écrivain : « Pour dire d'une chose qu'elle était belle en son genre, on disait que c'était une chose de Lope ». A ce sujet, une histoire raconte qu'une femme qui ne savait pas la mort de Lope, vit les funérailles solennelles et devina tout de suite que c'était son enterrement. Fauriel dit aussi que le convoi funèbre se détourna pour passer devant la fenêtre de Marcela, qui était devenue religieuse dans un monastère de Carmélites déchaussées. Dans un autre article Fauriel déclare que Marcela prit le voile dans un monastère de religieuses trinitaires (87). Dans le premier article il dit qu'il ne sait si elle était fille légitime ou naturelle, mais dans le second essai il la déclare fille de María de Luxán, que Lope n'épousa jamais.

elle retourna en Castille... Son épouse... se mit en toute hâte à la poursuite du fugitif, le rejoignit à Madrid, et l'eût bientôt reconquis sur sa rivale. Dans les vues de la destinée, cette réconciliation était un événement : la naissance de Félix Lope de Vega Carpio en fut le fruit »; *op. cit.*, p. 594.

(87) *Les amours de Lope de Vega. La Dorothée*; RDM, 15 sept. 1843.

Fauriel appelle la *Dorothée* un document historique, unique peut-être en son genre, ce qui était une opinion nouvelle en ce temps-là et qui donna lieu à une polémique (88). Mais il ne publia son article à l'appui de sa théorie que quatre ans plus tard. Il était convaincu de la sincérité du récit de Lope et analysa l'œuvre soigneusement, acte par acte, traduisant de longs passages et signalant les endroits qui lui semblaient incontestablement autobiographiques. Il cite un poème adressé à un ami un peu avant la publication de cette œuvre : « *Dorothée,* la dernière et par aventure la plus chère de mes muses, invoque le grand jour », et il voyait dans la « prédilection toute paternelle » de Lope une preuve de plus du caractère autobiographique du livre. Fauriel déclare que la raison de la préférence de Lope était dans la nature et le motif spécial de l'ouvrage, où il voyait enfermés tant de souvenirs et peut-être aussi des regrets.

C'est l'appendice historique que Fauriel regarde comme la preuve définitive de la véracité de la *Dorothée,* car les faits qui y sont rapportés forment en réalité un résumé des incidents de la vie de Lope, et s'y trouvent plus rapprochés que dans le drame. Il parle aussi de l'épître de Lope à don Antonio de Mendoza, où il fait allusion aux amours de sa jeunesse, qui devaient être pour lui le sujet d'un drame « dont les triomphes aboutissent à l'exil et à la tragédie, avec plus de souvenirs que n'en peuvent effacer deux Léthés » (89). Comme dernière preuve, Fauriel présente le poème *Filomela,* bizarre pour le sujet et la forme, qui contient

(88) Avec Damas-Hinard. Charles Magnin et Sainte-Beuve pensaient comme Fauriel. *Cf. Historiens modernes de la France,* par Sainte-Beuve; RDM, 1er juin 1845, *Portraits contemporains,* par *Sainte-Beuve*; vol. II, p. 588. *Journal des Savants,* nov. 1844.

(89) *Les amours de Lope de Vega. La Dorothée*; RDM, 15 sept. 1843, p. 922.

un récit allégorique dans lequel Lope, transformé en rossignol, chante sa vie entière, n'omettant pas une référence à sa liaison avec Dorothée. Fauriel finit son article convaincant par cette assertion : « La *Dorothée* ...est une révélation précieuse sur une des périodes les plus dramatiques et les moins connues de sa vie. Lope a comblé cette lacune importante » (90).

Dans ce même domaine de la biographie, on trouve des articles sur un alchimiste-missionnaire du XIII^e^ siècle, un cardinal homme d'Etat du XV^e^ siècle, et une femme aventurière du XVII^e^ siècle, vraiment des compagnons bizarres qui s'associent dans les pages de la RDM ! (91) Ils ont tous un esprit audacieux et tout à fait remarquable, et il faut savoir gré aux rédacteurs de la *Revue* d'avoir choisi comme sujet de leurs articles ces individus dont la vie étrange leur a valu de vivre pendant des siècles.

Raymond Lulle était un personnage important de l'histoire du moyen-âge : ce fut le dernier grand chimiste jusqu'au commencement du XVII^e^ siècle, et on suppose qu'il savait le secret de la transmutation des métaux en or. L'auteur de cet article semble croire qu'Arnaud de Villeneuve pouvait faire de l'or et qu'il enseigna cet art à Lulle, qui devint aussi habile que son maître (92). Au commencement du XIV^e^ siècle il fut appelé en Angleterre pour faire de l'or, et on dit qu'après sa mort on trouva beaucoup de poudre d'or

(90) *Op. cit.*, p. 924.

(91) *Raymond Lulle*, par E. J. Delécluze; RDM, 15 nov. 1840.

Le cardinal Ximenès, par Léonce de Lavergne; RDM, 15 mai 1841.

Catalina de Erauso, par Alexis de Valon; RDM, 15 fév. 1847.

(92) Il raconte que Lulle réussit à convertir cinquante mille pesant de mercure, de plomb et d'étain en or, en une fois.

dans la cellule qu'il avait occupée. Lulle était un homme tout à fait intéressant à divers points de vue. Le monde intellectuel s'intéresse à lui parce qu'il voulait ardemment fonder dans les monastères des écoles pour l'étude des langues orientales. Il lutta contre l'Islamisme et voyagea comme missionnaire par toute la région Méditerranéenne. Les Espagnols l'appellent un saint martyr et ne veulent pas croire à son talent de chimiste. Il formula deux théories qui forment en quelque sorte la base de la chimie moderne, et on considère son *Ars Magna* comme un des livres les plus curieux de la scolastique.

L'article intitulé *Le cardinal Ximenès* n'est qu'un résumé de la situation politique, géographique et commerciale de l'Espagne, ce qui nous intéresse plus que la vie de ce cardinal blâmé pour la ruine du pays. Léonce de Lavergne a aussi sa théorie sur la décadence de l'Espagne; il la voit comme un pays profondément religieux et monarchique qui ne sut pas faire aller de pair les grands principes de l'autorité et de la liberté. Son idéal de gloire et de grandeur, sa soif d'indépendance, sa dévotion à la royauté, — toutes vertus héroïques, — n'aboutirent qu'à l'abîme de l'esprit monastique qui étouffa sa liberté et son développement; il en résulta que tout le pays resta dans la confusion.

L'article qui nous intéresse le plus est celui qui relate l'histoire de Catalina de Erauso, cette femme extraordinaire du XVII[e] siècle, qui serait aujourd'hui un beau sujet pour une étude psychologique. On avait déjà écrit concernant cette Espagnole dont la vie était un roman des plus aventureux. Ferrer publia en 1829 une édition de ses mémoires, et en 1836 la duchesse d'Abrantès rédigea un résumé de la vie de la monja alférez, évidemment emprunté à cette publica-

tion (93). Le rédacteur de la RDM prit pour base de son article l'édition de Ferrer et, ce qui est bien digne de remarque, consacra plusieurs pages au rapport des sources. Ferrer observa quelques contradictions dans les mémoires. Alexis de Valon tient à la faire naître en 1592, bien que les mémoires commencent ainsi : « Nací yo doña Catalina de Erauso en la villa de San Sebastián de Guipuzcoa, en el año de 1585 », et bien que Ferrer ait dit qu'elle naquit probablement en 1578, selon les apparences de son portrait.

Ferrer croyait que la Catalina qui écrivit les mémoires était une usurpatrice. Mais pourquoi prit-elle le nom d'une Catalina qui naquit en 1592, selon le registre de baptême ? Et si elle était vraiment cette Catalina, pourquoi changea-t-elle la date de sa naissance quand elle écrivit ses mémoires ?

A. de Valon a fait du récit rude des mémoires une nouvelle littéraire d'un intérêt attachant, dont on ne veut pas manquer un mot. Il est vrai que l'héroïne n'est pas aimable, mais elle n'en inspire pas moins une sorte d'admiration par sa manière courageuse de faire face aux fatigues de la vie rigoureuse en Amérique. On raconte bien des exemples de la hardiesse et du sang-froid de cette femme qui se déguisa en homme pendant presque toute sa vie. Selon l'histoire de Valon, elle tuait sans hésiter, et écrivit souvent, parlant d'elle-même à la troisième personne : « Elle arrive dans telle ville et elle en tue un ». Nous ne trouvons pas cette assertion dans les vrais mémoires. Catalina résuma sa vie dans ces mots : « J'ai couru le pays, j'ai tué, j'ai blessé, j'ai trompé, j'ai volé, j'ai menti ». Valon a ajouté plus d'un détail ima-

(93) *Cf. La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal,* par Mme la duchesse d'Abrantès, et MM. Alex, de Laborde, Charles Nodier, etc.

ginaire. Il raconte qu'une fois, ayant été condamnée à mort, elle monta sur l'échafaud et, en disant au bourreau qui nouait la corde : « Ivrogne ! tu ne sais pas faire ton métier ! » fit elle-même un nœud de marin (94). A ce moment-là l'ordre de suspendre l'exécution arriva. Sa vie fut pleine de tels événements. Le récit du passage des Andes surtout est extrêmement intéressant.

Le pape Urbain VIII accorda à Catalina la permission de porter les habits d'homme, et elle devint ainsi le prédécesseur de la fameuse Dr. Mary Walker qui obtint du Congrès des Etats-Unis la permission de s'habiller en homme. Le rédacteur cite, mais inexactement, un historien espagnol, contemporain de Catalina (95), pour nous donner la description de cette femme bizarre : « Elle est grande pour une femme, sans avoir cependant la taille d'un bel homme. Elle n'a pas de gorge. De figure, elle n'est ni bien, ni mal. Ses yeux sont noirs, brillants et bien ouverts, ses traits altérés par les fatigues plus que par les années. Elle a les cheveux noirs, courts comme ceux d'un homme et pommadés selon la mode. Elle est vêtue à l'espagnole. Sa démarche est élégante, légère, et elle porte bien l'épée. Elle a l'air martial. Ses mains seules ont quelque chose de féminin dans leurs poses plus que dans leurs contours. Enfin sa lèvre supérieure est couverte d'un léger duvet brun qui, sans constituer précisément une moustache, n'en donne pas moins un aspect viril à sa physionomie » (96).

(94) « Echáronme el volatín, que es el cordel delgado con que ahorcan, el cual el verdugo no me ponía bien, y le dije, borracho, pónmelo bien, o quítamelo, que estos padres bastan ». *Historia de la monja alférez, doña Catalina*, par Joaquin María de Ferrer, p. 62.

(95) Probablement Pedro del Valle.

(96) *Catalina de Erauso*; RDM, 15 fév. 1847, p. 636.

Un court article appelle l'attention par la singularité de son sujet, car c'est la biographie d'un chien espagnol qui jouait le rôle d'un soldat et touchait régulièrement une solde (97). Il fut l'ancêtre d'une race d'excellents chiens dans l'île de Porto-Rico. Un de ses fils qui appartint à Vasco Núñez de Balboa gagna pour son maître plus de cinq cents castillans d'or. Deux autres furent envoyés au Jardin de la Société Zoologique à Londres.

Le rédacteur composa cet article pour adresser à C. de Pauw un reproche assez sévère d'avoir mal écrit le nom de ce chien : « Si, avant d'écrire sur les Espagnols, vous aviez pris la peine d'apprendre leur langue, vous vous seriez du moins épargné cette bévue, et vous auriez trouvé dans le mot correctement écrit une foule de renseignements que vous n'y soupçonniez pas » (98). Il commence par expliquer l'origine du nom : c'est le diminutif de *becerro* qui signifie un jeune taureau, et on le donne fréquemment en Espagne aux chiens qui veillent sur les grands troupeaux de bœufs. Il ajoute qu'on trouve maints détails sur Becerrillo dans les œuvres de beaucoup d'écrivains du XVI[e] siècle. L'article est composé, pour la plus grande partie, de citations empruntées aux mémoires d'un homme qui arriva aux Antilles trois ans après la mort du célèbre chien. Malheureusement, le rédacteur ne vit pas la nécessité d'en donner le nom.

Vu le sujet insolite et assez inconnu, nous nous permettons de citer un passage qui donnera une idée nette de ce chien aussi conquistador que les Espagnols qu'il accompagnait : « Ce chien, qui avait nom Becerrillo, passa de Saint-Domingue à Porto-Rico en même temps que les chré-

(97) *Becerrillo,* par Lecacheux (pseudonyme du docteur Roulin); RDM, 1[er] janv. 1833.

(98) *Op. cit.,* p. 51.

tiens qui venaient à la conquête de cette île. Il était roux de tout le corps hors le museau, qu'il avait noir jusqu'aux yeux; il était d'une taille moyenne, d'une forme qui n'avait rien de svelte et d'élégant; du reste, plein de vigueur, d'audace et d'intelligence. Les chrétiens, en voyant tout ce qu'il savait faire, ne doutaient point qu'il n'eût été envoyé de Dieu, pour les aider dans cette entreprise... car il allait, au milieu de deux cents Indiens, droit à celui qui s'était enfui d'entre les chrétiens, le saisissait par le bras et l'amenait ainsi au camp. Si le prisonnier cherchait à faire résistance ou refusait de marcher, il était à l'instant mis en pièces... Il suffisait de dire au chien : *L'Indien est parti, cherche !...* il le ramenait bon train » (99).

Philarète Chasles fait remarquer que malgré l'orgueil espagnol, la littérature manque presque complètement de mémoires. Il attribue cela à la grandeur de l'histoire nationale qui absorba toute prétention individuelle. On ne peut considérer les chroniques envoyées du Nouveau-Monde comme des mémoires personnels, mais il y a une œuvre de ce genre, appelée par Chasles « un fragment oublié de notre histoire littéraire », qui raconte les aventures d'Antonio Pérez, secrétaire d'Etat de Philippe II. Il commit un meurtre, enleva au roi sa maîtresse, souleva une province et lutta cinq ans contre Philippe II et l'Inquisition; en effet, il mena une vie romanesque ! Pérez fut forcé à se réfugier en France, où il écrivit ses mémoires pour se justifier de l'assassinat et pour se venger de Philippe II. Chasles en a fait un récit bien intéressant (100). Ce livre comble une lacune dans l'histoire en présentant un tableau de la cour de l'Espagne du XVI[e] siècle, et un portrait assez fidèle mais pas du tout

(99) *Becerrillo*; RDM, 1[er] janv. 1833, p. 52.
(100) *Antonio Pérez*; RDM, 15 mai 1840.

flatteur du roi. Chasles affirme que ce livre fut le premier traduit de l'espagnol qui devint populaire parmi les Français (101), et qu'il tient de près à l'une des grandes phases de la littérature française. Il appelle Pérez l'initiateur de l'influence espagnole en France, et fait remarquer que Balzac lui devait quelques axiomes (102). Tout en enregistrant cette affirmation, on peut la discuter. En fait, dès le XVI^e^ siècle des traductions de livres espagnols avaient joui d'un grand succès.

L. de Viel-Castel rédigea aussi un article sur cette période (103), fondé sur une collection de papiers d'Etat publiée en 1844, à Madrid, après avoir été ensevelie pendant près de trois siècles dans les archives d'une petite ville d'Espagne. L'article traite de l'affaire ténébreuse de la condamnation et de l'exécution du baron de Montigny, grand seigneur de Flandre qui fut accusé de lèse-majesté et de prendre part aux conspirations des Pays-Bas, quoiqu'il fût chevalier de l'ordre de la Toison d'Or et eût maintenu l'autorité royale en Flandre, au point d'envoyer lui-même des victimes au supplice. Cet article n'a pas grande importance, mais il révèle la marche d'un procès politique dont l'injustice est décelée après quelques siècles par la publication des documents mentionnés plus haut.

(101) *Op. cit.*, p. 703.

(102) « ...vous saisirez à la source le premier flot de cette inondation espagnole, dont le réfugié Pérez fut évidemment l'initiateur »; *op. cit.*, p. 705.

« L'influence espagnole n'a certes pas été créée par Antonio Pérez, mais elle a été importée en France par lui... Le bannissement d'Antonio a donc été *l'accident nécessaire* qui devait greffer le génie de l'Espagne sur celui de la France »; *Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*, par Philarète Chasles; p. 253. *Cf.* aussi Pierre Villey : *Les sources d'idées au XVI^e^ siècle.*

(103) *La justice politique en Espagne sous Philippe II*; RDM, 15 juillet 1846.

Mérimée remonta plus loin que les autres historiens de la RDM pour nous montrer une figure imposante du moyen-âge, dont il fit un long examen (104). Il prit la plupart de ses renseignements dans l'ancienne chronique de Pero López de Ayala, qui traite des règnes de don Pedro Ier, de don Henri II, de don Juan Ier, et d'une partie du règne de don Henri III. Dès le commencement de son œuvre, Mérimée insiste sur la difficulté de juger avec impartialité les affaires et les hommes d'un autre âge, ce qui est hors de doute quand on essaie d'apprécier le caractère de don Pedro Ier, car l'histoire raconte ses cruautés et les légendes populaires louent sa justice. La reine Isabelle fut la première qui protesta contre le nom Pedro el Cruel et qui l'appela, d'accord avec le peuple, Pedro el Justiciero.

Mérimée montre de la partialité pour don Pedro (105), mais en somme il nous semble qu'il exprime une opinion très juste sur ce roi qui fut entouré de perfidie, de jalousie et de haine. Toutes les leçons de sa jeunesse avaient été cruelles et décevantes, car il vécut au XIVe siècle dont le trait le plus saillant, selon Mérimée, était la fausseté et la fourberie. Il y eut deux grandes influences sur sa vie, dont l'une, celle de sa mère, aurait dû être bonne. Mais c'était une fem-

(104) *Histoire de Don Pèdre 1er, Roi de Castille*; RDM, 1er déc., 15 déc. 1847; 1er janv., 15 janv., 1er fév. 1848.

(105) « Plus j'étudie votre histoire et plus je trouve d'excuses à don Pedro. Il est absurde de le juger avec nos idées modernes. Pour le comprendre il faut se reporter aux opinions et aux nécessités politiques du moyen-âge » ; Lettre du 9 mai 1845, à la comtesse de Montijo.

« Je tâche de démontrer qu'au milieu du XIVe siècle, il était moins mal de tuer un homme que de faire un article calomnieux dans un journal, en 1846. Si je parviens à prouver cette grande vérité, je me flatte que votre héros deviendra pour mes lecteurs blanc comme neige »; Lettre du 14 mars 1846, à la comtesse de Montijo.

me offensée et vindicative qui ne tarda pas à donner une leçon de cruauté à son fils, en faisant exécuter la maîtresse de son époux un peu après la mort du roi. Beaucoup plus tard, à la suite d'une trahison de sa mère, don Pedro fut emprisonné, ce qui semble avoir marqué la fin de sa jeunesse crédule, car après cela il devint le roi cruel qui faisait respecter sa volonté. La reine-mère mourut empoisonnée : par don Pedro, disait-on, mais Mérimée ne le croit pas. Ayala affirme que don Pedro empoisonna aussi Blanche de Bourbon, la malheureuse princesse française qu'il n'aima jamais, mais Mérimée réfute cette assertion en disant que don Pedro n'avait rien à gagner à ce meurtre, et il suggère que peut-être elle mourut de la peste noire (106). Mais elle avait été pendant dix ans une source d'ennuis pour le roi, qui savait que le peuple sympathisait avec la jeune Française; Tolède s'était déjà soulevé une fois pour la protéger.

L'autre grande influence subie par don Pedro fut exercée par doña María de Padilla, sa maîtresse ou sa femme, on ne le sait pas d'une façon définitive. Don Pedro déclara après la mort de doña María qu'il l'avait épousée secrètement. On ne peut connaître toute l'étendue de son influence, mais elle semble avoir été bonne et intelligente. Cependant, il faut rappeler qu'il y a une vieille légende qui raconte que doña María était une reine de Bohémiens (107), et que par sorcellerie, elle avait changé en serpent une ceinture d'or

(106) « Je ne crois pas que D. Pedro l'ait fait empoisonner et je crois avoir assez bien prouvé qu'il n'y avait pas le moindre intérêt. A mon avis elle mourut de sa belle mort ou plutôt de chagrin et de langueur »; Lettre du 30 déc. 1843, à la comtesse de Montijo. Entre 1843 et 1847 Mérimée semble avoir changé un peu son opinion concernant la mort de Blanche.

(107) Les gitanes n'entrèrent en Espagne qu'au XV[e] siècle, selon G. Borrow.

donnée à don Pedro par Blanche; ensuite elle lui avait persuadé que Blanche était une magicienne qui voulait le faire périr. C'est ainsi que le peuple essaya de s'expliquer l'aversion de don Pedro. Il eut beaucoup d'amours, mais retourna toujours à doña María, qui seule l'aimait, à ce qu'il semble, d'un amour désintéressé.

Il semble presque impossible que don Pedro, avec l'exemple des seigneurs cruels de ce temps-là, et après avoir éprouvé tant de trahisons, eût pu garder le moindre sentiment de bienveillance, mais il pardonna plus d'une fois à son frère illégitime, don Henri, qui devait un jour le tuer. C'est aussi par trahison que don Pedro trouva la mort. Il se battait en duel avec son frère et l'emportait sur lui, quand un chevalier aragonais le saisit par le pied et le renversa de côté, ce qui donna l'avantage à don Henri, qui le tua (108).

L'histoire de la vie de don Pedro, écrite par Mérimée, est l'ouvrage le plus ambitieux et le plus littéraire publié par la RDM sur l'Espagne. De plus, il est important parce qu'il témoigne d'une méthode qui n'était pas souvent em-

(108) Pierre Trahard dit que c'était l'indigne complicité de Du Guesclin qui permit à don Henri de tuer don Pedro dans un guet-apens. *Cf. Prosper Mérimée de* 1834 *à* 1853, *p.* 237.

Mérimée a dit : « Quant à la mort de don Pedro je vous défie de trouver un auteur contemporain qui conte de Duguesclin la revirade que lui attribue la tradition populaire. Ayala, peut-être témoin du fait et peu partial pour les Français, n'en dit rien. Froissart nomme le vicomte de Rocaberti qui est aussi cité par une chronique catalane, également contemporaine. Voilà les seuls témoignages qui aient quelque valeur historique. Mais tout Français que je suis, je dis que mes compatriotes de la compagnie blanche étaient d'infâmes coquins. Quant à Duguesclin, il résulte du témoignage comparé d'Ayala et de Froissart qu'il se crut autorisé, ou feignit de se croire, à trahir un homme qui lui avait proposé une trahison... Enfin, je maintiens jusqu'au feu exclusivement que je n'ai rien dit qui ne fût prouvé pour témoignage authentique. » Lettre du 19 fév. 1848, à la comtesse de Montijo.

ployée en 1845, celle de l'examen des travaux historiques en vue d'obtenir une documentation riche. Par ses lettres écrites à la comtesse de Montijo, nous savons qu'avant d'écrire son livre, Mérimée avait examiné maints ouvrages historiques, et qu'il avait fait des recherches dans les archives de Barcelone. Il considérait comme importants même les moindres détails concernant don Pedro. Par exemple, il se demandait si le roi avait été blond ou brun : la légende le fait blond, mais Mérimée, toujours méfiant, dit : « Fils d'un Andalou et d'une Portugaise, où diable don Pedro aurait-il pris des cheveux blonds ? » (109) Il fonde son jugement sur la statue exécutée par l'ordre de la petite-fille de don Pedro, qui se trouve dans le couvent des religieuses de Saint-Domingue. Cette statue a les yeux et les cheveux peints noirs.

Mérimée pose à la Comtesse bien des questions sur les « petites difficultés » rencontrées dans le cours de son travail, et il mentionne souvent qu'il travaille beaucoup. On comprend aisément pourquoi il dit le 29 mai 1846 : « Mon histoire de don Pedro me fait endiabler ». Mais enfin il put écrire, le 3 juillet 1847 : « J'ai fini avant-hier la dernière ligne de don Pedro et... j'ai écrit le mot *Fin* avec un indicible plaisir » (110). Il avait fini une histoire ayant l'allure d'un roman, mais fondée solidement sur des faits historiques, où l'on trouve des légendes combinées d'une façon heureuse avec l'histoire. Mérimée ne juge pas : il tâche de comprendre et de justifier par son milieu ce caractère étrange où il trouve ramassées toutes les caractéristiques du XIV^e^ siècle. Il en résulte le tableau sombre d'une Espagne qui était, dans ces jours-là de même qu'aujourd'hui, divisée et déchirée par une guerre civile où participaient des étrangers.

(109) Lettre du 8 mai 1846, à la comtesse de Montijo.
(110) Lettres à la comtesse de Montijo.

Cet ouvrage n'est pas le seul ouvrage historique présenté par la RDM; il est précédé par une histoire des Bourbons en Espagne, composée de trois articles qu'on trouve assez fastidieux auprès du récit si attrayant de Mérimée (111). Les deux auteurs racontent des choses désagréables, même terribles, mais l'un semble avoir pris l'Espagne en aversion, ce qui contraste fortement avec l'attitude compréhensive de l'autre écrivain. Lefebvre fait une description mordante d'une dynastie dégénérée et d'un pays abâtardi, et décrit les événements précédant l'occupation de l'Espagne par les Français et la guerre qui en résulta et qu'il considère comme une des causes principales de la chute de Napoléon.

On traite le sujet des historiens espagnols dans un article fondé sur le *Tesoro de historiadores españoles* publié par Eugenio de Ochoa (112). Le rédacteur fait remarquer que la littérature espagnole, sauf le *Don Quichotte* et quelques comédies, était à ce moment peu connue en France. Il dit aussi que l'Espagne passait pour avoir eu peu d'historiens, et que Mariana, Solís et Zurita seuls avaient franchi les Pyrénées. Il considère Mariana comme un grand historien, opinion bien différente de celle de Mérimée, qui dit : « Mariana me paraît au-dessous de tous les historiens du monde. Il ne s'est pas douté du moyen-âge » (113). L'enquête faite par Lavergne est assez superficielle et n'ajoute rien aux connaissances de l'Espagne et de sa littérature. L'article ne sert qu'à appeler l'attention sur les historiens déjà reconnus comme les maîtres de ce genre en Espagne. En laissant de côté les chroniqueurs, l'auteur omet une des parties les plus

(111) *Les Bourbons d'Espagne sous l'Empire,* par Armand Lefebvre; RDM, 15 avril, 1er mai, 15 mai 1847.

(112) *Historiens espagnols,* par Léonce de Lavergne; RDM, 15 octobre 1842.

(113) Lettre du 9 mai 1845, à la comtesse de Montijo.

vigoureuses et les plus originales de l'histoire littéraire de l'Espagne. Quinet remarque que les historiens espagnols manquèrent d'originalité et que les principaux avaient imité les écrivains de l'antiquité, tels que Salluste et Tacite (114). C'est un jugement bien juste. Il mentionne aussi ces écrivains extraordinaires Cortez et Pizarre, parmi les hommes de fer qui furent *conquistadores* et chroniqueurs à la fois, et qui écrivirent avec simplicité, force et naïveté. Ils avaient influé sur la France du XVI[e] siècle et méritaient tout un article.

Lavergne appelle Hurtado de Mendoza l'auteur du *Lazarillo de Tormes*, et admet que tous les critiques n'étaient pas d'accord là-dessus, mais il n'essaie pas de défendre son assertion. Nous ne voyons pas d'originalité dans cet article, qui n'est que le résumé d'un livre étranger. Néanmoins, il indique que la France s'intéressait quelque peu aux publications sur l'Espagne.

Le vif intérêt porté par la RDM à la vieille littérature espagnole amena l'étude de la littérature contemporaine, si négligée jusqu'à 1841, malgré les œuvres des grands écrivains romantiques de l'Espagne. Les rédacteurs principaux de cette étude furent Xavier Durrieu et Charles de Mazade, qui visita l'Espagne en 1846 pour y étudier le système d'instruction publique. Mérimée le recommanda à la bienveillance de la comtesse de Montijo et écrivit, après l'apparition de son article sur la société espagnole à Madrid : « Il y a dans la dernière RDM un article de M. Charles de Mazade sur l'Espagne qui ne me semble pas trop mal quoiqu'il y ait encore à dire (115). Cependant, à ce qu'il semble, Mérimée ne s'occupa pas du tout des articles écrits par Mazade

(114) *Discours fait au Collège de France*; RDM, 1[er] janv. 1843.
(115) Lettre du 1[er] mai 1847, à la comtesse de Montijo.

en 1846, 1847 et 1848, sur la littérature espagnole contemporaine.

Philarète Chasles publia le premier article dans la RDM sur ce sujet, en faisant l'examen de l'œuvre d'Ochoa, *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos* (116). Malheureusement, il se crut obligé à donner une discussion prolixe de la vieille littérature espagnole, déjà si bien traitée par divers écrivains. Son article n'a pas grande valeur, mais on y remarque une tendance nouvelle : Chasles dirige l'étude de la littérature espagnole vers une voie jadis négligée, — celle de l'analyse plus approfondie de la poésie, Les autres rédacteurs avaient préféré l'étudier dans le drame. Nous trouvons très bien exprimé son jugement sur la poésie de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] : « Dans la poésie proprement dite, ce n'est point la sonorité, la fluidité, la grâce, même le sentiment, qui font défaut aux écrivains dont nous avons rappelé les noms; c'est la pensée. L'harmonie est douce, l'oreille est caressée, l'esprit suit sans peine les vibrations de la lyre; mais l'étincelle électrique ne jaillit point de ces strophes bien formées ou de ces images agréables » (117).

Chasles fait une observation digne de remarque : il dit que c'était par erreur que l'Espagne avait considéré Scott, Goethe et Schiller comme de vrais romantiques, car « l'Espagne ancienne était seule véritablement romantique » (118),

(116) *Des auteurs espagnols contemporains*; RDM, 1[er] oct. 1841.

(117) *Op. cit.*, p. 60.

(118) *Op. cit.*, p. 61, Viardot avait remarqué en 1833 que le romantisme en Espagne ne fut que le retour d'un ancien trait caractéristique de la littérature espagnole. Gautier dit : « Les Espagnols bien avant Shakespeare ont inventé le drame; leur théâtre est romantique, dans toute l'acception du mot »; *Malaga*, RDM, 15 août 1842, page 620.
page 620.

et le Nord ne pouvait prétendre à ce titre. Malgré le titre de son article, Chasles donne peu de place à la littérature la plus récente, qu'il appelle « dénuée de première intention et d'initiative... un appendice à la littérature européenne » (119), car « l'Espagne actuelle a des littérateurs et n'a pas de littérature » (120). Il est difficile de séparer les opinions de Mazade de celles d'Ochoa, mais il nous semble que Mazade répète les jugements portés par lui à l'égard des écrivains espagnols. On aimerait mieux trouver des articles présentant des opinions fondées sur l'étude des œuvres espagnoles, et non pas la répétition des idées d'un autre critique. Plus tard, après son voyage en Espagne, Mazade rédigea quelques articles qui prouvent incontestablement une connaissance assez profonde de son sujet, et qui jettent de la lumière sur la littérature espagnole contemporaine.

Pendant un an et demi on ne trouve pas d'articles sur les auteurs espagnols de cette période dans les pages de la RDM, mais l'article qui parut alors fait oublier cette lacune (121). Le rédacteur fait un excellent exposé sommaire de la littérature contemporaine de l'Espagne et, en outre, il étudie les œuvres d'un des chefs du mouvement romantique. Lavergne déclare que l'Espagne est le pays où le mouvement littéraire est le plus actif, et il appelle l'attention sur l'établissement d'imprimeries de toutes parts, même pendant le pire moment de la révolution. De plus, il affirme que depuis 1834, il avait paru plus d'éditions des classiques espa-

(119) *Des auteurs espagnols contemporains,* RDM, 1er oct. 1841.

(120) *Op. cit.,* page 76.

(121) *Mouvement littéraire de l'Espagne. Zorrilla,* par Léonce de Lavergne; RDM, 15 avril 1843.

gnols que pendant les deux cents ans précédents (122). Il donne le premier renseignement sur la presse de l'Espagne : « En même temps, on a créé de nombreux journaux, des revues, des collections de documents inédits, des recueils de nouvelles, des pièces de théâtre, des biographies, des publications pittoresques comme en France et en Angleterre. On traduit sans doute beaucoup de français, mais on demande beaucoup aussi à la production nationale » (123).

C'est le caractère vraiment national des œuvres de Zorrilla qui attire l'attention de Lavergne, qui voit en lui tous les contrastes et toutes les contradictions d'une société harcelée. Il traduit les vers que le jeune écrivain avait lus à l'occasion de l'enterrement de Larra, et qui avaient changé si inopinément des funérailles en fête. Lavergne dit qu'autrefois, en raison du génie oriental et fataliste des Espagnols qui croyaient à la prédestination, une légende serait née de l'apparition subite de ce jeune poète inconnu.

Selon Lavergne, le théâtre espagnol n'était pas mort. Il raconte qu'on voyait presque chaque semaine une nouveauté dans un des théâtres, sans compter les traductions. Dans le cours des deux mois précédents, sept ou huit drames avaient

(122) Mais en 1845 Mérimée écrit : « Que devient votre littérature ? En êtes-vous toujours réduits aux traductions de Scribe pour le théâtre et aux traductions d'Eugène Sue pour les romans ? » Lettre du 24 janv., à la comtesse de Montijo. « Est-il possible qu'il n'existe pas de collection de pièces de Lope, au moins un *texte escogido* ? » Lettre du 26 avril. En oct. 1829, la RDM publia un article intitulé *Espagne. Mouvement des sciences et de l'industrie,* où on lit : « Une collection des *ouvrages dramatiques* des meilleurs poètes espagnols, tant anciens que modernes, enrichie de notes, se publie dans ce moment ».

(123) *Mouvement littéraire de l'Espagne. Zorrilla;* RDM, 15 avril 1843, p. 175.

été présentés avec plus ou moins de succès (124). On se demande pourquoi les rédacteurs de la RDM ne firent pas de comptes rendus de ces pièces. Lavergne croyait que le défaut principal du théâtre espagnol avait été toujours le manque de développement des caractères individuels, et qu'en conséquence, les nouveaux auteurs dramatiques devraient essayer de suivre cette voie. Cette étude surpasse en esprit critique l'article écrit sur les historiens, mais une tendance à moraliser se décèle dans sa discussion du nationalisme dans la littérature et de l'imitation, qu'il définit comme « un moyen de provoquer l'esprit national à quitter sa vieille routine et à inventer de nouveaux procédés » (125).

Xavier Durrieu rédigea une série d'articles (126), dont celui qui explique la situation politique et littéraire de l'Espagne est une véritable mine de renseignements intéressants et peu connus. Il a confiance dans l'avenir de ce pays et, en donnant une bibliographie assez imposante des œuvres espagnoles sur l'histoire, l'économie sociale, la philosophie et la littérature, il affirme que bien que la plupart des livres publiés en France au sujet de l'Espagne aient déclaré qu'elle était au moins trois siècles en retard, les faits ne justifiaient pas une telle assertion. Il appelle l'attention sur l'établissement d'écoles et d'un grand nombre de sociétés littéraires, et il est le premier parmi les rédacteurs de la RDM à mentionner l'*Athénée* de Madrid, qui a eu tant d'in-

(124) Durrieu affirma que depuis mai 1843 jusqu'à la fin février 1844, plus de cent pièces avaient paru sur la scène; de celles-ci, au moins trente furent originales. *Cf. Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844.

(125) *Mouvement littéraire de l'Espagne. Zorrilla*; RDM, 15 avril 1843, p. 187.

(126) *Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844.
Le théâtre moderne en Espagne; RDM, 15 juillet 1844.
Le théâtre moderne en Espagne; RDM, 15 août 1844.

fluence sur la jeunesse et sur les écrivains espagnols. Il consacre une partie de son article à l'explication de l'organisation de l'*Athénée,* et nomme quelques auteurs contemporains et des hommes de lettres qui y donnaient des leçons. Durrieu fait savoir que la collection la plus riche des livres mauresques sur la philosophie, la théologie, la littérature et la jurisprudence se trouve à la bibliothèque de l'Escurial. Il appelle l'attention aussi sur le grand nombre de manuscrits ensevelis dans les archives et dans les bibliothèques de la Péninsule.

Ce rédacteur considère les vieux chroniqueurs comme les vrais historiens, car il ne croit pas que l'Espagne ait eu un écrivain digne du nom d'historien. Néanmoins, il mentionne quelques historiens contemporains de même que des anciens. Durrieu admet l'intérêt porté par l'Espagne à la littérature française, car « à dater des *Oraisons funèbres* et l'*Histoire universelle,* il ne se publie pas en France un livre qui ne soit traduit et commenté au delà des montagnes » (127), mais il ne croit pas qu'elle ait accepté avec docilité les opinions et les doctrines françaises. Il affirme que les Espagnols avaient fait en dix ans assez pour démontrer à quel rang ils pourraient un jour prétendre, non seulement dans la littérature, mais aussi dans les sciences historiques et politiques et dans la philosophie. Nous aurions voulu voir cités plus d'exemples.

L'excellence du premier article de sa série éveille un vif intérêt pour ce rédacteur, un intérêt qui n'est pas justifié par les articles suivants. Sa tendance habituelle à voir tout en bien lui faisait croire que le théâtre devenait de nouveau ce qu'il avait été, et il voulait en faire l'examen. Il

(127) *Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844, page 927.

choisit pour sujet de son deuxième article une figure romantique : la belle jeune Cubaine, Gertrudis Gómez de Avellaneda, qui avait été reçue avec enthousiasme par les dramaturges espagnols. Le public de ce temps a dû être étonné de voir une femme espagnole s'aventurant en pleine poésie dramatique, bien qu'il y eût en France beaucoup de femmes qui suivaient la carrière littéraire. Le sujet est intéressant, mais il l'a traité d'une manière très superficielle. Il est à regretter que Durrieu n'ait pas examiné sa poésie, qui lui a apporté une renommée durable. Il aurait pu faire une œuvre utile s'il avait éclairci le sujet des emprunts de Gertrudis Gómez de Avellaneda à Victor Hugo et à Lamartine, notés par Pastor Diaz en 1841, dans *El Español,* revue espagnole hebdomadaire.

Selon Durrieu, les quatre littérateurs les plus célèbres de la littérature espagnole contemporaine étaient Gil y Zárate, Bretón de los Herreros, Hartzenbusch et Zorrilla. Il considère le duc de Rivas comme le vrai chef de l'école, mais malgré sa renommée, quelques années devaient passer avant la publication d'un article qui lui fût consacré. Dans la liste des poètes lyriques et dramatiques donnée par Durrieu dans son article (128), on ne trouve pas le nom d'Espronceda, le grand poète lyrique, ce qui est une omission incompréhensible. Une collection de ses travaux lyriques avait été publiée en 1840, et Gautier avait mentionné en 1842 cet écrivain « dont les journaux viennent d'annoncer la mort, et qui portait dans ses compositions une énergie passionnée et farouche, quelquefois digne de Byron, son modèle » (129). Durrieu ne mentionne pas dans sa liste d'autres noms qui étaient illustres à cette époque, tels que García de Gutiérrez,

(128) *Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844.
(129) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 623.

Ventura de la Vega, Pastor Díaz, Carolina Coronado et Gertrudis Gómez de Avellaneda, mais il consacra le mois suivant tout un article à la Cubaine. Nous devons faire remarquer qu'il a inséré dans sa liste le nom de Campoamor, qui ne montra pas son vrai talent avant 1846. Durrieu dit qu'il n'est pas de pays en Europe où la poésie abonde comme en Espagne, poésie vigoureuse... qui imprime un cachet d'originalité ineffaçable à toutes les actions, à toutes les passions, à tous les sentiments » (130).

Comme sa liste d'auteurs remarquables commence avec le nom de Gil y Zárate, on n'est pas étonné de trouver un article consacré à cet écrivain qu'il appelle « le petit-fils des Rojas et des Calderón ». Il fait un éloge démesuré de trois pièces de cet auteur : *Un año después de la boda,* qu'il compare au *Bourgeois Gentilhomme* à cause de sa description des ridicules et des vices; *Don Carlos el Hechizado,* dans laquelle Gil y Zárate s'est lancé en plein romantisme, et où il a montré mieux que personne le pouvoir du Saint-Office et les mœurs du XVII[e] siècle; et *Don Guzmán el Bueno,* « une des quatre pièces dont la poésie espagnole contemporaine est à bon droit le plus fière » (131), et « la meilleure épopée dramatique que les siècles chevaleresques de l'Espagne aient jusqu'à ce jour inspirée » (132). Mais le premier article de la série reste toujours le meilleur, et c'est aussi la meilleure discussion générale de la littérature espa-

(130) *Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844, page 979.

(131) Les autres pièces sont : *Don Alvaro,* par le duc de Rivas; *Los Amantes de Teruel,* par Hartzenbusch; *El Zapatero y el Rey,* par Zorrilla. Gautier considérait *Los Amantes de Teruel* comme « l'une des plus remarquables productions de l'école moderne espagnole »; *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 616.

(132) *Le théâtre moderne en Espagne*; RDM, 15 août 1844, page 630.

gnole contemporaine qu'on trouve dans la RDM pendant cette période. Nous regrettons que Durrieu n'ait pas pu se maintenir dans les articles suivants au niveau du premier.

Charles de Mazade, qui connaissait l'Espagne, rédigea aussi une série d'articles sur la littérature espagnole contemporaine. C'est à lui que nous devons la première étude publiée dans la RDM sur Angel de Saavedra, dont Mazade reconnaît l'importance : « C'est sans aucun doute par le duc de Rivas que l'Espagne est représentée avec le plus d'éclat dans la littérature européenne (133). Il ne fait pas d'éloges aussi immodérés que ceux de Durrieu qui semblait avoir la tendance méridionale à exagérer. Mazade énonce des jugements sobres sur les défauts et sur les qualités de l'auteur qu'il étudie, et en même temps il insère dans son article une discussion de la littérature espagnole de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e], sans oublier les poètes lyriques, parmi lesquels il mentionne Espronceda, que les autres rédacteurs de cette période semblent ignorer. Il appelle l'attention sur la préface écrite par Alcalá Galiano pour le *Moro expósito*, un morceau critique appelé souvent le manifeste espagnol du romantisme. Mazade remarque qu'il y a des points de comparaison entre le duc de Rivas et Victor Hugo, « dont le génie est à demi espagnol » (134), mais il ne suit pas cette ligne de recherche.

Il ne se borne pas à discuter les auteurs de la période qu'il étudie; il a l'habitude heureuse de présenter un court résumé de littérature qui sert à orienter l'esprit du lecteur. Dans son étude des dramaturges contemporains de l'Espagne, il remonte à la vieille littérature pour montrer le déve-

(133) *Poètes modernes de l'Espagne. Le duc de Rivas*; RDM, 15 janv. 1846, page 324.

(134) *Idem*, p. 350.

loppement de la comédie espagnole, et examine brièvement le *sainete,* sujet négligé dans les articles qui prétendaient étudier à fond l'histoire du drame espagnol. Mazade reconnaît que Bretón de los Herreros occupait une place considérable parmi les auteurs dramatiques du XIXe siècle, parce qu'il mettait sur la scène des comédies vraisemblables, spirituelles, et ironiques, « qu'il est le moins donné à un étranger de comprendre et qu'il est le plus difficile de traduire » (135); en un mot, des comédies de mœurs, bien que Mazade semble ignorer qu'on peut les ranger dans cette classe. Il insère dans le même article une critique des œuvres de Rodríguez Rubí, un jeune écrivain qui donnait alors de grandes espérances, et de Ventura de la Vega, parce que « nul mieux que lui ne savait adapter un ouvrage français à la scène espagnole » (136). Cela nous semble une raison assez faible pour lui consacrer une étude, mais il n'en est pas moins utile de trouver quelque part une critique des écrivains de second ordre.

L'Espagne possède un grand talent pour la satire, qui s'est manifesté souvent dans la littérature et sur la scène. Chaque siècle a vu la réapparition de cette tendance caractéristique, et au XIXe siècle, on la voit surgir dans la forme du pamphlet, qui était quelque chose de nouveau dans la littérature espagnole (137). Le pamphlet date, à proprement

(135) *La comédie moderne en Espagne*; RDM, 1er août 1847, page 444.

(136) *Idem,* page 450.

(137) G. d'Alaux dit, à propos du pamphlet : « Le génie espagnol, si prompt à médire, mais si lent à se passionner, excelle dans cette délicate anatomie des vices ou des ridicules sociaux qui n'est ni histoire ni libelle, ni dogmatique ni haineuse, ne violentant jamais le libre arbitre des lecteurs »; *Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne;* RDM, 15 juillet 1847, p. 289.

parler, de la venue de la reine Marie-Christine, et fleurissait en Espagne depuis 1832 jusqu'à 1838, mais la RDM semblait l'ignorer. Enfin deux articles parurent sur Larra (138), le grand *costumbrista* qui était « presque un Voltaire doublé d'un Cervantes » (139). Mazade le compare à Quevedo, mais discerne en Larra une tendresse sympathique et une chaleur d'émotion qui manquèrent à l'auteur satirique du XVII[e] siècle. Il l'appelle avec justice « l'historien de l'Espagne contemporaine » (140), mais il n'est pas d'accord avec Alaux sur le titre de pamphlétaire donné par celui-ci à Larra. Mazade regarde le pamphlet comme « la sentinelle avancée d'une opinion, l'organe aventureux des griefs et des espérances d'un parti » (141), et selon lui, Larra était moins un pamphlétaire qu'un penseur et un observateur qui rapportait fidèlement les événements de son temps. C'est une opinion impartiale et juste. Larra écrivait sur tout, en faisant « ce vagabondage intellectuel qui laisse un peu de sa pensée à tous les buissons » (142).

Un passage traduit par Mazade nous semble digne d'être cité, parce qu'il démontre l'habileté de Larra comme penseur, et aussi parce qu'il révèle un des traits caractéristiques de son style : l'art de cacher une vérité profonde au fond d'un sujet trivial : « Voyez cet amoureux qui veille et espère jusqu'au matin sous les fenêtres de sa maîtresse. Que ne donnerait-il pas pour avoir un seul de ses cheveux, un lambeau

(138) *Op. cit.*, RDM, 15 juillet 1847. *Un humoriste espagnol. Larra*, par Charles de Mazade; RDM, 15 janv. 1848.

(139) *Op. cit.*, RDM, 15 juillet 1847, p. 292.

(140) *Op. cit.*, RDM, 15 janv. 1848, p. 225.

(141) *Op. cit.*, RDM, 15 janv. 1848, p. 232.

(142) *Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne*, par G. d'Alaux; RDM, 15 juillet 1847, p. 326.

de papier où sa main aurait tracé un seul mot, un seul caractère ? Il n'obtiendra rien. Voilà la chiffonnière qui passe et interrompt son attente : il la maudit, la méprise, et elle cependant, jetant son crochet dans les débris de chaque jour balayés par les valets, elle trouvera ces cheveux, dépouille d'une tête adorée, cette écriture que l'amant cacherait avec jalousie sur son cœur, qu'il paierait au poids de l'or; puis elle reprendra son chemin, tournant un œil moqueur vers celui qu'elle a troublé un moment de sa présence ». Et l'auteur ajoute : « Ce que c'est que de ne pas s'entendre Combien de fois le bonheur ne passe-t-il pas ainsi à nos côtés sans que nous l'apercevions » (143).

Mazade et G. d'Alaux choisirent comme sujet de leurs articles un des écrivains espagnols les plus importants, qui appartient au genre humoristique des *costumbristas,* branche importante de la littérature espagnole du XIX[e] siècle. Mais malgré son importance, on ne comprend pas pourquoi la RDM ne laissa pas s'écouler plus de temps entre la publication de l'article de G. d'Alaux et celui de Mazade. Il est vrai que celui-là ne se borne pas au sujet de Larra, et consacre une petite partie de son article aux pamphlétaires Mesonero Romanos, Santos López Pelegrín, Segovia et Lafuente. Mazade n'était-il pas content de la manière dont avait été traité cet auteur ? Il faut reconnaître que son article donne un examen plus approfondi des œuvres de Larra, mais la plupart des jugements des deux rédacteurs sont les mêmes. Ils étaient d'accord même sur la raison de son suicide, qu'ils considéraient comme le résultat du mal de siècle dont il souffrait, qui s'était manifesté d'abord par un découragement et un scepticisme profonds, et qui l'écrasa après

(143) *Un humoriste espagnol. Larra;* RDM, 15 janv. 1848, page 236.

la rupture avec la femme qu'il aimait (144). Les deux rédacteurs admiraient profondément cet écrivain.

Pendant cette période on publiait en Espagne de nombreux journaux et revues, mais la RDM prêtait peu d'attention à ce qu'ils disaient. Hartzenbusch a mentionné dans sa bibliographie plus de huit cents publications qui parurent entre 1661 et 1870 (145). Il y avait très peu de rédacteurs de la RDM qui se rendaient compte qu'au delà des Pyrénées la presse ne sommeillait pas, et pour en formuler une idée il faut examiner les cinq articles où on trouve quelques vues sur ce sujet (146). On apprend d'abord que vers 1830, les Espagnols ne lisaient guère, mais qu'en 1843, trente mille personnes achetaient les nombreux journaux publiés alors, et les faisaient circuler de lecteur en lecteur, ce qui veut dire qu'au moins cent cinquante mille personnes les lisaient. Gautier dit que les paysans français étaient inférieurs en instruction aux *majos* de l'Andalousie. Il écrivit en 1842 : « Presque tous les paysans espagnols savent lire, ont la mémoire meublée de poésies qu'ils récitent ou chantent sans altérer la mesure » (147). A Madrid il y avait treize journaux consacrés à la politique, tandis qu'en 1830, il n'y avait que la *Gazette de Madrid,* assez insignifiante, mais

(144) Quant à son bon sens, G. d'Alaux a dit qu' « il ne fut absurde et maniéré que cette seule fois »; *Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne*; RDM, 15 juillet 1847, p. 326.

(145) *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños.*

(146) *L'Espagne. La presse. Les élections*; RDM, 1er fév. 1843.

Mouvement intellectuel de l'Espagne, par Xavier Durrieu; RDM, 15 juin 1844.

Le théâtre moderne en Espagne, par Xavier Durrieu; RDM, 15 juillet 1844; 15 août 1844.

Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne, par Gustave d'Alaux; RDM, 15 juillet 1847.

(147) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, page 604.

signalée comme le journal le plus ancien de Madrid (148). Durrieu appelle l'*Eco del comercio* le doyen de la presse (149), mais sa fondation date de 1832. Ce journal avait joué un rôle important dans l'histoire de la révolution espagnole, mais selon la RDM, c'est l'*Heraldo* qui occupait en 1843 le premier rang dans la presse de Madrid. *El Sol* était aussi digne de remarque. Les journaux quotidiens et les revues de ces jours se ressemblaient beaucoup; on ne négligeait pas la littérature, et le système des romans-feuilletons était fort en usage. On nous dit qu'il s'agissait presque toujours de la littérature française, mais qu'il y avait aussi des articles sur le théâtre de l'Espagne et sur d'autres sujets espagnols, tels que les courses de taureaux. L'*Eco del comercio* jugeait les nouveautés dramatiques et publiait des comptes rendus de pièces espagnoles et françaises. On se demande pourquoi la RDM ne faisait pas de comptes rendus sur ces articles, et pourquoi les rédacteurs ne parlaient guère des nombreuses revues qui publiaient aussi des articles sur la littérature (150).

(148) *L'Espagne. La presse. Les élections*; RDM, 1er fév. 1843, page 502.

(149) *Le théâtre moderne en Espagne*; RDM, 15 août 1844, page 605.

(150) Les rédacteurs de la RDM font mention des publications suivantes : La *Gazette de Madrid*, l'*Eco del comercio*, l'*Heraldo*, le *Sol*, le *Corresponsal*, le *Castellano*, l'*España*, la *Ley*, le *Porvenir*, le *Piloto*, le *Correo nacional*, le *Peninsular*, l'*Ouragan*, l'*Ibéria*, le *Patriota*, l'*Espectador*, la *Postdata*, la *Guindilla*, la *Bombe*, le *Pensamiento de la nación*, le *Clamor público*, le *Zurriago*, le *Fray Gerundio*, la *Revista de Madrid*, la *Revista de España y del extranjero*, le *Semanario pintoresco*, la *Revista semanal*, la *Civilización*. On ne trouve pas mentionnées plusieurs publications importantes. L'*Español* publia en 1837 un supplément littéraire, des poésies de Zorrilla et d'Espronceda parmi beaucoup d'autres, et aussi des comptes rendus qui montraient les progrès du romantisme au théâtre. Dans *Las cartas españolas* (1831-1832) on discutait les

Durrieu considérait la *Revista de España y del extranjero* comme la revue qui donnait l'idée la plus juste du mouvement intellectuel de l'Espagne, parce qu'elle avait pour collaborateurs tous les poètes, les écrivains et les critiques. Cette revue était très en vogue depuis 1842 jusqu'à 1848. Il voyait dans les polémiques qui paraissaient alors une indication de ce que l'Espagne intellectuelle s'éveillait, mais il croyait que ces écrivains s'épuisaient inutilement. C'est à Durrieu que nous devons un renseignement assez curieux : il appelle l'attention sur la publication de la *Revista semanal,* revue hebdomadaire de littérature, peinture et musique, rédigée par quatre femmes (151). Il reconnaît l'importance du *Semanario pintoresco español,* une revue fondée en 1836 par Mesonero Romanos et rédigée par Zorrilla, Bretón de los Herreros, Hartzenbusch, Escosura et Pedro de Madrazo. Elle était consacrée d'abord à la poésie et à la littérature, mais bientôt des discussions plus sérieuses y parurent, et Durrieu affirme que c'est à cette revue que Madrid était redevable des salles d'asile pour les enfants. Elle jouissait à juste titre d'une grande popularité et on y trouve les convictions durables du public. Sa durée fut longue (1836-

littératures étrangères; cette revue prenait pour modèle la *Revue française* de 1828. La *Revista española* (1832-1836) publia des comptes rendus de pièces espagnoles et étrangères, où on peut suivre les étapes du romantisme français. Le *Correo literario y mercantil* (1828-1833) donnait des nouvelles de l'étranger et parlait du théâtre; c'est dans cette revue qu'on voit les premiers symptômes d'une renaissance de la littérature nationale en Espagne. La *Revista europea* (1837-1838) traduisait ou résumait les meilleures œuvres des revues européennes, et permettait de formuler une opinion sur les influences étrangères. *Cf. Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle,* par Georges Le Gentil.

(151) Carolina Coronado, Adelaida Odena, Paulina Cabrero de Martínez, Josefa Pieri.

1857), et aucune revue ne lui était comparable pour l'importance des matières et pour le mérite des collaborateurs.

Dans ce chapitre nous avons examiné tous les articles écrits sur la littérature espagnole par les rédacteurs de la RDM. En somme, il nous semble qu'ils ont fait un tableau assez juste, bien qu'incomplet, de l'ancien théâtre. Il est difficile de comprendre pourquoi ils ont laissé de côté l'étude de la vieille prose et de la poésie lyrique de l'Age d'Or. Mazade mentionne une fois les poètes Sainte-Thérèse et Fray Luis de Léon, et parle un peu de l'ouvrage de *La Celestina* dans le cours d'un article sur la comédie moderne en Espagne ! En général, les rédacteurs ont suivi trop étroitement la voie tracée par les initiateurs de l'étude de cette littérature. C'est dans le domaine de la biographie qu'ils ont montré le plus d'originalité. On trouve aussi cette tendance à la répétition dans les articles consacrés aux littérateurs modernes. Les études de la vieille littérature espagnole sont mieux écrites, plus approfondies et plus documentées que celles de la littérature contemporaine. Ces écrivains montrent un véritable esprit critique, pendant que les autres, écrivant sur les auteurs de leur temps, semblent avoir plutôt le goût d'énumérer des ouvrages et d'entasser des renseignements sur divers sujets.

On remarque l'attitude bienveillante manifestée par presque tous les rédacteurs de cette période, qui affirmèrent que le drame espagnol ressuscitait. Mazade, sans être trop encourageant, dit : « L'Espagne est aujourd'hui, après la France, le pays où le théâtre est le plus florissant ou le moins en décadence » (152). Durrieu, plus enthousiaste, avait déjà dit que le théâtre de l'Espagne était plus heureux que celui

(152) *La comédie moderne en Espagne*; RDM, 1er août 1847, page 443.

de la France, qui passait alors par une phase de découragement et de lassitude (153). On croyait que l'Espagne devait cesser d'imiter la France; Durrieu est allé plus loin, en disant que c'était la civilisation française qui avait tué le vieux théâtre espagnol, et qu'« aucun peuple de l'Europe n'a eu un théâtre aussi varié, aussi abondant, aussi complet... que l'ancien théâtre espagnol » (154).

Etant donné qu'on mentionnait assez souvent l'imitation des œuvres françaises par les Espagnols, il est remarquable que personne n'ait rédigé pour la RDM un article sur ce sujet. Il faut lire d'autres études pour savoir quels étaient les auteurs français les plus goûtés en Espagne. Les œuvres de Delavigne, de Scribe, de Victor Hugo, de Dumas et d'Eugène Sue y jouissaient d'une grande vogue, et la *Revue* aurait pu trouver bien des renseignements sur le sujet de l influence française en lisant les revues espagnoles. Beaucoup d'Espagnols ne se contentaient pas de leur propre littérature mais lisaient ou étudiaient le français. Il y en avait qui lisaient des chefs-d'œuvres espagnols traduits en français. Un rédacteur écrit : « J'avais un Espagnol qui me donnait cent sous par cachet et prenait quatre leçons par semaine; c'était un gentilhomme pressé de lire nos auteurs. Je me rappelle une niaiserie du professeur que l'écolier prit pour une malice; le premier livre où je le fis lire fut le *Don Quichotte* de Florian » (155). Mais les Espagnols commen-

(153) *Le théâtre moderne en Espagne*; RDM, 15 août 1844, page 633.

(154) *Idem*, p. 603. Il faut rappeler aussi que Lavergne avait dit en 1843 que l'Espagne était le pays où le mouvement littéraire était le plus actif.

(155) *Souvenirs des Cent Jours et de la Restauration*, par A. Jal; RDM, 1er oct. 1832, page 61.

çaient à s'irriter de tant d'imitation des auteurs français. Le directeur du *Semanario pintoresco español* écrivit en 1836 : « Y a decir verdad, han perdido Vds. el derecho de hablar mal de nosotros, porque docilidad igual a la nuestra para seguir estrictamente sus consejos, para tirarnos, escogernos, adelgazarnos, en suma para amoldarnos a su voluntad, ni de los bichos de Tetuán pudieran prometérsela. Además no hay que perder de vista que hablamos y escribimos en francés; que a la francesa pensamos; a la francesa comemos... Entre Vds. y nosotros sólo hay la pequeñísima diferencia de que Vds. tienen carácter propio, población, artes, industria, comercio, marina y otras frioleras semejantes, y nosotros no tenemos ninguna de esas tonterías pero sí todas las demás necesarias para que esto parezca una colonia francesa con todos los vicios, frivolidades y pequeñeces de sus dominadores y muy pocas de sus virtudes » (156).

La RDM semble ignorer complètement l'hostilité à l'égard de la critique française et de l'imitation d'une littérature étrangère montrée par les revues espagnoles à partir de 1839. Dans cette année, *El Estudiante* (157), se révoltant contre les traductions et les traducteurs, écrivit, dans le *Semanario pintoresco español* : « Dejemos, pues, a los traductores de oficio seguir impávidos su carrera, corromper nuestro hermoso idioma, destrozar los mejores originales de los extranjeros, acrecentar la ignorancia del pueblo, estragar su gusto, chupar a los editores su dinero, profanar la prensa y embadurnar las esquinas ». Les Français regrettaient aussi cette tendance à l'imitation française. Gautier écrivit : « Cette déplorable manie d'imitation anglaise ou

(156) *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle*, par Georges Le Gentil, p. 63.

(157) Pseudonyme de Segovia.

française a pénétré partout. L'Espagne en est aujourd'hui, dans le pire sens du mot, aux idées libérales constitutionnelles et anti-religieuses, c'est-à-dire hostile à toute couleur et à toute poésie » (158). Il parla aussi d'« une œuvre littéraire (*Los amantes de Teruel*) bien supérieure à ces traductions arrangées ou dérangées de nos pièces du boulevard qui inondent aujourd'hui les théâtres de la Péninsule » (159). Un autre rédacteur de la RDM remarqua ironiquement : « Il faut que ce M. Scribe soit un bien grand homme pour que l'Espagne ait égorgé à ses pieds Moreto, Lope de Vega et Calderón » (160). En 1841 Mesonero Romanos écrivit : « Volviendo a las falsas aserciones de los críticos franceses, les diremos que sólo en el ramo de poesía lírica se han publicado en poco más de un año las obras de los jóvenes poetas contemporáneos Zorrilla, Campoamor, Pastor Díaz, Bermúdez de Castro, Rubí, García y Tassara, Príncipe, Romero y otros que ahora no recordamos; y ciertamente que leídas estas obras con imparcialidad y buena fe no pueden temer la comparación con las de igual clase que han dado fama a los Vigni, Mérimée, Gay, Bertrand, Gautier, Bartelemi, de Lavigne, etc.. Si creen los franceses otra cosa, es porque no entienden nuestra lengua, como nosotros la suya; cuando la aprendan podrán hablar » (161). Une publication espagnole se vantait de ne pas publier de traductions : « Tenemos el orgullo de decir que *no hay una línea traducida* en los veinticuatro números que llevamos publicados » (162).

(158) *Grenade*; RDM, 15 juillet 1842, p. 262.

(159) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 617.

(160) *Les dernières fêtes royales de Madrid*, par Juan Martínez; RDM, 15 oct. 1833, p. 450.

(161) *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle*, par Georges Le Gentil, p. 60.

(162) *Op. cit.*, p. 130. *El Laberinto*.

Il semble très extraordinaire que la RDM n'ait pas appelé l'attention de ses lecteurs sur le développement du romantisme en Espagne, déjà manifeste en 1834 et en 1835 dans les revues espagnoles qui faisaient alors des comptes rendus des œuvres d'écrivains tels que Victor Hugo, Casimir Delavigne et Alexandre Dumas. La *Revista española* essaya de définir le romantisme : « Entretener la imaginación, sorprenderla y conmover profundamente el corazón por otros medios que los hasta ahora empleados, es a nuestro modo de ver la definición más exacta de este género naciente » (163). La *Chronique de la Quinzaine* dit un peu tardivement : « Elle (l'Espagne) nous est encore redevable d'une révolution littéraire. Le romantisme a franchi les Pyrénées, il règne à Madrid. Grâce à nous, on y possède maintenant force drames avec adultères, force romans sataniques, force poésies nébuleuses; la littérature française, la littérature moderne, en a créé une à son image en Espagne » (164). C'est le premier renseignement paru dans la RDM sur le romantisme espagnol. La vogue du romantisme importé de France en Espagne ne dura pas longtemps. Un critique remarque : « Le règne du romantisme français, tout bien compté, a duré deux ans, de 1835 à 1837. Non qu'on cesse de traduire Hugo, Dumas, Béranger, Lamartine, mais déjà le patriotisme espagnol s'est repris. Aucun peuple ne fut plus difficilement converti, moins spontanément fidèle aux exagérations d'une école qui aimait à se représenter le pays d'*Hernani* et de *Carmen* comme la patrie de l'antithèse, de l'entraînement et de la chimère » (165). On commençait à

(163) 25 oct. 1834.

(164) RDM, 15 avril 1841.

(165) *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle*, par Georges Le Gentil; introduction, p. XVII.

attaquer le romantisme en 1837, et en 1841 Mesonero Romanos, écrivant dans la *Revista de Madrid,* fait remarquer que le théâtre s'était tourné vers le genre historique. Durrieu seul parmi les rédacteurs de la RDM fait connaître la brièveté de la durée du mouvement romantique en Espagne. Il dit : « Le romantisme y a pendant un petit nombre d'années tourné quelques têtes, sans remuer les cœurs, sans pénétrer dans les esprits » (166).

On ne peut nier que la RDM ait aidé à répandre en France des connaissances de littérature espagnole, mais quelque reconnaissant qu'on en soit, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle ait laissé trop longtemps de côté l'examen de la question des ouvrages contemporains de l'Espagne, si importante pour celui qui étudie cette littérature. Une lettre de Mérimée à la comtesse de Montijo prouve que des nouvelles de la littérature espagnole manquaient à la France; il écrivait le 24 janvier 1845 : « Je n'entends plus parler du duc de Rivas. Fait-il toujours des vers ? Que devient votre littérature ? » L'année suivante, Charles de Mazade fit paraître son article sur cette célébrité. Cependant, il ne faut pas demander trop à une revue littéraire, et l'aperçu présenté par la RDM mérite d'être signalé comme digne d'étude.

(166) *Le théâtre moderne en Espagne*; RDM, 15 juillet 1844, page 284.

CHAPITRE III

L'ESPAGNE SELON LES VOYAGEURS

Outre ses études sur la littérature espagnole, la RDM publia bien des articles décrivant le paysage, le peuple et les mœurs de l'Espagne, qui contribuèrent largement à faire connaître ce pays. Dès le début la *Revue* s'était intéressée à l'Espagne, et à partir de 1831 cet intérêt devint plus vif. Le goût de voyager s'était manifesté en France, et c'était l'Espagne surtout, considérée comme un pays mystérieux et romanesque, qui attirait l'attention des voyageurs. J.J.A. Bertrand a dit : « Nos voyageurs traversèrent la péninsule dans tous les sens, épris ou lassés, et rapportèrent de leurs randonnées d'invraisemblables ou de magnifiques souvenirs, abondants mémoires qui sont parmi les plus curieux monuments de notre littérature, guides de voyage, effusions lyriques, passionnées et fulgurantes, — véritable et volumineux genre littéraire dont la vogue est toujours actuelle ! » (1) La *Revue,* voyant cette tendance, ne tarda pas à fournir à ses lecteurs des renseignements sur divers aspects de la vie espagnole. Il faut dire, néanmoins, que les Espagnols n'étaient pas toujours contents de ce que les revues françaises publiaient à leur égard, et ils écrivirent des articles censurant les voyageurs de leur habitude de faire de faux rapports sur

(1) *Sur les vieilles routes d'Espagne,* pages 7, 8.

les pays visités. Le titre d'un article publié en 1837 dans *El semanario pintoresco español* est éloquent : *Groseras equivocaciones de los extranjeros hablando de España.* On considérait que la plupart des tableaux de l'Espagne faits par les étrangers n'étaient que des caricatures. Un rédacteur espagnol remarqua ironiquement que parce que les Français respectaient les préjugés de leur public, il fallait conserver le *trabuco*, le cigare et le *puñal en la liga.* Plus d'un écrivain français fut critiqué sévèrement par les Espagnols, qui avaient « révoqué en doute la compétence de Théophile Gautier, de Roger de Beauvoir, de George Sand, de Borrow, de Ford. Il était de mode vers 1840 ou 1843, de s'égayer aux dépens du voyageur anglais ou français partant vers les *terrae incognitae* » (2). Dumas n'échappa non plus à la censure, et on disait que les Espagnols regrettaient de l'avoir hébergé. Dans un article dirigé contre Dumas, nous lisons : « Es cosa probada que todo francés que viaja por España con ánimo de publicar después sus observaciones viene con la firme persuasión de encontrar un país raro y estrafalario, que en nada ha participado de la civilización europea » (3). Dans ses articles insérés dans la RDM (4), George Sand avait énoncé des jugements insultants pour les Majorquins, et la *Revista de Madrid* releva durement ces impertinences. Cette revue censurait aussi l'inexactitude des récits des voyageurs français, qui « después insertan sus artículos en las revistas de Paris por una retribución muy mal ganada por cierto » (5).

(2) Georges Le Gentil : *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle*, introduction, p. XII.

(3) *Revista de España y del extranjero*, 2^e^ série, T. V., p. 80; *Sandeces de un articulista francés.*

(4) *Un hiver au midi de l'Europe*; RDM, 15 janv., 15 fév., 15 mars 1841.

(5) *Revista de Madrid*, T. I, p. 199 (1841).

Les Espagnols aussi faisaient des voyages à l'étranger, et publièrent leurs impressions. Mazade a dit qu'il y a « peu d'Espagnols de distinction qui, volontairement ou contraints par les hasards de la politique, n'aient point visité Paris et Londres » (6). Mesonero Romanos écrivit le récit d'un voyage en France (7), en vue de « dar a nuestros vecinos una lección de que tienen harta necesidad y decirles : aprended de un hijo de esa nación incógnita para vosotros bajo cualquier aspecto, aprended a observar con acierto y templanza... Porque en efecto es una calamidad que apenas haya francés, sea viajero, sea estacionero, que no desatine al tratar de España » (8). Larra, écrivain et critique espagnol, aida le baron Taylor à écrire son *Voyage pittoresque en Espagne*, publié après sa fameuse expédition de 1835 pour recueillir les chefs-d'œuvre de peinture de l'école espagnole (9).

Le premier article qu'on trouve dans la RDM sur l'Espagne est inséré dans la première livraison, qui parut en 1829. Cet article qui s'intitule *Cadiz et Gibraltar* donne une courte description superficielle de la ville de Cadix, dont la beauté a toujours été admirée. En août parut l'article intitulé *Le Clergé*, qui est une étude plus étendue et plus profonde que le premier article, et qui appartient à la catégorie d'articles de mœurs. La même année la *Revue* publia deux parties d'un ouvrage (10) plein de renseignements de

(6) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, page 323.

(7) *Recuerdos de viaje por Francia y Bélgica en* 1840 *y* 1841.

(8) Georges Le Gentil : *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle*, p. 115.

(9) *Cf. Revue hispanique*, avril 1928; *Revue de littérature comparée*, janv.-mars 1936.

(10) *Espagne. Mouvement des sciences et de l'industrie*; RDM, oct.-nov. 1829.

toutes sortes, mais malheureusement la troisième partie, annoncée pour la livraison de décembre, ne parut pas. En 1831 nous trouvons le premier examen détaillé de l'Espagne, puisé dans la *Foreign Quarterly Review,* fondé évidemment sur l'œuvre de Laborde, mais intéressant tout de même et digne d'être retenu (11). Ces deux articles qui révélèrent aux Français le corps matériel sinon l'âme de l'Espagne, offrirent une base excellente pour l'étude du pays. Plus tard, les voyageurs, en écrivant des récits de leurs voyages, allaient donner quelque idée de l'esprit de ce peuple. En 1831, Fontaney fut l'initiateur de relations de voyage (12), et l'année 1832 vit l'apparition de cinq de ses articles sur les mœurs de l'Espagne (13). De cette année jusqu'à 1836 on s'intéressait beaucoup aux récits de voyage, mais tout à coup ils disparurent des pages de la RDM, et pendant quatre ans (1837-1840), on n'y trouve aucun ouvrage de cette sorte. En 1841 les récits de George Sand, concernant son séjour à Majorque, firent renaître l'intérêt. Plusieurs articles qui, à première vue, semblent être sur la politique, sont plutôt des articles de mœurs (14). On peut classer en trois groupes, selon

(11) *L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, telle qu'elle est*; RDM, vol. 3,4, 1831.

(12) *Scènes d'une course de taureaux à Aranjuez*; RDM, vol. 3, 4, 1831.

(13) *Souvenirs d'Espagne. La horca*; RDM, 1er janv. 1832.
Souvenirs d'Espagne. Une soirée à Tolède; RDM, 1er mars 1832.
Esquisses du cœur. Un adieu; RDM, 15 juin 1832.
Esquisses du cœur. Une course de novillos à Madrid; RDM, 15 juillet 1832.
Esquisses du cœur. Paquita; RDM, 15 nov. 1832.

(14) *Souvenirs et mémoires sur Joseph Napoléon, sa cour, l'armée française, et l'Espagne en* 1811, 1812 *et* 1813. par Abel Hugo; RDM, 1er fév., 15 avril 1833.
L'Espagne en 1835, par Charles Didier; RDM, 15 mars, 1er juin 1836.
L'Alpuxarra, par Charles Didier; RDM, 1er août, 1er sept. 1845.
L'Aragon pendant la guerre civile, par Gustave d'Alaux; RDM, 15 fév. 1846.

leur style, toutes les relations de voyage publiées par la RDM. Il y en a quelques-unes, comme celles de Martínez et de Valon, qui ressemblent à un guide; celles de Fontaney et de Didier montrent une qualité plus littéraire, bien que leur style soit toujours très objectif. C'est Gautier, parmi les écrivains de ce groupe, qui a écrit les récits les plus subjectifs et les plus imprégnés de poésie. Mais personne ne réussit à écrire un article aussi subjectif que l'œuvre moderne de Waldo Frank sur l'Espagne (15).

Les articles de 1829 et de 1831 sont une mine de renseignements pour celui qui étudie l'Espagne de ce temps. Celui qui est consacré au clergé, et où le rédacteur se borne à examiner une seule institution espagnole, n'appartient pas au groupe des autres articles, dont l'un donne un aperçu du commerce et de la vie intellectuelle et artistique du pays, et l'autre réussit assez bien à répondre à la question « Qu'est-ce que l'Espagne ? » L'article de 1831 présente une bonne leçon de géographie, en rapportant bien des détails de ce pays, depuis sa forme, qui est celle d'une peau de taureau (quand il est question de l'Espagne, les étrangers n'oublient jamais le taureau !), jusqu'à son climat et aux productions de son sol. Après une liste imposante des minéraux, des fruits, des animaux et des produits de l'agriculture de la Péninsule, on s'étonne de trouver une discussion qu'en ce temps-là on ne s'attendrait à voir que dans un ouvrage médical. Selon cet article, les maladies principales dont l'Espagne souffrait étaient la fièvre jaune, la scrofule, les maladies vénériennes, des affections ophtalmiques, les fièvres intermittentes, une sorte de fièvre scarlatine, la pneumonie et la consomption pulmonaire. La lèpre n'était pas rare. Bien que cet article ne les mentionne pas, nous savons qu'il y

(15) *Virgin Spain.*

avait des épidémies de choléra et de peste bubonique (16). Didier mentionne l'épidémie de choléra en Espagne en 1833 (17). Un autre rédacteur rejette sur l'Espagne le blâme de la maladie qui ravagea Marseille vers 588 (18). A cet égard, il faut appeler l'attention sur ce qu'un autre écrivain a dit : « The plague broke out in lower Egypt. In 542 it spread slowly up the Nile and crept from there into Asia Minor. At first it followed the coast line where the traffic was most active. Gradually it worked into the interior. It reached Constantinople... In its relentless advance the plague extended over Greece and into Italy; it reached Gaul and reached to the Rhine » (19). Le rédacteur censure l'abus des saignées auxquelles les Espagnols étaient adonnés. Il y avait aussi une maladie appelée la « pourriture d'hôpital », ce qui en dit assez sur l'état des hôpitaux de ce temps. On attribuait les maladies de l'esprit à l'effet des rayons de soleil sur la tête, et au « défaut d'occupations agréables sous un gouvernement qui, contrariant la raison à chaque instant, tient toute la population dans un état d'irritation habituelle ». On remarque aussi que « le fanatisme religieux imprime à la folie, chez les Espagnols, un caractère sombre et frénétique ». Il y avait trois établissements principaux pour les insensés : à Tolède, à Valence et à Saragosse.

L'article de 1831 fournit des renseignements utiles sur la population de l'Espagne, population en diminution, et essaie de donner les raisons de ce déclin. Il nous offre un tableau morne de l'état d'un peuple dont la cinquième par-

(16) *Cf. La Turquie sous Abdul-Medjid. Le Danube, les lazarets et la question des quarantaines,* par Alexis de Valon; RDM, 1er déc. 1845.

(17) *L'Espagne depuis* 1830; RDM, 1er fév. 1836.

(18) *Des grandes épidémies,* par E. Littré; RDM, 15 janv. 1836.

(19) *Devils, Drugs and Doctors,* par Howard Hagyard.

tie soutenait par ses efforts laborieux le reste de la population, composée de contrebandiers, d'étudiants, de mendiants, de religieux et d'un grand nombre d'autres, dit-il, qui n'avaient pas même de telles occupations. Il paraît que l'Espagne a toujours lutté contre le problème du chômage. Quelques années plus tard, un autre rédacteur écrit : « Selon l'usage de cette oisive Espagne, terre de sinécures, il y a là plus de directeurs, sous-directeurs, inspecteurs, sous-inspecteurs, qu'il n'y a d'ouvriers... Pour un homme qui obéit et qui travaille, il y en a trois qui commandent et qui ne font rien » (20). En 1847 nous lisons: «On a calculé qu'il y avait une personne sur trente-cinq qui touchait un salaire d'état. L'armée est trois fois moins nombreuse que l'armée française, mais compte plus de six cents généraux, le double de ce qu'il faut en France » (21).

Les renseignements sur le commerce de l'Espagne ne sont pas moins instructifs. L'article d'octobre 1829 parle d'un effort pour acclimater le *nopal* et la cochenille, qui promettaient de grandes richesses au pays. Une grande fabrique de cigares avait été ouverte à Valence, on avait établi une verrerie et des manufactures de poterie et de porcelaine, on exploitait les riches mines et on faisait construire des routes et des ponts. Enfin, le ton de cet article est des plus optimistes. L'article de 1831 est décourageant : il parle de l'état déplorable du commerce, des mauvaises routes, des impôts ruineux et de la justice lente et vénale. On nous fait savoir qu'en 1826 il y eut en Espagne plus de neuf mille crimes capitaux. Nous nous demandons comment on avait

(20) *L'Espagne en* 1835, par Charles Didier; RDM, 1er juin 1836. page 594.

(21) *Madrid et la société espagnole en* 1847, par Charles de Mazade; RDM, 15 avril 1847, p. 341.

obtenu les rapports statistiques cités dans cet article, et nous sommes portés à croire que ni l'un ni l'autre de ces deux articles ne dit toute la vérité et que tous les deux exagéraient l'état des choses dans la Péninsule. On doit rapporter ici qu'en 1837, Léon Faucher écrivit : « L'Espagne n'est pas et ne sera jamais un pays d'industrie... C'est la nation de l'Europe qui a le plus d'avenir » (22).

C'est la description des mœurs espagnoles qui nous intéresse le plus, et l'examen des nombreux articles publiés par la RDM pendant cette période révèle que très peu d'aspects en échappèrent à l'attention de ces voyageurs infatigables. Ils écrivirent de tout : du caractère, des costumes, des danses et de la nourriture du peuple; de la mort, des exécutions et des enterrements; des coutumes et des divertissements de la vie espagnole, qu'ils trouvèrent tous bien agréables. Il nous semble quelque peu extraordinaire que Gautier ait donné en 1842 cet avertissement : « Un voyage en Espagne est encore une entreprise périlleuse et romanesque » (23). Bien des voyageurs avaient déjà fait leur « voyage en Espagne » sans éprouver plus de difficultés que la perspective d'être volés et l'inconvénient des mauvaises hôtelleries dont Dumas, Didier et Gautier, parmi d'autres, se sont plaints. Celui-ci compare les voyageurs aux citrons dont les hôteliers avaient exprimé le jus, et il ne nous laisse pas ignorer l'histoire de l'illustre chien *Siete Aguas,* employé comme laveuse de vaisselle dans une auberge espagnole.

Les Français trouvaient assez étrange et n'aimaient pas beaucoup la cuisine espagnole, à ce qu'il semble. Ils nous

(22) *L'Union du Midi. Association commerciale de la France avec la Belgique, l'Espagne et la Suisse*; RDM, 1er mars 1837, pages 544, 546.

(23) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 599.

donnent une idée curieuse des comestibles, surtout de l'huile, appelée « infecte » par George Sand. G. d'Alaux remarque que les Aragonais dînent à rebours et que l'ordre invariable du service est « riz à l'huile, volaille à l'huile, mouton à l'huile, et soupe à l'huile, le tout précédé d'une salade au vinaigre » (24). L'habitude curieuse des Espagnols de parfumer légèrement l'eau à boire est mentionnée par Alaux qui, en l'appelant *bolado,* définit *l'azucarillo* comme « une sorte d'écume de sucre solidifiée et parfumée au citron » (25). A propos des vins, nous trouverions intéressant le jugement français, mais presque tous les rédacteurs évitent de les mentionner. Didier dit : « Le boisson qui a cours à la sierra sous le nom de vin est épaisse, aigre, et sent le bouc à plein nez » (26). L'article, *L'Espagne... telle qu'elle est,* parle des vins de Xérès, de Rota, de Málaga, d'Alicante, et aussi du vin de Valdepeñas, dont « la qualité supérieure est universellement reconnue ». Cet article appelle l'attention sur le goût excellent du pain espagnol, ce qui nous rappelle que Tirso de Molina aimait Vallecas, petit village près de Madrid et renommé pour son pain. On ne décrit pas dans ces articles le *puchero,* mets éminemment espagnol, ni le chocolat. Assurément le chocolat épais des Espagnols a dû attirer l'attention des voyageurs, mais personne n'en parle. Même aujourd'hui, dans les restaurants du Mexique, il faut demander le chocolat à la française, à l'américaine, à la mexicaine, ou *à l'espagnole.* Le seul mets considéré dans ces articles

(24) *L'Aragon pendant la guerre civile;* RDM, 15 fév. 1846, page 575.

(25) *Op. cit.,* p. 579.

(26) *L'Alpuxarra;* RDM, 1er sept. 1845, p. 825. *Cf. Les montagnes de la Ronda,* par Eugène Sue; p. 35 : « Quant au vin de Catalogne, il sentait la peau de bouc à ce point de vous faire croire qu'on aspirait la vapeur d'une chèvrerie ».

comme digne de remarque est le *gazpacho,* dont la description faite par Didier nous frappe d'étonnement : « C'est le sorbet du pays. Le gaspacho (lisez *gazpacho*), n'est qu'une salade au pain qui, étendue d'eau glacée, désaltère et rafraîchit fort bien quand on n'a rien de mieux » (27). Ce que Gautier a dit sur ce sujet est très amusant. Selon lui, la recette « eût fait dresser les cheveux sur la tête de feu Brillat-Savarin ». Pour faire le *gazpacho* espagnol, « on verse de l'eau dans une soupière; à cette eau on ajoute un filet de vinaigre, des gousses d'ail, des oignons coupés en quatre, des tranches de concombre, quelques morceaux de piment, une pincée de sel, puis l'on taille du pain qu'on laisse tremper dans cet agréable mélange, et on le sert froid. Chez nous, des chiens un peu bien élevés refuseraient de compromettre leur museau dans un pareil mélange » (28). Malheureusement, il oublie l'huile.

De toutes les coutumes extraordinaires de l'Espagne, les deux qui semblent avoir été les plus remarquées par les voyageurs étaient les combats de taureaux et les danses nationales. On apprend dans ces articles les noms de quelques danses espagnoles, telles que le *fandango,* le *bolero,* la *jota aragonesa* et les *seguidillas manchegas,* mais c'est Gautier seul qui tâche d'en décrire une, la *malagueña.* On ne sait pas pourquoi ils ont négligé le sujet des castagnettes. George Sand leur consacre quelques lignes. La danse très curieuse des *seises* n'est pas mentionnée, bien qu'elle remonte à une époque lointaine. Quant aux combats de taureaux, on trouve sur eux six articles où les rédacteurs s'efforcent à présenter au public français un tableau fidèle de ce specta-

(27) *L'Alpuxarra*; RDM, 1er sept. 1845, p. 816.
(28) *Málaga*; RDM, 15 août 1842, p. 604.

cle si mal compris hors d'Espagne (29). Le court récit de Didier ne sert que d'introduction à son article, *L'Espagne en* 1835, et, en conséquence n'est pas important. Quand on se rappelle qu'il y a plus de deux mille travaux en espagnol qui traitent de la tauromachie ou y font allusion, les six articles publiés par la RDM semblent une contribution assez insignifiante. Cependant, deux de ces articles sont dignes d'attention parce qu'ils donnent une idée juste de ce divertissement appelé par Valon « un art véritable ». On s'attendrait à trouver la meilleure discussion sur les combats de taureaux dans l'article écrit par Juan Martínez, un collaborateur de la RDM écrivant de Madrid, mais la meilleure étude est celle de Valon, qui donne une petite histoire de la tauromachie avant de décrire le combat. Son article s'inspire d'une œuvre qui parut à Madrid en 1836, *Tauromaquia completa o sea el arte de torear en plaza, escrita por el célebre lidiador Francisco Montes.* On nous dit que l'idée première de l'art de combattre les taureaux doit être attribuée au père Adam lui-même : ayant besoin de vaches, il lui fallut vaincre d abord les taureaux. Si l'on ne veut pas accepter cette théorie de l'origine des courses de taureaux, il y en a une autre plus raisonnable, selon laquelle le Cid fut le premier à combattre les taureaux à cheval. Valon n'oublie pas de mentionner l'école de tauromachie fondée à Séville par

(29) *Scènes d'une course de taureaux à Aranjuez,* par A. Fontaney; RDM, vol. 3, 4, 1831.

Esquisses du cœur. Une course de novillos à Madrid, par A. Fontaney; RDM, 15 juillet 1832.

Les dernières fêtes royales de Madrid, par Juan Martínez; RDM, 15 oct.. 15 nov. 1833.

Málaga, par Th. Gautier; RDM, 15 août 1842.

El barco de vapor, par Th. Gautier; RDM, 1er janv. 1843.

La décima corrida de toros, par Alexis de Valon; RDM, 1er avril 1846.

Ferdinand VII, sur laquelle Gautier avait déjà appelé l'attention en 1842. Au point de vue historique, cet article est extrêmement intéressant.

Après Valon, c'est Fontaney qui a réussi le mieux à décrire les combats de taureaux. Sa description de la *cuadrilla* l'emporte sur celle de Valon, à qui, en revanche, il faut se reporter pour avoir la meilleure description des riches costumes des *toreros*. Valon seul remarque la tresse de cheveux que les *toreros* laissent croître à l'arrière de leur tête pour y attacher une bourse de rubans simulant le chignon d'une femme. Gautier est le seul rédacteur qui appelle l'attention sur la coutume de permettre quelquefois que le *matador* coupe l'oreille du taureau. C'est un signe d'honneur, indiquant que le public est d'avis qu'il a très bien combattu. C'est Gautier aussi qui dit qu'on frotte les taureaux d'acide nitrique pour les mettre en fureur. Malgré les descriptions de la mort du taureau et de l'épée employée par le *matador,* personne ne note que l'extrémité de cette arme est légèrement courbée par le bas. Aucun écrivain, sauf Fontaney, ne mentionne le silence de l'arène pendant le combat. C'est une des caractéristiques les plus saillantes pour le spectateur qui voit pour la première fois un combat de taureaux : ce silence inattendu lui est plus étourdissant que des clameurs.

Ces articles sont remplis de détails sur ce sujet qui a toujours intéressé le public. Les rédacteurs ne se sont pas bornés à parler d'une seule région, mais ils décrivent des combats ayant lieu à Madrid, à Aranjuez, à Valence, à Cadix et à Xérès. Ils conservent pour la postérité les noms des *toreros* les plus célèbres : Romero, Montes, Pepeíllo et Miranda, pour mentionner quelques-uns des *matadores*; parmi les *picadores*, Juan Gallardo et Sevilla, l'ami de Mérimée,

qui a fait une description de lui dans la première de ses *Lettres d'Espagne*. Gautier l'a mentionné aussi dans son livre *Tra los Montes*.

Les voyageurs français trouvaient-ils dégoûtant le spectacle sanglant d'un combat de taureaux ? Il est difficile de répondre à cette question, mais à notre avis, le ton des articles y est favorable. Valon, sans aucun doute, les approuvait. Fontaney souffrait d'abord et se trouvait mal, mais évidemment il finit par dompter sa répulsion instinctive. Valon est le seul écrivain qui s'aperçoive du vrai caractère de la tauromachie, qu'il appelle « un art véritable... qui a ses lois, ses principes et son code... (les combats) exaltent l'imagination, et la grandeur du péril efface le dégoût » (30). Fontaney entrevoit que le combat de taureaux est un drame en trois actes, car il appelle la mort du taureau « le dénouement du drame », un duel à mort entre le taureau et l'homme. Gautier comprend la passion des Espagnols pour les *corridas*. Il dit : « Le côté sanglant des courses est ce qui occupe moins les Espagnols, attentifs à la valeur des coups et à l'adresse déployés par les *toreros* », qui, ajoute-t-il, « ne courent pas de si grands risques que l'on pourrait se l'imaginer d'abord » (31). Il trouvait agréable la course de taureaux, qu'il appelle « un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer » (32). C'est lui aussi qui fait remarquer qu'en Espagne, on n'emploie pas le mot *toréador* : le vrai nom est *torero*. Les rédacteurs ont manqué de mentionner que beaucoup d'Espagnols ne prennent pas plaisir à ces spectacles. Les écrivains insistent sur le rôle des chevaux dans la *corrida*, et ils ont tous très mal décrit la *suerte*

(30) *La décima corrida de toros*; RDM, 1er avril 1846, p. 63, 81.
(31) *Málaga*; RDM, 15 août 1842. p. 610.
(32) *Tra los Montes*, p. 136.

des bandérilles. Cela est surprenant, parce que c'est le tiers du spectacle qui est le plus brillant pour l'étranger, et qui d'ordinaire lui inspire le moins de répugnance. Malgré l'intérêt que nous portons aux combats de taureaux, cette étude ne nous permet pas de faire remarquer tous les détails mentionnés par les rédacteurs. On doit leur savoir gré d'avoir présenté aux lecteurs de la RDM un tableau assez juste de la *corrida* espagnole.

On aurait pu faire une étude intéressante sur les traditions et les proverbes de l'Espagne, qui a été considérée comme la terre de la légende par excellence. Presque tout coin de la Péninsule a sa petite histoire. Les livres publiés pendant cette période en racontent beaucoup, mais les articles insérés dans la RDM ne passent que légèrement sur ce sujet. Nous regrettons cette lacune, car c'est dans ses dictons populaires et dans ses traditions qu'on peut voir esquissé le caractère national d'un peuple. On trouve mentionnés trois dictons bien connus : « Madrid, aire sutil que mata a un hombre y no apaga un candil » ; « Nueve meses de invierno, y tres de infierno », ce qui donne une mauvaise opinion du climat de Madrid; « Quien no ha visto a Sevilla no ha visto maravilla ». Malheureusement, le plus joli dicton a été omis : « De Sevilla al cielo, y en el cielo una ventanilla para mirar a Sevilla ». On ne trouve que quelques-unes des nombreuses légendes espagnoles, mais elles sont parmi les plus connues. Par exemple, on entend parler de l'apparition miraculeuse de la *Virgen del Pilar,* à Saragosse, et de l'archange Raphaël, chargé de sauvegarder la ville de Cordoue. Le goût de légendes des Espagnols les amena même à inventer une histoire charmante pour disculper le mauvais gouvernement si censuré. Selon cette légende, les dieux en sont responsables, parce qu'ils le décrétèrent ainsi

au commencement du temps, après avoir accordé à l'Espagne tous les dons de la nature. Didier remarque que Charles III employait beaucoup la phrase : « Comment s'appelle-t-elle ? » pour indiquer qu'on trouve une femme au fond de toute affaire que l'on creuse. Selon Didier, cette phrase est passée en proverbe espagnol. Nous avions dans l'idée qu'elle était d'origine française. Gustave d'Alaux appelle l'attention sur une locution curieuse employée à Madrid, dit-il, en parlant d'une jeune fille morte dans le premier développement de sa beauté : « Elle est morte de ses cheveux ». Nous trouvons bien amusante l'idée d'Alaux concernant l'adieu espagnol *Vayan con Dios,* qu'il appelle « euphémisme indigène qui signifie, dans sa traduction la plus vraie, *Qu'ils aillent au diable* ! » Aucun examen de la vie populaire de l'Espagne n'est complet sans la citation de quelques-unes des *coplitas* qui sont si caractéristiques du peuple espagnol, et si nombreuses qu'on pourrait remplir tout un livre de ces petites poésies amusantes ou moralisatrices. La langue espagnole en est riche, et Gautier et Alaux n'ont pas négligé d'en citer plusieurs.

Parmi les coutumes espagnoles qui attiraient le plus l'attention des voyageurs français était celle d'avoir un *sereno,* un veilleur de nuit portant une lanterne et un trousseau énorme de clefs, qui criait les heures et annonçait que le temps était serein (d'où vient son nom). Les Français romantiques remarquaient aussi la coutume curieuse de *pelar la pava,* c'est-à-dire, l'habitude des amants de causer à travers les grilles de la fenêtre du rez-de-chaussée. Il paraît que ce nom curieux n'a pas piqué la curiosité des rédacteurs, car Gautier seul le cite. On s'attendrait à trouver mentionné par tous les voyageurs le *patio* si caractéristique de la maison espagnole, mais ce ne sont que Gautier et Abel

Hugo qui en font la description. La *siesta* si renommée des Espagnols a attiré l'attention de deux de ces voyageurs seulement, tandis que « le bleu si dur » du ciel a été remarqué par trois écrivains. Didier seul parle du tribunal des eaux à Valence, qui est très célèbre. Il devance l'écrivain espagnol, Blasco Ibáñez, quand il parle du peuple « inculte et sauvage » de la Huerta, « qui porte à la ville une haine invétérée » (33). Nous voudrions appeler l'attention aussi sur une autre ressemblance littéraire assez curieuse : Fontaney, ayant noté que les Espagnols aimaient à s'adosser contre quelque chose, parlait en 1835 d'un « homme en veste... (qui) prenait le soleil, l'épaule appuyée contre un des piliers » (34) ; en 1920, Julio Camba a écrit dans un essai spirituel sur le type espagnol : « Mire usted esta postal. Aqui no hay nada más que un hombre. Pues este único hombre está recostado en un farol... Los españoles son unos hombres que se arriman à los faroles... Los españoles se diferencian de todos los demás hombres del mundo por esa costumbre que tienen de arrimarse a los faroles » (35).

Les voyageurs ne visitèrent que les régions les plus connues de l'Espagne, et ont laissé des récits sur Madrid, Valence, Tolède, Ségovie, l'Aragon, Majorque et l'Andalousie, si aimée par Gautier, qui consacra des articles à Málaga, à Cordoue, à Séville et à Grenade, « le Paradis de l'Espagne ». Il avait des yeux pénétrants et voyait tout ; on s'étonne de trouver des récits si pleins de petits détails inattendus sur la vie espagnole. Par exemple, c'est lui qui remarque les chats « que l'absence d'oreilles et de queue... rendaient semblables à des chimères japonaises » (36). Didier montre de

(33) *Cf. La barraca*, par Blasco Ibáñez.
(34) *Les cimetières de Madrid* ; RDM, 15 fév. 1835, p. 419.
(35) *Cf. La rana viajera. España. Las ciudades españolas.*
(36) *L'Andalousie* ; RDM, 1er nov. 1842, p. 358.

temps en temps cette qualité d'observateur perspicace. L'article le plus profond sur l'Espagne est celui de Mazade, *Madrid et la société espagnole en* 1847, loué par Mérimée. Celui-ci est plus qu'un article de mœurs, car le rédacteur parle aussi des écrivains, des peintres et du drame de l'Espagne. Veut-on savoir quels drames de l'ancien théâtre espagnol Mazade considérait comme dignes de remarque : il cite *García del Gastañar, Ricohombre de Alcald, La Estrella de Sevilla, El médico de su honra* et *La vida es sueño*. L'article de Gautier sur Málaga tend à devenir une étude littéraire où l'auteur jette un coup d'œil sur le théâtre du XVII[e] siècle, analyse la composition du drame espagnol, cite encore une fois les fameux préceptes de Lope de Vega, et ensuite parle quelque peu des écrivains contemporains. Il n'hésite pas à corriger l'erreur de Victor Hugo, qui avait écrit qu'« Alicante aux clochers mêle les minarets » ; Gautier dit qu'« elle n'a d'abord pas de minaret, et qu'ensuite le seul clocher qu'elle possède n'est qu'une tour fort basse et peu apparente » (37). Abel Hugo, écrivant ses souvenirs sur la cour de Joseph Napoléon, trouve l'occasion de mentionner Gorostiza, « l'un des premiers auteurs dramatiques de l'Espagne moderne », complètement perdu de vue par les rédacteurs qui firent un peu plus tard l'examen de la littérature espagnole. Il faut remarquer que Hugo ne semble pas savoir que Gorostiza était mexicain.

La plupart des rédacteurs de la RDM aimaient l'Espagne et en écrivaient avec sympathie. Didier fait exception. A la fin de 1835 et au commencement de 1836 son attitude n'était guère bienveillante. En mars de la même année, il écrivait encore sur l'Espagne, mais d'une manière froide et impartiale. Il semble n'insister que sur les choses déplai-

(37) *El barco de vapor*; RDM, 1[er] janv. 1843, p. 66.

santes, et s'en excuse en disant : « Je n'invente pas... Je montre l'Espagne comme elle est, sans flatterie, sans aigreur » (38). Ensuite il se met à parler du caractère espagnol, et en fait la meilleure description concise que nous ayons trouvée parmi les articles écrits sur ce sujet pendant cette période. On devine qu'en effet il aimait l'Espagne; autrement il n'aurait pas pu écrire avec tant de sentiment : « La noblesse espagnole est morte, et quand on voit par quels hommes sont portés aujourd'hui tous ces grands noms du moyen-âge, on se prend à rougir pour leurs ancêtres. La race même est dégradée, et les corps sont aussi impotents que les âmes » (39). C'est comme le cri d'une personne qui est forcée de regarder la mort languissante d'un ami bien aimé. Il nous fait penser aux écrivains espagnols de la *Generación de* 1898. Didier ajoute : « Au-dessous de cette Espagne égoïste, peureuse, épuisée, il y a une Espagne forte, courageuse, dévouée... Le peuple espagnol est toujours sur la défensive, et ses agressions ne sont que des représailles. Ses vices ont de la grandeur : il tue, mais c'est par jalousie, par haine; et quand l'indigence, le désespoir, le poussent hors des voies légitimes, il ne va pas, larron tremblant, glisser une main furtive dans la poche du passant : il monte à cheval, prend son escopette et gagne la montagne. C'est une déclaration de guerre en règle. L'amour de la gloire n'est pas étranger à ces aventureuses résolutions. Ce sont là des instincts barbares, antisociaux; mais ce ne sont pas des instincts bas. Ils accusent de l'énergie, de la vitalité, de l'audace » (40). En mai il était à bout de patience et s'exclame : « N'as-tu provoqué l'attention du monde que

(38) *L'Espagne en* 1835; RDM, 15 mars 1836, p. 732.
(39) *Op. cit.*, p. 753.
(40) *Op. cit.*, pages 754, 755.

pour en devenir la risée ? Les nations ont l'œil ouvert sur toi, mais prends garde, elles ont d'autres soins que de te regarder ainsi tournoyer sur toi-même sans faire un pas décisif, sans te rallier à la grande phalange humaine; prends garde qu'elles ne se lassent de t'attendre, et que, perdant enfin patience, elles ne te jettent à la face, en se détournant de toi, l'anathème insultant que plus d'une a déjà sur les lèvres ! Malheur à toi, si tu les trompes ! Malheur ! car alors les vaines fumées de l'orgueil impuissant dont tu t'enivres et qui t'aveuglent, ne te sauveraient pas du mépris des peuples et des calamités sans nombre dont la Providence punirait ta défection » (41).

En 1845, Didier semble avoir perdu cette flamme d'indignation, son vif désir d'encourager l'Espagne à se réformer. Dans l'article qui parut cette année, il ne s'abstient pas d'énumérer beaucoup de choses ennuyeuses. Les mauvaises hôtelleries « dénuées, sales et repoussantes », avec leurs lits « tellement suspects » qu'il préférait passer la nuit à la belle étoile, l'incommodèrent surtout. A cet égard, on doit se rappeler que Gautier réfute l'accusation de saleté jetée à l'Espagne; il l'attribue aux « idées que l'on se fait dans le reste de l'Europe de la malpropreté espagnole, idées généralement fausses, qui ne peuvent être venues qu'à propos de quelques misérables hameaux de la Castille, dont nous possédons l'équivalent et au-delà en Bretagne et en Sologne » (42). Didier se plaignait de la mauvaise nourriture et du vin aigre, et se fâchait de la « sublime indifférence » du *posadero* espagnol. Les *hidalgos* et les commerçants lui paraissaient « peu cultivés, peu sociables, et dépourvus de toute originalité ». La difficulté de voyager l'ennuyait aussi.

(41) *Op. cit.*, 1er juin 1836, p. 591.

(42) *L'Andalousie*; RDM, 1er nov. 1842, p. 355.

Assurément il avait supporté les mêmes inconvénients pendant son premier voyage en Espagne, et nous croyons voir ici la vraie cause du dégoût pour ce pays qu'il manifeste de temps en temps. Au fond, il aimait l'Espagne. Citons ce qu'il a dit d'un vieux héros, Guzmán el Bueno, qui aimait mieux voir égorgé son fils que de livrer sa ville à l'ennemi : « De tels noms méritent de figurer au livre d'or de l'humanité » (43). Didier nous fait penser à Ganivet, le penseur espagnol de la fin du siècle. Les bons conseils offerts par Didier à l'Espagne peuvent être utiles à toute nation. Il dit : « Quand les dynasties ont fini leur œuvre, quand les aristocraties s'éteignent, et que le corps social paraît menacé de dissolution, alors la force de l'Etat se concentre tout entière au sein du peuple; traditions, vertus, honneurs, tous les trésors de la pensée nationale, tous les dogmes sacrés du pays se réfugient à la fois dans ce sanctuaire inviolable. Or, l'Espagne en est aujourd'hui à cette époque de décomposition; qu'elle obéisse donc, si elle veut renaître, aux lois providentielles; qu'elle aille puiser la vie où Dieu l'a mise, et retremper sa vieillesse à ces sources viriles; c'est là qu'elle lavera ses souillures; c'est là qu'elle peut retrouver encore la vaillante épée de Rodrigue, et quelques débris peut-être du sceptre de Charles-Quint (44). Voyons ce que dit Ganivet en 1896 : « Una restauración de la vida entera de España no puede tener otro punto de arranque que la concentración de todas nuestras energïas dentro de nuestro territorio. Hay que cerrar con cerrojos, llaves y candados todas las puertas por donde el espíritu español se escapó de España para derramarse por los cuatro puntos del horizonte, y por donde hoy espera que ha de venir la salvación; y

(43) *Le Maroc. Tanger*; RDM, 1er août 1836, p. 258.
(44) *L'Espagne en* 1835; RDM, 15 mars 1836, p. 756.

en cada una de esas puertas no pondremos un dantesco que diga : *Lasciate ogni speranza,* sino este otro más consolador, más humano, muy profundamente humano, imitado de San Agustín : *Noli foras ire; in interiore Hispaniae habitat veritas* » (45).

Les opinions des divers écrivains français sur le caractère du peuple espagnol se ressemblent beaucoup. Ils parlent de sa passion de fumer, de son dédain pour le travail, de son individualisme, de son indifférence et de son mépris de la mort. Les *milagros* sinistres, des croix de bois dressées pour commémorer, pour ainsi dire, les endroits où des meurtres avaient été commis, ne passèrent pas inaperçus. On considérait les expressions *mañana* et « *qué importa* » comme les plus caractéristiques du vocabulaire de la Péninsule, employées pour excuser l'indolence habituelle. L'exquise politesse naturelle à l'Espagnol, son goût des jeux de mots et des sobriquets, son flegme et sa patience, sa détermination, son sang-froid et sa fierté, ont été tous notés par les rédacteurs de la RDM. Didier voit sur leurs lèvres « ce sourire indéfinissable qu'a le peuple espagnol quand il croit qu'on se moque de lui ». Gautier, toujours bienveillant, trouvait les Espagnols « d'une simplicité et d'une bonhomie extrêmes ». La clef de l'âme espagnole est l'honneur; citons un vieux couplet :

Al rey la hacienda y la vida
se ha de dar; pero el honor
es patrimonio del alma
y el alma sólo es de Dios.

Les rédacteurs de la RDM ne semblent pas accepter la vieille définition qui est intéressante seulement parce qu'elle

(45) *Ideario español,* p. 27.

nous donne quelque idée de la fausse notion de l'Espagnol qu'on avait au XVII[e] siècle : « Le segnor espagnol, ange en l'église, diable à la maison, loup en table, pourceau en sa chambre, paon en la rue, renard pour les femmes, mouton quand il est pris ». Nous aimons mieux l'aperçu du caractère espagnol donné par Mazade : « Le Madrilène n'a pas la gravité taciturne du vieux Castillan; il n'a ni l'exubérance prétentieuse de l'Andalou, ni l'inquiète turbulence du Catalan, ni la rusticité du Galicien et de l'Asturien, ni la fierté têtue du Navarrais; il a l'esprit libre, facile, ouvert, peu profond peut-être, mais aussi dégagé de tout préjugé local; il s'assimile aisément tous les goûts et toutes les habitudes » (46). Beaucoup d'Espagnols ont la même opinion de leurs compatriotes. Ils ont du bon sens et un sentiment de l'humour qui tend quelquefois à devenir farouche. Fontaney raconte un petit incident qui peut servir de preuve de cette qualité caractéristique de leur humeur. Un fossoyeur dans un cimetière espagnol vendait des ossements humains à des étudiants en chirurgie, en exaltant sa marchandise. En réponse à une question, il dit : « Que ce soit une tête d'homme ou une tête de femme, ma fille, elle n'en parle pas davantage maintenant » (47). Le couplet suivant montre aussi leur bon sens quelque peu satirique :

Un loquito del hospicio
me dijo en una ocasión :
— No son todos los que están,
ni están todos los que son.

Les écrivains prenaient plaisir à parler des femmes des diverses régions de l'Espagne et remarquaient leurs petites

(46) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, p. 319.

(47) *Cf. Les cimetières de Madrid*; RDM, 15 fév. 1835.

mains et leurs pieds mignons. Les Français ne s'attendaient à trouver que des Espagnoles brunes; Emile Deschamps avait dit que « la femme, la vraie femme de l'homme, est une brune Andalouse » (48). Il prit peut-être cette idée de la vieille *coplita :*

Morena tiene que ser
la tierra para claveles,
y la mujer para el hombre
morenita y con desdenes.

Didier et Alaux s'étonnent de voir des Espagnoles blondes, et semblent ignorer que beaucoup des anciens auteurs de l'Espagne louèrent les yeux verts de leurs héroïnes. Gautier, le romantique, remarque les « œillades incendiaires » des Espagnoles, mais personne ne parle de l'habitude de faire des *piropos,* ces galanteries si caractéristiques de l'Espagnol et si mal comprises par les étrangers. Il définit assez bien la *sal* renommée de l'Andalouse, son esprit vif qui a donné lieu à l'un des compliments les plus courants en Andalousie. Gautier appelle l'attention sur l'usage d'appeler les dames par leur petit nom, mais il l'explique très mal; il omet de mentionner qu'en ce cas il faut toujours faire précéder le petit nom de *doña,* qui est un titre de respect.

On voudrait trouver des descriptions détaillées des costumes nationaux. Mazade, Fontaney, Didier et Gautier appellent plus ou moins l'attention sur eux, mais avec peu de succès. Les costumes de *toreros* sont les mieux décrits. Bien entendu, les voyageurs remarquèrent la *mantilla,* qui tendait déjà à disparaître. Gautier et Mazade ont noté la rapidité avec laquelle la femme espagnole ouvre et ferme son éventail; ce « miracle de prestesse » est vraiment frappant

(48) *Esquisses morales*; RDM, vol. 1, 2, 1831, p. 286.

pour l'étranger. L'étudiant espagnol, « déguenillé, déchaux et malpropre », a toujours été considéré comme un type singulier, et Didier et Alaux en donnent une description excellente. Gautier regrette la disparition des costumes régionaux, parce que « c'est un spectacle douloureux pour le poète, l'artiste et le philosophe de voir les formes et les couleurs disparaître, les lignes se troubler, les teintes se confondre, et l'uniformité la plus désespérante envahir le monde sous je ne sais quel prétexte de progrès » (49). Un des types les plus saillants parmi les habitants de l'Espagne est le mendiant, observé par Fontaney et par Mazade. Il n'est point obséquieux, il a même une sorte de dignité sociale, et demande l'aumône comme une chose due en quelque façon, comptant sur la générosité native du caractère espagnol. Il est regrettable qu'on n'ait pas connu le poème célèbre d'Espronceda, *El mendigo,* qui exprime si bien la psychologie du mendiant espagnol.

Nous nous étonnons que les rédacteurs de la RDM n'aient pas décrit plus de fêtes espagnoles. Martínez a mentionné la fête de Saint-Jean et a fait aussi un récit excellent des fêtes royales de Madrid (50), mais il n'y a pas un article sur les fêtes ayant lieu à l'occasion des mariages de la jeune reine Isabelle et de sa sœur. Cependant, un livre traitant ce sujet parut à cette époque (51). On remarque aussi l'absence d'articles sur les fêtes fameuses de la Semaine-Sainte à Séville. Les écrivains ont négligé le jeu de pelote, et quant aux descriptions des villes, on doit avouer qu'elles sont bien faibles. La plupart des articles sont plutôt des

(49) *Grenade*; RDM, 15 juillet 1842. p. 257.

(50) *Les dernières fêtes royales de Madrid*; RDM, 15 oct., 15 nov. 1833.

(51) *Un mois en Espagne*, par Amédée Achard.

articles de mœurs que des articles de voyage. On s'attendrait à trouver au moins un récit sur les cathédrales si renommées qu'elles sont passées en proverbe :

Toledo la rica,
Salamanca la fuerte,
León la bella,
Oviedo la sacra,
Y Sevilla la grande.

Un examen détaillé des nombreux articles sur les pays qui étaient ou avaient été des colonies espagnoles, serait bien intéressant, mais dans les limites de cette étude nous ne pouvons que les signaler. Pendant la période dont il s'agit, la RDM publia soixante-trois articles où il s'agissait des pays espagnols du Nouveau-Monde. Il y en a vingt et un sur le Mexique, quatre sur l'île de Cuba, un sur l'île d'Haïti, deux sur les Philippines, un sur le Guatemala, un sur la Colombie, un sur le Venezuela, neuf sur l'Argentine, deux sur le Chili, deux sur le Pérou, un sur l'Isthme de Panama et dix-huit articles divers. Quelques-uns ont peu d'importance, mais il y en a qui sont intéressants. On voit que c'était le Mexique qui intéressait le plus. Nous devons la plupart des récits concernant ce pays à un seul écrivain, Gabriel Ferry, qui écrivit en trois ans (1846, 1847, 1848), quatorze de ces articles. Parmi ces études il y a des mélanges de sciences et d'histoire naturelle, où l'on trouve quelques renseignements curieux et assez incroyables. Il vaut la peine de lire l'article qui parut en 1831, sur les antiquités mexicaines (52). On trouve l'orthographe extraordinaire de *Vizliputzli* pour désigner *Huitzilopochtli,* l'un des dieux les

(52) *Antiquités du Mexique,* par Ferdinand Denis; RDM, vol. 1. 2. 1831. Cet article est écrit d'après l'œuvre d'Augustine Aglio, fondée sur l'ancienne histoire écrite par Sahagún.

plus importants des Aztèques. Il paraît que le reproche : « Et moi, donc, suis-je sur des roses ? » énoncé par Guatimozin, qui fut torturé par ordre de Fernand Cortez, était déjà passé en proverbe français, car nous le trouvons cité en 1832 (53), sans aucune allusion à l'origine de l'expression. Charles Leblanc avait publié à Paris en 1804 un roman intitulé *Guatimozin, le dernier héros mexicain,* et le roman de Marmontel, *Les Incas,* publié en 1777, était si populaire en France pendant la première partie du XIX[e] siècle qu'il y en eut vingt-trois éditions. L'histoire de Guatimozin, qui fut torturé par ordre de Fernand Cortez, était Mazade, où est examinée la question de la société argentine (54), est puisé dans la belle œuvre de Sarmiento, *Facundo, o La civilización y la barbarie,* publiée au Chili en 1845 par le journal *El Progreso.* Une grande partie de l'article de Mazade n'est que la traduction de l'ouvrage écrit par cet écrivain d'Amérique du Sud, à qui l'écrivain français en reporte tout l'honneur. Mazade mentionne aussi *La cautiva,* un excellent poème sur la pampa, écrit par Echeverría. Les articles de la RDM ne plaisaient pas toujours aux étrangers, et le 15 janvier 1835 elle publia un article de Pavie, *Les Indiens de la Pampa*, qui offensa les Argentines. Ce ne fut que le 1[er] février 1836 que la *Chronique de la Quinzaine* essaya d'expliquer la raison du malentendu.

Evidemment les lecteurs français aimaient les articles qui leur fournissaient des renseignements sur la vie d'autres peuples, et leur goût ne se bornait pas à des récits sur un seul pays. Enfin, citons l'opinion d'un autre rédacteur de

(53) *Le l'avenir de l'art,* par Edgar Quinet; RDM, 1[er] juin 1832.

(54) *De l'Américanisme et des Républiques du Sud*; RDM, 15 nov. 1846.

la *Revue* : « La langue française n'est encore que française : il nous la faut turque avec l'Orient, italienne au-delà des Pyrénées, nue avec le Nouveau-Monde : il faut qu'elle soit parfumée de tabac, d'algue et de goudron, avec la mer. La tête lui tournera un peu. Elle dira souvent une chose pour l'autre ; mais les voyages la formeront » (55).

(55) *De la littérature maritime*, par Léon Gozlan; RDM, 1er janv. 1832, p. 80.

CHAPITRE IV

L'ESPAGNE DES ARTS ET DES SCIENCES

Quels renseignements sur l'Espagne l'art a-t-il fournis aux Français ? Pendant la période dont il s'agit, l'Espagne devenait de plus en plus à la mode dans la littérature et sur la scène, et en conséquence on ne s'étonne pas de la voir représentée sur les toiles des peintres. La *Chronique* du 15 août 1833 parle de la régénération du plafond du théâtre Français, où Calderón et Lope de Vega se trouvaient parmi les autres grands dramaturges. Malgré cette vogue, on savait peu de choses des anciens artistes espagnols et presque rien des contemporains. Fontaney a reconnu que l'interprétation visuelle d'un pays est souvent plus impressionnante que la description écrite : « Une page semblable (de cette neuve poésie du terroir ramassée à pleines mains et mise ardemment en œuvre) en conte plus à elle seule de l'Andalousie, que tous les milliers de voyages accumulés depuis vingt ans par les *touristes* » (1). Les rédacteurs de la RDM mentionnent assez fréquemment les maîtres espagnols, mais il n'y a que trois articles contenant ce qu'on peut considérer jusqu'à un certain point comme une ana-

(1) *Les exhibitions de peinture et de sculpture à Londres en* 1836, par Lord Feeling; RDM, 1er juillet 1836, p. 28. Il s'agit d'un tableau par Lewis, qui montre l'extérieur d'une auberge de Grenade.

lyse de l'art espagnol (2). Les qualités essentielles de la peinture espagnole y sont indiquées, et c'est Gustave Planche qui note le premier le caractère voluptueux des madones espagnoles. D'autres l'ont remarqué aussi, et en raison de la ressemblance entre leurs opinions nous nous demandons si c'est Planche qui avait appelé leur attention sur cette caractéristique. La comparaison de leurs jugements aura peut-être de l'intérêt. Planche écrit : « La mère de Jésus... éveille dans l'âme du spectateur plus d'un désir tumultueux. Elle est pleine de grâce et de chasteté; mais sa peau est si ardente et si colorée, le sang qui circule dans ses veines est si abondant et si rapide, ses yeux ont tant de feu, que, malgré lui, le spectateur se surprend à oublier la mère pour ne plus se rappeler que la femme » (3). Viardot dit plus tard : « Elles restent plus près de la nature, et on peut en retrouver le type dans toute jeune mère, belle, douce et tendre » (4). Blaze s'exprime ainsi : « Chez l'Espagnol (Murillo)... la femme vous préoccupe plus que la mère du Christ; cette reine qui monte au ciel parmi les légions d'anges, n'a rien dépouillé de son humanité, et vous lance du milieu de son assomption glorieuse des regards de feu qui, certes, sont bien loin de vous inspirer le mépris des plaisirs de ce monde » (5). Quinet assure que les vierges de Murillo « sont nées en Castille et n'ont jamais vu d'autre pays. Leur ascé-

(2) *Galerie espagnole au Louvre,* par Henri Blaze; RDM, 15 mai 1837.

Revue de la littérature anglaise. Les arts en Espagne, par P. Mérimée; RDM, 15 nov. 1848.

Le vœu de Louis XIII, par Gustave Planche; RDM, 1er avril 1830.

(3) *Le vœu de Louis XIII*; RDM, 1er avril 1830, p. 95. Il parle de la *Sainte-Famille* de Murillo.

(4) Cité dans l'*Histoire littéraire. Revue trimestrielle*; RDM, 1er déc. 1835, p. 617.

(5) *Galerie espagnole au Louvre*; RDM, 15 mai 1837. p. 536.

tisme s'est exhalé sous les voûtes des églises de Séville et de Madrid; dans leurs plus divines aspirations, vous reconnaissez les souvenirs de la patrie terrestre et les stigmates de l'amour humain » (6). Mazade affirme que les vierges espagnoles ont « une beauté terrestre » et « vivent de notre vie » (7). Mérimée déclare que « les Madones et les anges de Murillo vous rappellent les figures de la rue, et l'on se sent trop sur la terre... Sa vierge n'est pas la reine du ciel, sans doute; mais elle a tant de bonté, tant de compassion, tant de candeur, qu'on peut en faire au moins la vierge des bonnes gens (8).

Après le premier article publié par Planche, quelques années passèrent sans qu'on fît mention de l'art espagnol, mais en 1833 on commença à faire allusion aux fameux peintres de l'Espagne, surtout aux grands artistes Murillo, Velázquez et Ribera. Planche croyait que ce qu'on aimait profondément devenait « un sujet d'étude, un travail, une occasion de volonté, de persévérance, de douleur réelle, ou de joie vraie ». Nous trouvons excellente sa formule pour vérifier si l'on a vraiment le goût de l'art : « Si la *Sainte-Cécile,* ou la *Joconde,* la *Crèche* de Ribera, ou le *Mendiant* de Murillo, ne vous donnent que du plaisir, assurez-vous que vous n'aimez pas la peinture » (9). On note que deux des tableaux choisis par Planche pour représenter de vrais chefs-d'œuvre sont espagnols, et on remarque aussi qu'il ne se voit obligé d'ajouter les noms des peintres qu'à ces

(6) *Discours prononcé au Collège de France*; RDM, 1er janv. 1843, p. 167.

(7) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, p. 352.

(8) *Revue de la littérature anglaise. Les arts en Espagne*; RDM, 15 nov. 1848, p. 645.

(9) *Salon de* 1833; RDM, 15 mars 1833. p. 660.

toiles, ce qui fait croire que le rédacteur considérait que le public n'était pas bien instruit au sujet des artistes espagnols.

L'Espagne servait d'inspiration à la littérature et à l'art des autres pays qui, en revanche, ne reconnaissaient guère ses artistes contemporains. Frédéric Mercey parlait en 1838 de « la légion d'auxiliaires » qui était venue de par-delà les Pyrénées à l'école franco-espagnole. En 1835, cinq tableaux par trois artistes, Cerezo, Murillo et Velázquez, représentaient l'école espagnole au musée de La Haye. L'Espagne avait pris à cœur d'exhumer son art national et d'écrire sa vie et ses coutumes, mais la RDM semble n'en tenir aucun compte, bien qu'un article publié en 1829 appelle l'attention du monde sur le musée de Madrid, contenant « une des plus belles collections de tableaux qu'il y ait en Europe » (10). Dans le même article on trouve mentionnés les peintres Madrazo et Vicente López qui avait décoré avec « un rare talent » le plafond de la grande salle du palais royal.

L'exposition au Louvre de la collection magnifique de peintures espagnoles, groupée en 1835 par Taylor et Dauzats sur l'ordre de Louis-Philippe (11), éveilla un grand intérêt pour l'art espagnol, « ce grand art de la couleur chaude, de la forme énergique et du mouvement », selon Blaze. Cette expédition en Espagne donna lieu au premier article que

(10) *Espagne. Mouvement des sciences et de l'industrie*; RDM, oct. 1829, p. 121.

(11) 81 Zurbarán, 25 Ribera, 38 Murillo, 19 Velázquez, 22 Alonso Cano, 10 Valdés Leal, 8 El Greco; en tout, 402 toiles. *Cf. L'España de Théophile Gautier*, par René Jasinski. Selon lui, la collection fut ouverte en janvier 1838; Henri Blaze écrit dans la RDM du 15 mai 1837 : « Un nouveau musée va s'ouvrir au Louvre dans quelques jours : le musée espagnol »; p. 534.

la RDM consacre entièrement à l'art de l'Espagne (12). Blaze prend la défense de cette initiative en disant que la France voulait protéger pour le monde entier les trésors artistiques dont l'Espagne ne se préoccupait guère et qui, ensevelis dans les monastères et dans les cathédrales, étaient menacés par la révolution (13). Il dit : « Qu'on y songe bien, nous ne les enlevons pas à l'Espagne mais au néant » (14). Blaze parle des ruses dont Taylor et Dauzats se servirent pour obtenir les peintures, malgré l'ordonnance publiée par le ministre de l'Intérieur, qui interdisait toute exportation à l'étranger de tableaux de l'école espagnole, et il affirme qu'on ne doit pas avoir à aller en Espagne pour étudier les artistes espagnols; que c'est « une triste nécessité quand il faut apprendre la langue d'un peuple pour lire l'histoire de ses arts » (15). Cette opinion nous semble assez aventurée, surtout quand on se rappelle qu'au XVII[e] siècle, on étudiait l'espagnol seulement pour s'amuser en lisant les œuvres espagnoles. En 1840, Gautier et Eugène Piot voulurent recueillir des trésors artistiques en Espagne, mais sans succès; il fallut que Gautier remboursât sa part des dépenses.

Les peintres nommés le plus souvent dans la RDM sont Murillo, Velázquez, Ribera et Zurbarán, mais on trouve aussi quelque mention d'Alonso Cano, Valdés Leal, Cerezo, Morales el Divino, Pedro Orrente, Juan Carreño de Miranda, Esteban March, et Capitán Juan de Toledo et Juan de Juanes. Les rédacteurs parlaient surtout des maîtres anciens, qu'ils admiraient « non sans hésiter quelque peu, faute d'éduca-

(12) *Galerie espagnole au Louvre*, par Henri Blaze; RDM, 15 mai 1837.

(13) En 1937 on a organisé un comité pour protéger les trésors d'art à Madrid. *Cf. Time*, 1[er] fév. 1937.

(14) *Galerie espagnole au Louvre*; RDM, 15 mai 1837, p. 535.

(15) *Idem.*, p. 541.

tion spéciale », et auxquels ils étaient « entraînés par une puissance invisible ». Il sera peut-être intéressant de noter quels tableaux des artistes anciens ils ont mentionné. En voici la liste : *La Vierge à l'alfaja, La décollation de Saint-Rodrigue, A Sainte-Catherine, L'enfant prodigue, La Conception de la Vierge, Saint-Félix de Cantalicio, Le mendiant, Sainte-Elisabeth, La Sainte-Famille, auto-portrait* (Murillo), *L'Assomption de Sainte-Marie l'Egyptienne, L'Hercule assommant le Centaure, Le martyre de Saint-Barthelémy, La Crèche, L'Adoration des bergers, Portrait du comte-duc d'Olivares, Las Meninas, Les buveurs, Les forges de Vulcain, La reddition de Bréda, Finis gloriae mundi.* Ce dernier inspira à Gautier les vers insérés dans son article intitulé *Andalousie,* publié dans la RDM du 1er novembre 1842, et qui forment la seconde partie du poème, *Deux tableaux de Valdès Léal.* On remarque que toutes ces peintures sont des artistes Murillo, Ribera, Velázquez et Valdés Leal. Nous notons avec étonnement l'omission du nom d'El Greco. L'admiration des Espagnols pour le grand maître Murillo provoqua cette observation de Gautier : « L'honneur et aussi la plaie de Séville, c'est Murillo. Le moindre bourgeois, le plus mince abbé, possède au moins trois cents Murillo du meilleur temps » (16). Le génie de cet artiste était trop peu connu en France avant Viardot, qui révéla au monde les trois genres de sa peinture.

Quant à l'art contemporain de l'Espagne, les rédacteurs de la RDM ne s'y intéressaient guère. On fait mention de Vicente López, de Ribera, de Villa Amil et de Madrazo, et c'est le dernier qui a attiré le plus l'attention, notamment dans les comptes rendus sur le salon de 1838 et sur celui de 1839, où se trouve cette assertion significative : « Madrazo

(16) *L'Andalousie*; RDM, 1er nov. 1842, p. 377.

prouve que l'affreuse guerre qui désole son pays n'y a pas détruit le sentiment des arts » (17). Cependant, les critiques semblaient croire que l'art espagnol était en décadence, bien qu'ils aient reconnu que les Espagnols étaient doués d'un vrai sentiment pour l'art. George Sand raconte qu'un menuisier resta absorbé dans la contemplation de *La descente de la croix*, gravée d'après Rubens; et qu'il dit ensuite : « Il n'y a rien dans toute l'île de Majorque d'aussi beau et d'aussi naturel ». George Sand avoue que cette remarque l'avait étonnée : « Ce mot de *naturel* dans la bouche d'un paysan qui avait la chevelure et les manières d'un sauvage nous frappa beaucoup » (18).

En 1835, Viardot regrettait « non la décadence, mais la ruine, la mort, l'oubli complet de l'art et de ses traditions » (19) en Espagne. Mazade affirmait que « malgré leur talent et efforts la peinture se relève à peine de sa décadence. Les productions nouvelles ont peu de caractère et d'originalité » (20). Nous sommes étonnés que les critiques n'aient pas consacré au moins un article à Goya. Gautier le mentionne en 1842 : « Goya a été le dernier descendant reconnaissable encore du grand Velázquez » (21). Viardot le mentionne aussi, mais non dans ses articles écrits pour la RDM. Il considérait Goya comme la « seule individualité puissante que l'Espagne ait donnée aux arts depuis les maîtres anciens jusqu'à nos jours » (22). Il l'appelait aussi l'héritier de Velázquez.

(17) *Le Salon de* 1839; RDM, 15 avril 1839, p. 242.

(18) *Un hiver au midi de l'Europe*; RDM, 15 mars 1841, p. 791.

(19) *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne.* p. 389.

(20) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, p. 351.

(21) *Málaga*; RDM, 15 août 1842. p. 622.

(22) *Cf. Les musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique.* page 168.

On se demande souvent pourquoi l'Espagne n'a pas produit de statuaire, et les rédacteurs de la RDM ont fait aussi des conjectures à ce sujet. C'est Gautier qui a avancé la théorie la plus raisonnable pour expliquer cette lacune. Il croyait que l'Espagne avait abandonné les marbres lourds à cause du rôle joué par les statues dans la vie populaire; on les faisait sortir en procession pendant les nombreuses fêtes religieuses. Viardot essaie aussi de résoudre ce problème et, appuyant sur le sentiment de la réalité caractéristique des œuvres espagnoles, dit : « L'Espagne n'a pas eu de statuaire, mais elle a eu une admirable école de peinture. Que serait en effet la statuaire sans l'idéalité ? » (23) On sait qu'il y a en Espagne beaucoup de sculptures sur bois, par des maîtres inconnus, qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Gautier appelle l'attention sur les beaux crucifix sculptés par Alonso Cano et par Montañés, et Didier parle des magnifiques sculptures en bois par Alonso Berruguete qui se trouvent dans la cathédrale de Tolède.

L'architecture a toujours été négligée en Espagne, mais il y a de beaux exemples des architectures arabe et chrétienne. Planche conseille aux jeunes artistes et aux architectes aussi de visiter l'Espagne. Mérimée reproche au critique anglais, Stirling, de ne pas avoir mentionné les cathédrales de Léon, de Séville et de Burgos (24). Il n'aimait pas l'Escurial, qu'il appelle « une vaste baraque de granit, bizarre de plan, maladroite d'exécution, sans caractère et sans style ». Des vieux maîtres mentionnés dans la RDM, Herrera représente les architectes, et Villanueva est signalé parmi

(23) Cité dans l'*Histoire littéraire. Revue trimestrielle*; RDM, 1er déc. 1835, p. 616.

(24) *Les arts en Espagne*; RDM, 15 nov. 1848, p. 640.

les contemporains. José Alvarez est mentionné comme le dernier bon sculpteur espagnol (25).

L'influence de l'Espagne sur l'art français de cette période est reconnue par les critiques de la RDM, qui ont mentionné environ seize artistes français qui s'intéressaient plus ou moins aux sujets espagnols. De ce groupe, c'est Leleux qui attirait le plus l'attention. Frédéric Mercey prédit en 1839 que l'école franco-espagnole allait prospérer et que, de 1838 à 1850, elle finirait par tout envahir. Le public français se faisait une idée de la Péninsule par les tableaux qui représentaient des scènes de la vie espagnole. Il nous semble que les sujets préférés étaient les auberges et les courses de taureaux, mais on aimait aussi les portraits. Fontaney, qui se piquait d'être un *aficionado* aux combats de taureaux, a fait avec un ton d'autorité la critique de quelques peintures de Lewis. Il n'a décrit en détail que les ouvrages représentant une course de taureaux et l'extérieur d'une taverne de Grenade. Fontaney insiste toujours sur le rôle des chevaux dans la *corrida* : « Ces pauvres chevaux des courses, tout invalides et squelettes qu'ils paraissent, ne sont pas de pures rossinantes; ils témoignent jusqu'à la fin de leur sang andalou... C'est qu'au cirque, le cheval et le taureau ne sont point de simples comparses. L'acteur principal est le taureau peut-être » (26). Planche trouvait « délicieuses » les scènes espagnoles de Lewis, et louait surtout une tête de jeune femme espagnole : « L'incarnat des joues, l'ébène de la chevelure, le sourire des lèvres, invitant et pudique, le regard humide et velouté qui s'échappe des cils longs et soyeux,

(25) *L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, telle qu'elle est*; RDM, vol. 3, 4, 1831.

(26) *Les exhibitions de peinture et de sculpture à Londres en* 1836, par Lord Feeling; RDM, 1er juillet 1836, p. 27.

font de cette tête un chef-d'œuvre de grâce et de beauté » (27). Malheureusement, les tableaux faisaient naître souvent des idées désagréables du caractère espagnol. Citons ce que dit Planche d'un tableau qui représentait un moine de Séville prêchant : « La crédulité superstitieuse, l'ignorance effrayée, la confiante espérance, l'aveugle soumission, exprimées par l'auditoire, donnent à cette scène un caractère de vérité, je dirais presque d'authenticité » (28).

Il est intéressant de connaître quelques jugements français sur l'art espagnol. Bien entendu, les opinions suivantes ont rapport à l'art ancien de l'Espagne. Viardot considérait que le caractère général de la peinture espagnole était « la noblesse et la vérité; c'est une noblesse supérieure unie à une vérité parfaite; ou plutôt c'est la nature si bien rendue, exprimée d'une manière si vivante, que cette vie donnée à la toile vous impose et vous pénètre d'admiration » (29). Blaze s'est exprimé ainsi : « Le caractère de l'école espagnole, c'est la puissance, l'animation, la vie; un luxe de couleur qui vous entraîne, une exubérance de sève qui déborde » (30). Mazade a parlé du puissant réalisme de cet art : « Une chose frappe bien vivement, en général, dans la peinture espagnole, c'est l'exactitude avec laquelle elle fait revivre la nature, même la plus horrible, la plus dégoûtante, c'est l'énergie avec laquelle elle exprime la réalité; pour elle, l'homme est toujours un être humain qu'elle

(27) *Histoire et philosophie de l'art*; RDM, 15 juin 1835, pages 684, 685.

(28) *Op. cit.*, p. 685.

(29) Cité dans l'*Histoire littéraire. Revue trimestrielle*; RDM, 1er déc. 1835, p. 617.

(30) *Galerie espagnole au Louvre*; RDM, 15 mai 1837, pages 535, 536.

ne cherche point à transfigurer » (31). Mérimée affirmait que les artistes espagnols avaient « le don de la couleur », mais en même temps « une indifférence pour la forme qui, poussée à l'excès, amène bientôt la décadence de la peinture » (32). Gautier apercevait le sentiment de la mort qui pénétrait la vie et la gaieté espagnoles, mais il admirait les œuvres empreintes de réalisme : « Avec tous les éléments de la difformité, il arrivera au beau par le pittoresque et le caractère. C'est ainsi que d'affreuses peintures de l'Espagnolet... sont aussi belles et plus belles que des toiles... où la mythologie rit en sujets gracieux » (33).

On ne peut nier que l'Espagne possède sa musique particulière, mais on trouve très peu de choses sur ce sujet dans la RDM. Dans la période de subversion traversée par la société espagnole pendant l'invasion napoléonienne, la musique espagnole subit une éclipse dont elle tarda à se relever. Pendant la première moitié du XIX[e] siècle, il y avait des musiciens isolés, mais leurs efforts manquaient de l'unité et de la cohésion nécessaires pour la création d'une école artistique. La RDM aurait pu mentionner, par exemple, Fernando Sor, le guitariste, et Hilarión Eslava y Elizondo, qui exerça une grande influence pendant ces années. Evidemment Mazade fut frappé de cette lacune, car il dit : « Il n'y a point de musique espagnole, de compositions lyriques qui donnent l'idée d'un art national, et ce serait peut-être un curieux sujet d'étude de rechercher pourquoi entre ces deux nations méridionales, — l'Italie et l'Espagne, — l'une a produit tant de richesses musicales et l'autre en est si complète-

(31) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, p. 352.

(32) *Les arts en Espagne*; RDM, 15 nov. 1848, p. 642.

(33) *Du beau dans l'art*; RDM, 1[er] sept. 1847, p. 899.

ment déshéritée » (34). Fontaney appelle *El contrabandista* et *La cachucha* des « airs nationaux de l'Espagne », et Didier mentionne *El himno de Riego* et *La trágala,* chantés par les étudiants. Pas un rédacteur ne parle de la *Marcha real.* Mazade appelle l'attention sur un opéra madrilène, *El diablo predicador,* dont Basilio Basili composa la musique et Ventura de la Vega les paroles. La première représentation de cet opéra eut lieu en 1846. Les Espagnols aimaient beaucoup la musique, et Gautier a remarqué que Bellini était leur « maestro favori ».

Aucun examen de la musique espagnole ne serait complet sans quelque mention des danses nationales. Fontaney, Alaux, George Sand, Martínez et Gautier ont appelé l'attention sur elles, mais comme nous avons dit dans le chapitre sur les coutumes espagnoles, ils les ont décrites assez mal. Les Français, cependant, commençaient à se connaître aux choses espagnoles et en 1840, quand Taglioni dansa « le pas merveilleux » de *La Gitana,* « au milieu d'une pluie de bouquets », le rédacteur remarqua que ce n'était que « *La cachucha,* dépouillée de ce qu'elle a de brutal, de provocateur, de terre-à-terre, et transportée dans les régions de la danse et de la poésie » (35). Les Français aimaient surtout les danses espagnoles, et quand une troupe de comédiens, chanteurs et danseurs espagnols donna en 1847 plusieurs représentations à Paris, on lit que « l'assemblée nombreuse et brillante n'a pas cessé de se montrer attentive pendant les récits, et joyeuse tant qu'ont duré les danses » (36).

(34) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847, page 348.

(35) *Revue musicale*; RDM, 1er août 1840, p. 503.

(36) *Cf. Journal des Débats,* 20 avril 1847.

On doit se rappeler toujours qu'en Espagne la chanson et la danse sont à peu près inséparables, et on a dit qu'il n'y a pas une chanson qui n'ait sa musique, pas une musique qui n'ait sa figure. Un rédacteur de la *Revue,* en disant que la *jota aragonesa* était déjà popularisée en France par quelques théâtres, a réussi merveilleusement bien à décrire son rythme : « Au vacarme centuplé des instruments se joignit un long cri lugubre comme la première phrase d'un *Requiem*, puis un silence, puis ce même cri répété jusqu'à six fois, avec un égal nombre de silences, et tout cela dans un faux-bourdon étrange, fantastique, aigre, riant et funèbre tout à la fois. A la sixième reprise, les voix se taisent brusquement et d'aplomb, mais un imperceptible frôlement de guitares s'empare peu à peu de l'oreille. Ce ne sont d'abord que des ritournelles capricieusement filées, où lutine ça et là le timbre cristallin des mandores. Le rythme devient ensuite plus véhément; chaque note éclate, se brise en milliers de notes, et ce n'est plus qu'un déluge de sons limpides, aigus, diamantés, éblouissants, d'étincelles d'arpèges pétillant en *crescendo,* mourant en soupir, remontant et tourbillonnant en gammes effrénées, inouïes, et d'une vitesse qui tient du vertige, pour s'éteindre dans un silence aussi inattendu que celui où viennent d'expirer les voix. Les chanteurs reprennent après deux ou trois pauses. Tel est l'air national des Aragonais, la jota aragonesa » (37).

Le talent musical des Espagnols se révèle aussi dans le grand nombre de *coplitas* dont la langue est remplie. Selon la définition de Didier, la *coplita* est « une romance de quatre vers, le plus souvent improvisée et chantée, qu'elle soit gaie ou triste, sur un air invariable; cet air sacramen-

(37) *L'Aragon pendant la guerre civile,* par Gustave d'Alaux; RDM, 15 fév. 1846, p. 593.

tal est une cantilène monotone un peu sauvage, souvent fausse, et n'a pour lui que cette espèce d'originalité qui constitue la couleur locale » (38). A propos de la musique, il sera intéressant de citer ce que Musset a dit de la voix espagnole, en parlant de Pauline García : « C'est le même timbre, clair, sonore, hardi, ce *coup de gosier* espagnol qui a quelque chose de si rude et de si doux à la fois, et qui produit sur nous une impression à peu près analogue à la saveur d'un fruit sauvage » (39).

On trouve bien des louanges de La Malibran, une cantatrice célèbre d'origine espagnole (40), et de 1839 à 1843 le nom de Mlle Pauline García, sa sœur, paraît souvent. Lola Montes, l'aventurière qui voyagea par l'Europe comme danseuse espagnole, est mentionnée aussi. Selon la *Revue,* les plus grands artistes dramatiques de l'Espagne contemporaine étaient Matilde Díaz et Julián Romea. Celui-ci avait son salon où se réunissaient presque tous les écrivains, les poètes et même des hommes politiques. Martínez écrivait en 1833 que M. Scribe était à Madrid l'auteur à la mode, et même en 1842, Gautier disait qu'on ne représentait plus guère sur les théâtres espagnols que des traductions de mélodrames et de vaudevilles français. Cependant, il a mentionné quelques jeunes écrivains de talent et d'espérance. On dit que la pièce de Bretón de los Herreros, *Un francés en Cartagena,* est une riposte directe au vaudeville, *Un voyage en Espagne,* composé par Siraudin en collaboration avec Gautier. Dans sa pièce Bretón prend parti pour l'Espagne contre les touristes qui étaient à la recherche de la couleur locale. En 1845, la *Chronique* annonce le commencement

(38) *L'Alpuxarra*; RDM, 1er août 1845, p. 513.

(39) *Concert de Mlle García*; RDM, 1er janv. 1839, p. 111.

(40) *Cf. A la Malibran,* par Alfred de Musset; RDM, 15 oct. 1836.

d'un changement de goût littéraire : « Après toutes les richesses du répertoire ancien, il est bien à désirer que les pièces originales remplacent de plus en plus les traductions des œuvres françaises. A Madrid, comme à Paris, il y a un peu de lassitude des excès du théâtre moderne. La comédie de mœurs est aujourd'hui en vogue » (41). En 1847 Mazade donne une liste d'œuvres dramatiques qu'il appelle « nouvelles » : *Los amantes de Teruel, Charles II el Hechizado, Don Alvaro, El Trovador, El Zapatero y el Rey, Don Fernando de Antequera* et *El hombre de mundo,* pièce déjà mentionnée dans la *Chronique* du 1er décembre 1845. En effet, ils étaient modernes, mais on ne pouvait guère appeler nouveaux des drames qui dataient presque tous de 1835, 1836, 1837 et 1840. Les plus récents étaient *El hombre de mundo* et *Don Fernando de Antequera.* En 1842 Gautier avait écrit qu'on jouait *Los amantes de Teruel* à Madrid. On se demande pourquoi Mazade n'inséra pas dans sa liste de drames « nouveaux » le *Don Juan Tenorio,* qui avait été accueilli en 1844 avec des applaudissements sinon avec grand enthousiasme. La *Revista de Teatros* du 30 mars dit : « Su éxito ha sido satisfactorio, no brillante ». Cette incarnation de l'immortel Don Juan est restée, néanmoins, le succès dramatique le plus remarquable et le plus tenace du XIXe siècle, malgré toutes les critiques et le mépris de son auteur même.

On s'étonne d'apprendre qu'il y avait six théâtres à Madrid. Le théâtre du *Príncipe* et celui de *la Cruz* étaient les principaux. Le premier était le théâtre le plus littéraire, où se produisaient la plupart des pièces nouvelles; le second était le théâtre où se jouait l'opéra italien. Les autres théâtres étaient *El Circo,* lyrique comme *La Cruz,* et *El Ins-*

(41) RDM, 1er déc. 1845.

tituto, Las Variedades et *La Buena Vista,* consacrés au drame et à la comédie. Ce dernier fut mentionné en 1845, mais Mazade omet de le mentionner dans son article écrit en 1847. Il dit qu'*El Instituto* et *Las Variedades* n'étaient pas supérieurs aux plus humbles scènes du boulevard à Paris. On lit avec intérêt l'article de Martínez (42), où il a décrit une représentation de cérémonie dans le théâtre du *Príncipe,* qui avait les loges « drapées de soie rose et blanche à franches d'or et d'argent ». Ce dut être un curieux spectacle que de voir « des quantités de sonnets, de petits oiseaux et de cantates lâchées du haut des galeries ». Trois vaudevilles traduits de Scribe formaient une partie de cette représentation.

Le drame *Aben-Humeya, ou les Arabes sous Philippe II,* écrit par l'écrivain espagnol Martínez de la Rose, et présenté à Paris, attira beaucoup le public français. La RDM trouva cet ouvrage si bien fait qu'elle en fit l'éloge dans ces termes : « Ce drame réunit en effet tout ce qu'il faut pour intéresser vivement, et l'auteur mérite d'autant plus d'éloges qu'il avait à triompher d'un idiome qui n'est pas le sien, ce qu'il a fait. Mise en scène éblouissante, décors d'un effet admirable, et, chœurs de figurants chantant des fragments de musique religieuse, avec un goût inconnu jusqu'alors à la Porte Saint-Martin » (43).

En 1847, Mazade appelle l'attention sur un drame de Bretón de los Herreros qui avait été représenté en France : « On a prétendu jouer dernièrement à Paris une de ses œuvres, *El pelo de la dehesa.* Le public est resté froid » (44).

(42) *Les dernières fêtes royales de Madrid*; RDM, 15 nov. 1833.

(43) RDM, vol. 3, 4, 1830, p. 105.

(44) *La comédie moderne en Espagne*; RDM, 1er août 1847, page 444.

Le rédacteur du feuilleton du *Journal des Débats* le censura d'une manière si mordante que le lecteur ne manque pas de remarquer que les Français n'étaient pas disposés à écarter leurs préjugés touchant la couleur locale espagnole : « Voyez ce qui arrive : on vous annonce une comédie espagnole, et l'on vous donne... du petit Scribe de Madrid, du faux Scribe... Plus d'Espagne ! Pas même une duègne, pas même une guitare, à peine un éventail !... Les acteurs ne sont guère plus espagnols que leur comédie » (45). Cependant, il admirait la musique espagnole et dit que l'Espagne avait envoyé en France des airs charmants dont les compositeurs français avaient « fait souvent leur profit sans en rien dire ».

Une troupe espagnole venait de présenter sur le Théâtre-Italien un spectacle fort varié qui réussit assez bien. Nous reproduisons ici le programme, où on notera qu'il y avait plusieurs danses :

1. Sinfonía sobre motivos españoles compusta por D. Ramón Carnicer; 2. *García del Castañar*; 3. Boleras robadas y bailadas por seis parejas de ambos sexos; 4. *Mi secretario y yo*; 5. La jota aragonesa; 6. *La feria de Mairena,* juguete de costumbres andaluzas (46).

Cet effort pour présenter aux Français quelques œuvres du théâtre espagnol sans les abîmer par des traductions amena la *Revue* à dire : « Une autre curiosité dramatique, ce sont les représentations que va donner à Paris une troupe venue de Madrid. Nos jeunes auteurs pourront ainsi se familiariser avec les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Il y aura là pour eux un sujet d'études intéressantes, et pour le public

(45) *Journal des Débats,* 26 avril 1847.

(46) Cité dans *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle,* par Georges Le Gentil; p. 142.

une source d'enseignements élevés, de nobles émotions » (47). Quinze jours plus tard, elle dit : « Cette fois, c'est le théâtre espagnol qui est venu s'essayer sous nos yeux; si cette tentative n'a pas complètement réussi, c'est que, il faut bien le dire, la langue de Lope et de Calderón ne nous est pas encore assez familière pour que les beautés purement dramatiques des pièces espagnoles aient pu nous offrir un bien vif attrait. Le principal ouvrage qu'on a joué, *García del Castañar,* est plein de scènes pathétiques. Malheureusement, le débit saccadé et monotone des acteurs déroutait l'oreille, et une connaissance approfondie de la langue aurait à peine suffi pour bien saisir les détails du dialogue. Les danses, les chants, ne manquaient ni d'originalité, ni de caractère; mais l'effet de ces divertissements avait été atténué d'avance par des contrefaçons innombrables » (48).

Ceux qui étudient l'Espagne prendront sans doute intérêt à savoir l'état de l'éducation dans cette nation considérée souvent comme un pays arriéré. Les premiers renseignements sur ce sujet se trouvent dans la livraison d'octobre 1829 (49), qui fait remarquer la fondation des chaires de mathématiques, de chirurgie et d'anatomie à Pampelune, et, à Murcie, d'une chaire de mécanique appliquée aux arts. L'attention est appelée sur les travaux de l'Académie Royale d'Histoire, sur la collection que l'on constituait des ouvrages dramatiques des meilleurs poètes espagnols, et sur une édition nouvelle du *Romancero.* En 1831, la *Revue* fait un rapport inquiétant sur l'état des sciences et des connaissances générales en Espagne (50). La géographie n'était connue que des

(47) RDM, 15 avril 1847; *Chronique de la Quinzaine.*

(48) *Revue littéraire,* par A. de Pontmartin; RDM, 1er mai 1847, p. 572.

(49) *Espagne. Mouvement des sciences et de l'industrie.*

(50) *L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, telle qu'elle est*; RDM, vol. 3, 4, 1831.

navigateurs, la géologie que des personnes qui exploitaient les mines, et on n'enseignait la chimie que pour la confection des médicaments. Il n'y avait pas de bons médecins, et des traités sur la fièvre jaune et sur la colique de Madrid étaient presque les seuls ouvrages médicaux d'origine espagnole. Xavier Durrieu rédigea un article excellent sur la situation politique et littéraire de l'Espagne (51). Tout le monde savait que l'Espagne possédait des trésors artistiques et littéraires. On parlait des belles collections de peintures en Espagne, et de sa richesse en manuscrits arabes : « Tous ceux qui s'occupent de l'Orient savent que la mine la plus féconde, que l'ouvrage le plus complet que l'on connaisse sur l'histoire, les sciences et la littérature des peuples sémitiques, n'est autre chose que le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial, rédigé dans le siècle dernier par Casiri » (52). Didier regrette l'ignorance des Espagnols à l'égard de leurs manuscrits arabes : « Ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans cette Espagne, dont toutes les origines sont maures, il n'y a pas un seul homme en état de les déchiffrer. Quelle incurie et quelle honte ! » (53). Cependant, l'Académie de Madrid existait, divisée en trois parties : l'une pour l'étude des langues, la deuxième pour l'étude de l'histoire, et la troisième pour l'étude des beaux-arts. Alaux a remarqué, à propos des universités en Espagne, qu'elles étaient accessibles aux plus pauvres, mais la *Revue* présente un tableau assez vague de l'état de l'éducation dans ce pays. Mazade y avait été envoyé pour étudier le système d'éducation publique, et on s'attendrait à

(51) *Mouvement intellectuel de l'Espagne*; RDM, 15 juin 1844.

(52) *Histoire littéraire. Du catalogue de nos manuscrits*, par G. Libri; RDM, 15 avril 1842, p. 267.

(53) *L'Espagne en* 1835; RDM, 1er juin 1836, p. 593.

trouver une meilleure étude de ce sujet. En effet, c'est lui qui a réussi le mieux à faire voir les progrès faits par l'Espagne contemporaine. L'Athénée de Madrid attira son attention, et il essaya de donner une idée de cette institution célèbre et des érudits qui y faisaient des cours (54). Il fait remarquer que l'Espagne réalisait des projets excellents et pratiques, quand « la passion politique n'intervenait pas ». Des sociétés avaient été formées pour l'amélioration du système pénitentiaire et de l'éducation populaire. On avait introduit le travail et l'instruction parmi les condamnés, et on fondait partout des écoles. Il y avait aussi des établissements de bienfaisance et des salles d'asile.

L'opinion générale du monde est que l'Espagne n'a pas produit d'hommes de science. Nous voudrions appeler l'attention sur quelques-uns des savants dont les rédacteurs de la RDM ont parlé. Ils signalent les botanistes Cavanilles, Ruíz, Pavón, La Gasca et aussi Mutis, qui voulait vérifier, sur des prisonniers condamnés à mort, si la plante appelée *guaco,* qu'on supposait anti-vénéneuse, pouvait guérir les morsures des serpents venimeux. Tout un article est consacré à Servet (55), et Lulle, Isidore de Séville et Jean de Ségovie ne sont pas négligés. On a remarqué aussi que le célèbre Arago était d'une famille originaire d'Espagne. On trouve des renseignements assez curieux, tels que l'histoire de l'arbre saint des îles Canaries, qui était sec et flétri durant le jour, mais versait chaque nuit une grande quantité d'eau, « suffisante pour désaltérer huit mille personnes et cent mille pièces de bétail ». Nous trouvons curieux aussi le renseignement sur les Cagots, cette race de parias du midi de

(54) *Madrid et la société espagnole en* 1847; RDM, 15 avril 1847.

(55) *Michel Servet, sa doctrine et sa vie,* par Emile Saisset; RDM, 15 fév. 1848.

la France. Le rédacteur cite ce qu'a dit Francisque Michel : « Nous croyons que les Cagots sont les descendants de ces Espagnols qui n'échappèrent au pouvoir des musulmans que pour ployer bientôt sous un joug mille fois plus pesant » (56).

A part quelques renseignements ou utiles ou curieux, les articles insérés dans la RDM ne sont pas de grande importance pour ceux qui s'intéressent au développement des arts et aux progrès matériels de l'Espagne. Il faut se rappeler toujours que la RDM était surtout une revue littéraire, et on ne doit pas s'attendre à y trouver des études profondes sur les beaux-arts et sur les sciences.

(56) *Des études contemporaines sur l'histoire des races,* par Alphonse Esquiros; RDM, 15 mars 1848, p. 1000.

CHAPITRE V

L'ESPAGNE EN FRANCE
SELON *LA REVUE DES DEUX MONDES*

La RDM se consacrait presque exclusivement à la critique et aux études des littératures étrangères et française, mais elle a publié aussi des œuvres d'imagination écrites par les auteurs contemporains, où l'on trouve parfois quelques preuves de l'influence espagnole. Il n'y a que neuf articles de ce genre qui soient fondés sur des sujets espagnols et qui soient vraiment imprégnés du coloris espagnol. Les autres articles laissent entrevoir de temps en temps quelque coutume espagnole, telle que l'habitude curieuse de *pelar la pava,* d'usage parmi les amants, qui se parlaient « à la mode d'Espagne, c'est-à-dire à travers les grilles » (1). Quelquefois un caractère espagnol, tel que la nourrice andalouse qui aimait tant son *cigarrillo,* se glisse dans les pages d'un conte (2). Bien entendu, les coutumes mentionnées ainsi en passant sont des plus banales et sans grand intérêt, car on les trouve en plus grand nombre et mieux décrites dans les articles de mœurs. Les écrivains n'ont oublié ni la mantil-

(1) *Le dernier oblat,* par Mme Ch. Reybaud; RDM, 1er juin 1842.
(2) *L'échelle de soie,* par Jules Janin; RDM, vol. 3, 4, 1831.

le (3), ni la course de taureaux (4), ni l'esprit de vengeance (5) traditionnels. Imaginez-vous un vaisseau pirate qui porte le nom du *Cid Campeador !* (6) En effet, l'Espagne attirait beaucoup l'attention des littérateurs et était très à la mode. Gustave Planche est porté à dire : « Dès qu'il (le critique) rencontre un mot qui se rattache de loin ou de près à l'Italie, à l'Espagne, peu lui importe; il saute en selle sans savoir où il va, met la bride sur le cou de sa monture et ne s'arrête pas avant d'avoir épuisé tous les lieux communs descriptifs. Venise, Naples et Madrid, combien n'avez-vous pas défrayé de pages qui n'ont jamais eu rien à faire avec la pensée ! De l'Alhambra au palais ducal, il dévide paresseusement l'écheveau de sa parole » (7).

La plupart des poésies de caractère espagnol insérées dans la RDM pendant ces années étaient celles de Gautier, publiées sous le titre d'*España.* Le 15 septembre 1841 les pièces suivantes parurent : *Départ, En passant à Vergara, En allant à la Chartreuse de Miraflores, La fontaine du cimetière, Dans la sierra,* et *Au bord de la mer.* La livraison du 15 novembre 1841 contenait les poèmes : *L'horloge, Consolation, Sérénade* (appelé plus tard *L'échelle d'amour*), *Le Roi solitaire, L'Escurial* et *Un tableau de Valdès Léal* (la première partie du poème *Deux tableaux de Valdès Léal*).

(3) *Idylle,* par Alfred de Musset; RDM, 1er oct. 1839.

(4) *Briolan,* par G. de Molènes; RDM, 1er oct. 1846. Sainte-Beuve a dit dans son compte rendu du discours fait par M. le Comte Molé à l'occasion de la réception d'Alfred de Vigny à l'Académie Française : « On a pu dire sans raillerie que, si les Grecs avaient les Jeux Olympiques et si les Espagnols ont les combats de taureaux, la société française a les réceptions académiques »; RDM, 1er fév. 1846.

(5) *La Vénus d'Ille,* par P. Mérimée; RDM, 15 mai 1847.

(6) *Briolan,* par G. de Molènes; RDM, 1er oct. 1846.

(7) *De la critique française en* 1835; RDM, 1er janv. 1835.

Pour composer ses vers Gautier s'est servi plus d'une fois des couplets populaires de l'Espagne, mais il a fait aussi de belles descriptions du pays, même si parfois elles n'étaient pas très exactes. Par exemple, dans son poème, *En allant à la Chartreuse de Miraflores*, il parle des

« groupes contrefaits d'oliviers rabougris,
Au feuillage malsain couleur de vert-de-gris »,

quand il n'y a pas d'oliviers aux environs de Burgos (8). Il n'essayait pas d'analyser les sentiments et le caractère espagnols, car il ne savait pas bien la langue. Son opinion sur cet idiome est bien amusante; de Grenade il a écrit : « Ce diable de jargon est entremêlé d'une forte portion d'arabe extrêmement difficile à s'extirper du gosier » (9). Gautier romantisait l'Espagne, mais sans trop d'exagération; il décrivait ce qu'il ressentait, et la plupart de ses poèmes ne sont que des impressions. A part les poésies de Gautier, il n'y en a qu'une sur un sujet espagnol : *Morica l'Arabe* (10). Ce poème exprime un sentiment de vive affection pour un cheval, mais son style nous semble quelque peu banal et parfois lourd.

Dans le domaine du drame, nous trouvons un proverbe, *La nièce du gouverneur* (11), une saynète, *Un trait de la vie de D. Pèdre le Justicier* (12), et une pièce en un acte, *Le souper chez le Commandeur* (13), un mélange de prose et de poésie qui est gâté par de trop longs récits. Cette pièce

(8) *Cf. L'España de Th. Gautier,* par René Jasinski.

(9) *Op. cit.,* p. 15.

(10) Par Jules de Saint-Félix; RDM, vol. 1, 2, 1830.

(11) Par Paul Foucher; RDM, vol. 1, 2, 1831.

(12) Par Paul Foucher; RDM, vol. 3, 4, 1831.

(13) Par Hans Werner (pseudonyme de Henri Blaze); RDM, 1er juin 1834.

est encore une autre descendante du *Don Juan* du XVII[e] siècle. Les deux grands types qui dominaient la littérature de la génération de 1830 étaient Faust et Don Juan, mais en lisant les nombreux ouvrages qui parurent pendant cette période on s'aperçoit que ce Don Juan n'était plus le Don Juan de Tirso de Molina. Gustave Planche a fait une comparaison intéressante de l'interprétation du caractère de Don Juan faite par Molière, avec celles faites par Byron et par Hoffman. Il dit que le Don Juan de Molière est « joyeux, comique, libertin, vantard, fanfaron, ivrogne, endetté » ; celui de Byron est « satirique, insouciant, aventurier, sceptique, contempteur de Dieu et des hommes » ; le Don Juan de Hoffman symbolise le combat entre la vie morale et la vie matérielle ; c'est « le duel de l'homme qui veut être Dieu contre la création jalouse qui limite sa puissance et se raille de ses efforts. La débauche est une folie, poétique, digne de compassion » (14).

Dans l'œuvre de Henri Blaze, la conversion de Don Juan est réalisée. Le libertin devenu moine, c'est une idée dont l'auteur lui-même reconnaît l'originalité et dit : « Qu'on me pardonne... d'avoir enseveli sous un linceul de moine le roué de Mozart, et posé sur son front, au lieu de fleurs, l'auréole d'un saint » (15). Il anticipe sur le *Don Juan Tenorio* de Zorrilla, qui parut en 1844, et qui exprime aussi l'idée du pouvoir qu'a l'amour pour arracher Don Juan à la damnation. Le *Don Juan de Marana* de Dumas père a été joué pour la première fois le 30 avril 1836 sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin. De tous les ouvrages fondés sur la légende du libertin espagnol, celui-ci est peut-être le plus fantastique,

(14) *Histoire et philosophie de l'art*; RDM, 15 mars 1834.
Cf. aussi *Le Don Juan de Molière au Théâtre-Français*, par Ch. Magnin; RDM, 1[er] fév. 1847.

(15) *Le souper chez le Commandeur*; préface, p. XIV.

avec des scènes presque ridicules à cause de leur symbolisme exagéré et de leur ton mélodramatique. C'est un véritable pot pourri dramatique, où l'on trouve des emprunts à toutes les œuvres précédentes qui avaient traité ce sujet. Il paraît que les rédacteurs de la RDM ne se sont pas intéressés à ce drame, car c'est seulement la *Chronique de la Quinzaine* du 1er mai 1836 qui lui consacre quelques mots. Mais en Espagne ce drame devint populaire sur-le-champ.

La RDM publia encore une autre œuvre appartenant à la famille des *Don Juan* (16). Ce n'est pas un des meilleurs ouvrages de l'auteur, car le conte est trop long et trop encombré de détails inutiles. Filon a dit que cette nouvelle appartient à la pire époque littéraire de la vie de Mérimée, mais, en fait, c'est une œuvre assez importante parce qu'on y trouve la légende célèbre de Don Juan Tenorio unie à la tradition également fameuse de Miguel de Mañara (écrit souvent *Maraña,* par erreur). Mérimée a été le premier des écrivains du XIXe siècle à combiner ces deux légendes dans une seule œuvre, bien que le drame *El niño diablo,* du XVIIe siècle, montre la même fusion des traditions (17). Dans la nouvelle de Mérimée, la vie de Don Juan au couvent et le duel entre lui et le frère de Teresa nous rappellent une partie du cinquième acte du *Don Alvaro* du Duc de Rivas. Mérimée a traité le sujet de l'enterrement avec habileté, et les passions y sont peintes si vigoureusement qu'un critique a dit : « Avec quel art délicat nous est décrite l'évolution de cette âme passionnée » (18). Dans un autre

(16) *Les âmes du Purgatoire,* par P. Mérimée; RDM, 15 août 1834.

(17) *Cf. La légende de Don Juan,* par G. G. de Bévotte; *La leyenda de don Juan,* par Victor Said de Armesto.

(18) *L'Espagne et le romantisme français,* par Ernest Martinenche; p. 177.

article (19), on trouve une légende appelée *La tête de mort,* qui rappelle la tradition de l'invitation à souper donnée par Don Juan à la statue du commandeur.

Le proverbe, *La nièce du gouverneur,* est appelé « imbroglio à la manière espagnole, précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue », et consiste en un acte composé de vingt-huit scènes. Qu'est-ce que l'expression « à la manière espagnole » signifiait pour les Français ? Gustave Planche a essayé de l'éclaircir. Il dit : « Ce qui domine, en effet, dans la plupart des ouvrages de la scène espagnole, c'est, pour la composition, une fantaisie capricieuse et vagabonde, soufflétant la vraisemblance presqu'à chaque pas, préférant à tout propos l'effet d'une scène à la logique de la fable, et pour le langage, une emphase sonore et solennelle, manquant rarement une tirade, professant pour la réalité des sentiments et des idées un mépris assez hautain, plaçant plutôt la poésie dans les mots que dans la pensée, prodiguant les images et les similitudes, épuisant quelquefois en deux pages toutes les figures de la rhétorique » (20). Cette pièce est évidemment une imitation du drame espagnol du XVII[e] siècle, écrite en prose au lieu de vers, mais il faut dire qu'elle n'a rien d'espagnol, sauf les noms des personnages et du lieu où l'action se passe. Elle manque de couleur locale, et le ton des récits n'est pas espagnol. Les raisonnements d'Isabelle sont trop abstraits, mais quand même, cette femme pleine de ressources nous rappelle un peu les femmes des drames de Tirso de Molina. On trouve ici la même opinion sur la tendance espagnole à la révolution qu'on

(19) *Poésies populaires de la Basse-Bretagne,* par Emile Souvestre; RDM, 1[er] déc. 1834.

(20) *Poètes et romanciers modernes de la France*; RDM, 1[er] sept. 1832, p. 579.

trouve exprimée dans la *Chronique*. Un des personnages dit: « Nous avons des affidés dans toute Murcie; le premier tocsin mettra mille cloches en mouvement, et mille flambeaux s'allumeront à la première torche; nous avons des conjurés qui se révoltent par patriotisme, comme nous, d'autres par oisiveté, d'autres par misère; nous avons, entre autres, deux Italiens et un Allemand qui arrivent tout fraîchement de la dernière conspiration de Venise : ce sont des hommes qui vivent de révolutions comme d'autres vivent d'un art ou d'un métier; ils vont de pays en pays, cachant de longs poignards sous de longs manteaux, partout où il y a des troubles, qu'ils cherchent comme une grenouille cherche ses marécages » (21).

Paul Foucher essaya d'écrire un *sainete* (22), en faisant remonter l'action au temps de Don Pedro el Cruel, qui avait déjà inspiré beaucoup de travaux. Il nous semble qu'en donnant le nom de *sainete* à son œuvre, l'écrivain était dans l'erreur. Il est vrai que c'est une courte pièce fondée sur un épisode du règne de Don Pedro, mais voyons ce que dit Cejador sur le *sainete :* « El romance octosílabo popular, el diálogo ordinario del pueblo, el habla familiar; en el fondo, la vida de las gentes comunes y bajas. Lo acabado en el género está en retratar la vida, tal cual es, sin artificios ni exageraciones, pero sí con selección cerniendo y aprovechando lo más saliente y típico » (23). La pièce de Foucher est plus qu'une tranche de vie, et ne ressemble pas à un vrai *sainete*. Le titre est mal choisi aussi; évidemment l'écrivain a voulu faire remarquer le caractère juste du roi,

(21) *La nièce du gouverneur,* Sc. 8.

(22) *Un trait de la vie de D. Pèdre le Justicier*; RDM, vol. 3, 4, 1831.

(23) *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana* ; Espasa-Calpe.

mais il n'a pas bien réussi, car le sujet principal est le point d'honneur si caractéristique du vieux drame espagnol, uni à l'idée exprimée souvent par Cervantes, qui croyait qu'un enfant était attiré toujours vers son vrai père, pendant qu'un faux parent lui inspirait de la répulsion. La pièce est assez attachante, et on a l'impression d'être transporté dans la vieille Espagne, mais dans l'Espagne du XVII^e^ siècle plutôt que dans celle du moyen-âge.

Il y a deux nouvelles qui méritent d'être lues. Celle appelée *La bella malcasada* (24), a bien des caractéristiques d'un conte espagnol. Fontaney dit qu'il l'avait lue en 1830 dans un vieux livre tout couvert de poussière qu'il avait trouvé dans une auberge sur la route de Madrid. Malgré une certaine tournure française, cette histoire imite assez bien le style espagnol. L'autre nouvelle, *Carmen,* peut être considérée comme un vrai chef-d'œuvre (25). Elle contient presque autant de renseignements qu'un article de mœurs, et de plus, l'intrigue et l'esquisse du caractère de Carmen excitent un vif intérêt. Alexis de Valon a dit que l'ouvrage est « un tableau plein de vie, de couleur et de fantaisie » (26). Citons aussi ce qu'un autre rédacteur de la RDM a dit : « On sent respirer en elle cette séduction bizarre, cette fascination mystérieuse, principal élément du récit. Fraîcheur délicieuse des pages; l'ensemble est d'une netteté magistrale. Pas une omission, pas une surcharge; un trait fin, sobre, complet, ménageant les clairs et les ombres, et graduant, avec une une incomparable sûreté de main, la valeur relative de chaque figure et de chaque objet » (27).

(24) Par Lord Feeling; RDM, 1^er^ juin 1834.

(25) Par P. Mérimée; RDM, 1^er^ oct. 1845.

(26) *La décima corrida de toros*; RDM, 1^er^ avril 1846, p. 73.

(27) *Revue littéraire,* par A. de Pontmartin; RDM, 1^er^ mai 1847, page 574.

CHAPITRE VI

LA REVUE DES DEUX MONDES ET LES OUVRAGES RÉCENTS SUR L'ESPAGNE

Dès le début, la RDM essaya de donner des renseignements sur les livres qui paraissaient de temps en temps. D'ordinaire, on trouve ces notices dans la *Chronique de la Quinzaine* ou dans les articles intitulés *Revue littéraire,* mais quelquefois d'autres articles contiennent quelque mention des ouvrages nouveaux. Il nous a semblé plus d'une fois que les rédacteurs n'avaient lu les œuvres que très hâtivement. Ils hésitaient, semble-t-il, à porter des jugements sérieux sur les drames romantiques. En 1836, la *Revue* appela l'attention sur les « loyaux emprunts » faits par les Espagnols aux bons auteurs français, et dit que les ouvrages traduits du français en espagnol étaient très recherchés, ce qui pouvait donner lieu à un commerce d'exportation considérable (1). L'Espagne faisait imprimer tant de livres en France qu'en 1847 on remarqua que les livres espagnols imprimés en France formaient une branche d'exportation très active. L'Espagne inspirait beaucoup d'ouvrages français, mais les Français ne traduisaient pas beau-

(1) *Mouvement de la Presse Française en* 1835; RDM, 1er avril 1836.

coup d'œuvres espagnoles. Louandre a dit que l'Espagne n'avait fourni que quatre ou cinq ouvrages de ses romanciers depuis quinze ans (2).

Les comptes rendus prouvent que bien des travaux fondés sur des sujets espagnols furent publiés pendant cette période. Ces rapports sont d'ordinaire très superficiels et ne donnent qu'une faible idée des œuvres, dont la plupart sont tombées dans l'oubli, d'où on ne devrait pas les ressusciter. On est d'accord avec Planche, qui a dit, en mentionnant le *Lit de camp*, œuvre anonyme, que la critique ne devait pas même s'occuper de tels livres (3). Cependant, quelques indications sur ceux des ouvrages qui appelaient l'attention du public en ce temps-là nous semblent utiles à cette étude. Les comptes rendus donnent aussi un aperçu du genre de livres étrangers que les Français considéraient comme dignes d'être traduits, et on note que presque toutes ces œuvres traitent d'histoire. Nous croyons que la liste alphabétique des travaux contemporains, et étrangers et français, qui montrent l'influence de l'Espagne et qui ont appelé l'attention de la RDM. ne sera pas déplacée dans cette étude.

Abbott, Dr. Abiel : *L'île de Cuba dans ces dernières années.* RDM Vol. 3, 4, 1830. Le rédacteur raconte quelques coutumes décrites dans cet ouvrage, telles que les courses de taureaux et les combats de coqs. Il fait remarquer qu'un des traits honorables du caractère espagnol est la sobriété.

Aglio, Augustine : *Antiquités du Mexique.* RDM Vol. 1, 2, 1831. Le compte rendu par Ferdinand Denis n'est que le résumé de cette œuvre composée de sept volumes et

(2) *Cf. Statistique littéraire*; RDM, 15 nov. 1847.
(3) *Chronique littéraire*; RDM, 1er avril 1832.

fondée sur l'histoire de Sahagún, *Historia general de las cosas de Nueva España*, écrite au XVI[e] siècle. L'article de Denis est extrêmement intéressant, car il donne l'analyse détaillée de chaque livre. Cet ouvrage est le premier pendant cette époque à donner des renseignements utiles sur le Mexique.

Alvarez et Tejero, Luis Prudencio : *De las islas Filipinas.* RDM, 1[er] mai 1848 : *Manille et les Philippines,* par Th. Aube, officier de marine. Cet article est assez long et traite de l'administration, de la société et de la persistance des mœurs espagnoles. C'est plutôt le résumé de l'ouvrage d'Alvarez, car le rédacteur n'examine pas son style.

Amado, Manuel : *La monarchie et la religion triomphant des sophismes, de la rébellion et de l'incrédulité du siècle, avec quatre dialogues entre un Américain et un Espagnol sur la liberté, les gouvernements, les révolutions et la religion.* RDM nov. 1829; *Annonces bibliographiques.*

Ancelot, Mme : *Emerance.* RDM, 15 déc. 1841, *Revue littéraire,* par G. de Molènes. Le rédacteur appelle ce roman une innovation, parce que l'écrivain y a fait paraître des personnages de la vie réelle conservant leurs véritables noms. Le deuxième chapitre du second volume, intitulé *Les Proscrits à Paris,* donne un portrait de Martínez de la Rosa et passe en revue les exilés politiques, tout en louant leur fidélité et leur courage. Le rédacteur fait remarquer les expressions recherchées et pompeuses dans les œuvres de Mme Ancelot. Il nous semble que son style manque de vigueur et de coloris.

Balzac, Honoré de : *El verdugo.* RDM, Vol. 3, 4, 1831 : *M. de Balzac,* par Emile Deschamps. Le rédacteur ne fait pas la critique de son style. Quant à ce conte, il se contente de dire : « J'ai lu *El verdugo* et son dénouement sanguinaire; je l'ai lu et je suis un peu moins fier d'être Français... »

Bastide, Mme Jenny: *Contes vrais.* RDM, 1er fév. 1833; *Chronique. Bulletin littéraire.* Le critique dit que cet ouvrage manque de style souvent et de couleur toujours, mais non d'intérêt et de vérité. Il mentionne en passant un des contes, *Le siège de Burgos,* qui prouve ce qu'il en a dit. L'intrigue est assez intéressante. Mme Bastide donne un aperçu peu agréable de la femme espagnole qui est, selon cet auteur, paresseuse et peu maîtresse d'elle-même, qui a toujours des idées d'intrigue dans la tête, et qui ne peut établir la différence entre les plus grandes fautes et les plus petites.

Beauvoir, Roger de : *La cape et l'épée.* RDM, 1er juin 1837, *Chronique.* Le rédacteur voit dans ce recueil de poésies « de vives et piquantes qualités ». Il loue les pièces diverses, pleines d'esprit, « tout à fait bien tournées... d'un ton cavalier et familier », et ajoute qu'après cent ans cet ouvrage « suffirait au critique pénétrant, avec ses échantillons encore frais et un peu bigarrés, pour l'aider à recomposer les caractères divers et les modes de nos inspirations évanouies ». Le poème de *Svaniga* trahit beaucoup de souvenirs du caractère de Don Juan. Nous trouvons le ton de l'ouvrage quelque peu frivole jusqu'au dénouement tragique, et l'on sent les efforts de l'auteur pour y faire entrer la couleur espagnole telle que les écrivains français la voyaient.

L'Ile des Cygnes. RDM, 1er juillet 1844. *Revue littéraire,* par Paulin Limayrac. Ce rédacteur ne semble pas aimer les œuvres de Beauvoir, et ne lui consacre que quelques lignes. Il dit que les trois ou quatre nouvelles espagnoles sont « assez communes et très compliquées, écrites en français médiocre », et que la dédicace est « le morceau le plus soigné du livre ». Il cite comme l'histoire la plus intéressante, *Le Chevalier de Charny,* mais nous aimons mieux celle du *Cygne,* parce qu'elle est fondée sur un fait historique et semble donner un tableau plus vraisemblable de l'Espagne. Les scènes se passent au XVIIe siècle, et en essayant d'imiter les dramaturges espagnols, il dit à la fin du *Cygne* : « C'est aussi la fin de cette nouvelle, et l'auteur usant de la formule espagnole, prie qu'on lui pardonne ses fautes ». Il en a fait beaucoup, car les expressions en espagnol répandues dans l'œuvre sont très mal écrites.

Bonjour, Casimir : *Le Bachelier de Ségovie*. RDM, 1er nov. 1844; *Revue littéraire,* par Paulin Limayrac. Le jugement porté par ce critique est tout à fait défavorable. Il analyse le drame en peu de mots : « Quelque intérêt d'abord, l'ennui ensuite, des vers gorgés d'épithètes oiseuses et qui fléchissent d'ordinaire à la rime, un imbroglio, force remplissages, des traits piquants clair-semés, un ensemble glacial ». Le *Journal des Débats* du 21 octobre 1844 dit que le drame avait réussi malgré la lourdeur du sujet : « Autant vaudrait prendre une broche pour fixer un papillon ». En effet, Pedro manque du bel esprit de l'étudiant classique de la littérature espagnole.

Borel, Pétrus : *Contes immoraux*. RDM, 1er mars 1833, *Chronique*. On n'a pas fait de critique de cette œuvre.

Il nous semble que le rédacteur a laissé échapper une belle occasion de rédiger un compte rendu intéressant sur l'œuvre de cet écrivain qui a donné, comme Pierre Moreau l'a dit, « le modèle du byronisme débraillé » (4). Ces contes sont écrits dans un style vigoureux et ne manquent pas d'intérêt, malgré, ou plutôt à cause de leur ton macabre. L'histoire de *Don Andréa Vésalius, l'anatomiste,* s'empare surtout de l'imagination. Dans *Passereau, l'écolier,* une courte phrase appelle l'attention de celui qui étudie l'influence espagnole : « Qui n'a pas vu l'Espagne est aveugle, qui l'a vue est aveuglé ».

Borrow, George : *The Zincali, or An Account of the Gypsies of Spain.* RDM, 1^er^ août 1841 ; *Les Gypsies,* par Philarète Chasles. Chasles appelle cet ouvrage « un livre curieux, écrit sans philosophie et sans art ». Il consacre une grande partie de son récit à la description du *patio* espagnol, qui est très bien faite. Une des meilleures parties de l'œuvre de Borrow est la description de la *gitana,* et Chasles la cite. Le compte rendu nous a causé une certaine déception, car le livre est beaucoup plus intéressant qu'il ne nous l'avait fait croire. L'œuvre donne des renseignements, non pas toujours très exacts, sur l'origine, sur la langue et sur les fêtes des bohémiens, outre quelques proverbes et un petit vocabulaire de l'idiome.

The Bible in Spain. RDM, 1^er^ mai 1843, *Revue de la littérature anglaise,* par Philarète Chasles. Le rédacteur dit : « L'autopsie des classes inférieures de la société espagnole, enseignement bien grave pour les hommes politiques, explique mieux que ne pourraient le faire mille

(4) *Le Romantisme,* p. 409.

dissertations théoriques la difficulté de soumettre à un régime normal, uniforme et constitutionnel, ces étranges et réfractaires éléments ». Les Espagnols n'aimaient point cette œuvre. Citons ce que *La Revista de España y del Extranjero* en a dit : « Ce livre est un monstre, un sphinx littéraire, gâté par l'adjonction d'éléments fabuleux ». Mérimée dit de l'auteur, à propos de cet ouvrage, que « c'est dommage qu'il mente comme un arracheur de dents et qu'il soit protestant à l'outrance » (5).

Bourgoing, Adolphe de : *L'Espagne, souvenirs de* 1823 *et de* 1833. RDM, 1^er^ juillet 1834, *Chronique*. Nous ne sommes pas étonnés que le critique ait écrit : « Je vous parle de son style, parce qu'en vérité, je ne saurais autrement que vous dire à propos de son livre. Il n'y faut en effet chercher ni faits nouveaux, ni révélations piquantes, ni observation, ni pensée... Ces *Souvenirs d'Espagne* dans lesquels un mépris surhumain de la langue a trouvé moyen de s'allier à une allure lyrique tout à fait divertissante ». En effet, il y a un peu de tout dans ce livre. L'écrivain n'a pas montré une attitude intolérante dans ses chapitres sur l'armée et sur le clergé, et on voit qu'il aimait l'Espagne. Il a dit : « Le peuple espagnol est un beau, un vaillant, un noble peuple... animé de patriotisme, et dominé par des idées grandes et sublimes ». Ses chapitres sont pour la plupart courts et superficiels, mais ceux qui traitent de la royauté du temps, de Ferdinand VII, de Marie-Christine, des Infantes et de Don Carlos, sont uniques dans la littérature de cette période.

(5) Lettre du 15 mai 1845, à la Comtesse de Montijo.

Capefigue, Raymond : *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du Règne de Henri IV*. RDM, 15 juin 1834. *La Chronique* mentionne l'apparition des volumes troisième et quatrième de cette œuvre, qui contenaient une partie de la correspondance de Philippe II et des dépêches des ambassadeurs espagnols à Paris, jusqu'alors inédites.

Damas-Hinard, A : *Chefs-d'œuvre du Théâtre espagnol.* RDM, 1er janvier 1842. La *Chronique* appelle cet auteur « un de nos écrivains les plus versés dans la connaissance de la littérature espagnole (qui) n'a pas craint de se charger de cette tâche », c'est-à-dire, de la traduction de quelques drames espagnols du XVIIe siècle. La RDM aurait pu publier un article saillant sur ce sujet.

Delavigne, Casimir : *La fille du Cid.* RDM, 1er avril 1840, *Chronique*. RDM, 15 avril 1840 : *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Dessalles- Régis. Ce drame est appelé « une ballade dialoguée avec élégance » par le rédacteur de la *Chronique,* qui dit aussi que l'intrigue est « si frêle et si délicate qu'elle ne peut guère être analysée », et que la pièce manque de mouvement. Dessalles-Régis dit que « le tort grave de la *Fille du Cid* est d'être absolument vide d'action ». Il dit de plus que ce drame n'a pas de couleur locale et n'est qu'une copie de Corneille. Les critiques y voient des emprunts au *Romancero* espagnol. Le drame n'excite pas d'émotions, et Elvire est si dénaturée qu'elle n'est que le jeune Cid dépouillé de son charme. Gautier appelle l'attention sur une erreur : « A propos du Cid, faisons observer à M. Casimir Delavigne que l'épée du héros s'appelle *Tisona* et non pas *Tizonade,* qui fait une rime trop riche à *limonade* » (6).

(6) *Tra los Montes,* p. 105.

Don Juan d'Autriche.

RDM, 1er nov. 1835 : *Théâtre-Français,* par G. Planche.

RDM, 15 avril 1840 : *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Dessalles-Régis.

RDM, 1er jan. 1848 : *Revue de Théâtre,* par A. de Pontmartin. Planche censure sévèrement ce drame, en l'appelant « une parodie de l'Espagne du XVIe siècle ». Il dit que l'écrivain n'a pas employé la phrase nette et rapide du XVIIIe siècle, ni la phrase grave et logique du XVIIe, ni la phrase « ample et flottante » du XVIe, ni même « la phrase ambitieuse et tour à tour philosophique ou poétique, du siècle présent ». La pièce est « un perpétuel cliquetis d'antithèses puériles ». Dessalles-Régis dit que « l'auteur a dû se soucier assez peu des invraisemblances, non plus que des effets forcés ». Pontmartin dit de la reprise : « Delavigne n'a fait qu'un tableau de genre ». Cependant, il rend justice à son adresse et à sa convenance.

Dembowski, Baron Charles : *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile* (1838-1840). RDM, 15 nov. 1841 ; *Revue-Chronique.* Dans ce compte rendu, qui est un des plus longs que nous ayons trouvés dans la RDM, le rédacteur donne une courte description de quelques types espagnols dessinés avec verve et esprit dans l'œuvre, qui est un des meilleurs livres sur l'Espagne qui aient paru pendant cette période. Il dit à juste titre que « toute l'Espagne est passée en revue dans une narration rapide et colorée ». Le livre est plein de détails curieux qu'on ne trouve pas dans d'autres ouvrages contemporains, et en le lisant on peut se faire une idée juste des costumes, des chansons et des danses régionaux. Le chapitre sur les *fueros* basques est très bien

écrit. Le compte rendu est pénétré de l'esprit de l'œuvre, et nous sommes d'accord avec le rédacteur, qui dit : « Des couplets d'une bizarrerie charmante, des portraits, des anecdotes, des histoires militaires ou politiques, toujours vivement contées, font de ce livre un des plus agréables et des plus instructifs ». Il est à souhaiter que beaucoup de Français aient lu cet ouvrage.

Denis, Ferdinand : *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal.* RDM, 1er février 1840, *Revue littéraire.* Le rédacteur croit, évidemment, que l'Espagne est « une terre des ardentes passions et des implacables vengeances », et il trouve bons ces récits empreints « d'une couleur étrange », qui donnent une idée de l'ancienne Espagne. Il aime surtout la chronique des *Sept Infans de Lara* et la légende de *Sainte-Casilda.* En effet, cette publication est un recueil intéressant et les notes sont utiles. Denis écrivit ce livre pour faire connaître des œuvres espagnoles à peine connues en France, et dans l'introduction il dit : « S'il est en effet une source nouvelle d'émotions ardentes, de sensations inattendues, de révélations curieuses, c'est dans les vieilles chroniques de la Péninsule qu'il faut aller les chercher ». Nous avons trouvé très singulière l'*Histoire véritable de Damoiselle Théodor.* Parmi les descriptions les plus curieuses, citons celle de l'homme : « L'homme a en lui toutes les qualités et toutes les vertus des oiseaux et des quadrupèdes que Dieu a créés. Il est brave comme le lion, délibéré comme le coq, habile comme le héron, joyeux comme le pinson, doux comme la brebis, léger comme le cerf, inventif comme le renard, beau comme le paon, chaste comme l'abeille, sobre comme la taupe, loyal comme le cheval. Mais hélas ! Il est aussi quel-

quefois glouton comme le loup, paresseux comme la marmotte, avare comme le chien, peureux comme le lièvre et faux comme le serpent ». On doit mentionner que Denis finit son ouvrage sur le vieux drame *El Tejedor de Segovia,* mal connu en France, et qui, selon lui, était de ceux « qui n'ont d'analogues dans aucune langue, et qui sont l'expression la plus sincère et la plus forte du génie castillan ».

Deschamps, Emile : *El Romancero.* RDM, 15 août 1841, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Henri Blaze. Blaze dit qu'« il règne dans cette imitation du *Romancero* une certaine allure castillane, un ton leste et dégagé qui sied », et il dit de plus que Victor Hugo n'a pas fait mieux, même dans les *Orientales.* Cette œuvre était déjà vieille en 1841, mais on doit l'insérer parmi les ouvrages importants de cette époque.

Didier, Charles : *Une année en Espagne.*

RDM, 15 nov. 1837, *Chronique.*

RDM, 1er déc. 1837, *Chronique.*

C'est une œuvre de renseignements où l'auteur explique la situation politique de l'Espagne par son état moral, et où il esquisse les mœurs, les personnages importants et les faits contemporains. Le rédacteur remarque que les sentiments des hommes « qui aiment à voir l'histoire devenir une vengeance et une prophétie menaçante » seront satisfaits en lisant Didier. Le ton de l'œuvre est sombre et sévère. Une partie avait déjà paru sous forme d'articles publiés dans la RDM.

Du Hamel, Victor : *Histoire constitutionnelle de la monarchie espagnole.* RDM, 15 juillet 1845; *Revue littéraire.* Cet ouvrage donne des détails curieux sur la vieille législation espagnole, en citant des passages du *Fuero*

juzgo et du code des *Siete Partidas*. Le rédacteur dit que ce livre pouvait servir de commentaire à l'histoire de l'Espagne contemporaine.

Dumas, Alexandre : *Don Juan de Marana.*

RDM, 15 mai 1836; *Chronique.*

RDM, 1er déc. 1836; *Chronique.*

Les rédacteurs n'essaient pas de faire une critique de cette pièce, car évidemment ils ne savent que dire de ce drame fantastique. On dit seulement : « Si un auteur de *mystères* ou de *moralités* revenait assister à *Don Juan de Marana,* il ne pourrait concevoir pourquoi M. Dumas, ayant à sa disposition toute la science et les ressources modernes, a été lui emprunter ses allégories et sa mythologie catholique... La vogue est assurée pour longtemps ». La livraison du 1er décembre mentionne seulement qu'on jouait la pièce sur le Théâtre-Français.

Filon, A : *Histoire de l'Europe au XVIe siècle.*

RDM, 1er avril 1838, *Chronique.*

RDM, 1er fév. 1839, *Chronique.*

La première mention est très brève, mais sans doute on considérait cette œuvre comme importante, car le rédacteur la recommande au point de vue de l'érudition. Il dit que l'ouvrage est écrit dans un style élégant mais mais trop concis, et que, malgré sa précision et sa netteté, l'unité est brisée souvent. Il appelle l'attention sur des notes curieusement extraites. Nous trouvons que son récit de l'histoire du Nouveau-Monde est la meilleure partie de l'œuvre, mais il donne aussi un tableau intéressant de la rivalité entre Charles-Quint et François Ier. On ne peut savoir gré à l'auteur de son chapitre sur la littérature, mais tout bien considéré, il nous semble que le rédacteur n'a pas rendu justice à cette œuvre. Nous

ne comprenons pas pourquoi il lui a semblé impossible d'en faire l'analyse pour la RDM.

Fontaney, Antoine : *Scènes de la vie castillane et andalouse.*

RDM, 1er avril 1836, *Chronique.*

RDM, 15 juin 1837, *Chronique.*

On n'a pas analysé cette œuvre intéressante, composée de neuf essais, dont cinq avaient été publiés auparavant dans la RDM. La *Chronique* mentionne seulement les « piquants souvenirs » qui aboutirent à former le recueil d'« intéressantes esquisses sur l'Espagne ». Cet ouvrage aussi, comme les autres récits de voyage, renferme bien des détails étranges. Selon le renseignement le plus curieux, beaucoup d'Espagnoles étaient chauves parce que les « funèbres mantilles », attachées aux cheveux, les tiraient en arrière. L'ouvrage est une analyse du sentiment, où l'auteur met en relief le caractère espagnol, plutôt qu'une description faite dans un style coloré.

Foucher, Paul : *Saynètes.*

RDM, 1er janvier 1832, *Révolutions de la Quinzaine.*

La *Revue* mentionne tout simplement la publication du livre.

Gautier, Théophile : *Tra los Montes.*

RDM, 15 mars 1843, *Chronique.*

RDM, 1er nov. 1844, *Simples essais d'histoire littéraire,* par Charles Labitte. Le rédacteur fait l'éloge de ce livre, en disant : « Recueil des souvenirs de son voyage en Espagne. La physionomie et le caractère des habitants n'ont pas trouvé en M. Gautier un observateur moins fidèle. Il a su faire revivre, dans toute leur vérité, les

figures étranges, les types rudes et fiers qui ont inspiré Vélasquez et Ribera. Une place est acquise désormais au nouvel ouvrage de M. Gautier parmi les plus piquants et les plus fidèles tableaux de l'Espagne moderne ». Labitte appelle le titre « un peu baroque », et dit que « l'abus des couleurs tranchées y est encore très sensible, mais ici au moins il sert à l'exactitude pittoresque du paysage ». On remarque aussi son « insurmontable goût pour les trivialités », et sa bonne humeur, dont un bel exemple est sa définition du *garbanzo* : « C'est un pois qui a l'ambition d'être un haricot, et qui y réussit trop bien ». Gautier a parlé de toutes sortes de choses peu importantes mais intéressantes parce qu'elles donnent un aperçu du pays et du peuple. L'œuvre de Gautier est un des meilleurs livres publiés sur l'Espagne pendant cette période, mais pour avoir une idée juste de ce pays on devrait le lire concurremment avec l'ouvrage de Quinet, parce que Gautier a négligé la littérature espagnole. Il a fait de belles descriptions artistiques des tableaux, des sculptures, des tombeaux et des *retablos,* et a raconté des légendes, telle que l'histoire célèbre du *Cristo de Burgos,* qu'on croyait être une peau humaine rembourrée qui saignait tous les vendredis. Plusieurs chapitres de cette œuvre avaient déjà paru dans la RDM. Il est à propos d'ajouter ici un jugement espagnol sur ce livre. Ochoa a dit : « *Tra los Montes,* así titula M. Th. Gautier su llamado *Viaje a España,* libro tan verídico, tan chusco como las flamantes cartas de M. Alejandro Dumas » (7).

(7) *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle,* par Georges Le Gentil; p. 141.

Grégoire et Collombet, *Vie de Sainte-Thérèse.*

RDM, 1er fév. 1837, *Publications nouvelles.*

« Une forte bonne *Vie* composée sur les ouvrages originaux ».

Guiraud, Baron Alexandre : *Le cloître de Villemartin.*

RDM, 1er juillet 1843 : *Poetae minores,* par Charles Labitte.

La scène est dans un pauvre village de la Catalogne et Labitte lui consacre peu de lignes.

Hugo, Victor : *Les Orientales; Hernani, Ruy Blas.*

RDM, 15 fév. 1832, *Littérature dramatique,* par G. Planche.

RDM, 1er déc. 1836, *Chronique.*

RDM, 15 mars 1838, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par G. Planche.

RDM, 15 nov. 1838, *Ruy Blas, drame de M. Victor Hugo,* par G. Planche.

RDM, 1er déc. 1838, *La préface de Ruy Blas,* par G. Planche.

RDM, 15 août 1841, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Henri Blaze.

RDM, 15 mars 1843, *Théâtre-Français,* par Charles Magnin.

Gustave Planche ne ménage pas cet auteur, et fait des critiques sévères de ses drames, en censurant les scènes impossibles, les personnages sans vie et l'action invraisemblable. Magnin dit : « Ses personnages sont des fantômes, des ombres évoquées par sa baguette magique; ce sont... les fils de son imagination, les représentants de sa pensée... Son drame est un rêve, mais un rêve... taillé dans le granit ou ciselé sur l'acier ». Selon Planche, *Ruy Blas* « blesse le goût et le bon sens », et le ta-

bleau de la cour espagnole est « une caricature puérile ». Néanmoins, il fait l'éloge de son mérite lyrique, en disant que « la langue est pleine de grandeur et d'énergie ». Il reproche à Hugo d'avoir traité l'histoire d'une façon cavalière, et dit que l'histoire pour Victor Hugo « n'est que l'horizon de la plaine où se joue sa fantaisie, le cadre de la toile où il trace ses figures ». La *Chronique* a un ton ironique en parlant de sa connaissance de l'histoire, et appelle l'attention sur l'aide qu'il reçut de Rayneval, qui lui avait expédié des pamphlets publiés en Espagne. Henri Blaze croit que Victor Hugo a reproduit dans les *Orientales* le sentiment du *Romancero,* mais qu'il ne l'a pas emporté sur l'imitation faite par Emile Deschamps. Il faut rapporter ici qu'Azorín a dit que « dès la première heure, Victor Hugo a été goûté et traduit en Espagne » (8).

Irving, Washington, *The Alhambra.*

RDM, 1er juin 1832, *Littérature américaine,* par A. Fontaney. Le rédacteur a rédigé un long article sur cette œuvre, en traduisant en français quelques-unes des légendes espagnoles. Il voit dans le style de cet auteur quelque chose de nouveau, un mélange de la gaieté de Lesage et de la « bonhomie caustique » de Cervantes.

Laborde, Alexandre de : *Itinéraire descriptif de l'Espagne.*

RDM, 15 nov. 1834, *Chronique.*

On annonce une nouvelle édition de cette œuvre.

Laboulaye, Victor de : *Vers.*

RDM, 1er juillet 1843, *Poetae minores,* par Charles Labitte. La critique est réduite à une mention de ses vers.

(8) *Cf. L'Espagnolisme des Romantiques français; Mercure de France,* 16 juin 1917.

Latouche, Henri de : *La Reine d'Espagne.*

RDM, 15 nov. 1831, *Révolutions de la Quinzaine.*

RDM, Vol. 3, 4, 1831, *De la haine littéraire,* par G. Planche. Ce drame n'a été joué qu'une fois, car le public ne voulait pas l'accepter. Quant à la critique, citons la RDM : « Parmi les gens d'esprit, les gens redoutés, les hommes de moquerie et de verve, M. de Latouche est placé un des premiers. Ecrivain épigrammatique et élégant, observateur profond et moqueur, méprisant beaucoup les hommes, beaucoup la politique, beaucoup les salons, beaucoup tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, déchirant le plus souvent à belles dents, tel est M. de Latouche ». Sainte-Beuve a dit, à propos de l'article sarcastique de Planche : « Ce sanglant article... c'était une exécution » (9).

Lebrun, Pierre : *Le Cid d'Andalousie.*

RDM, 15 janvier 1841, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Sainte-Beuve. Cette pièce est l'*Estrella de Sevilla* mise en français. Il est regrettable que les rédacteurs de la RDM ne l'aient pas analysée à fond. On parle surtout de la censure qu'elle reçut, et des difficultés rencontrées par l'auteur.

Mac Crie, Thomas, *Histoire des progrès et de la suppression de la réforme en Espagne, au XVI^e^ siècle.*

RDM, nov. 1829, *Annonces bibliographiques.*

MacFarlane, Charles : *Lives and Exploits of Banditti and Robbers.*

RDM, 15 janvier 1833, *Chronique.*

La publication de l'œuvre est annoncée. On aurait pu faire un récit intéressant de l'histoire des brigands es-

(9) *Causeries du lundi,* T. III, p. 500.

pagnols qui s'appelaient les *Siete hijos de Ejica* (lisez *Ecija*).

Mallefille, Félicien : *Les sept Infans de Lara.*

RDM, 15 mars 1836; *Chronique.*

Citons la RDM : « Ce n'est ni la hardiesse dans les idées, ni l'intempérance de style qui manquent au drame. C'est une œuvre longuement méditée, péniblement élaborée, mais M. Mallefille a emprunté une forme déjà vieillie; néanmoins ce drame, fort bien joué par Bocage, mérite d'être signalé à l'attention publique ». Le *Journal des Débats* du 5 mars 1836 dit : « Aujourd'hui la représentation de ce drame diminué de moitié, dit-on, devient une chose possible, et on s'y portera en foule ».

Marmontel, Jean-François : *Les Incas.*

RDM, 15 nov. 1847 : *Statistique littéraire,* par Charles Louandre. Cette œuvre était déjà vieille, car elle date de 1777, mais jouissait d'une grande vogue. Le nombre d'éditions arriva jusqu'à vingt-trois pendant les premières années du XIX^e^ siècle, et Louandre dit : « Les anciens romans sont imprimés chaque année au nombre d'une vingtaine de volumes environ. La plus constante popularité appartient aux *Incas* ». C'est un bel exemple de l'histoire qui a subi l'influence de l'exotisme, mais qui reste fondée solidement sur des faits historiques.

Martínez de la Rosa, Francisco : *Obras literarias.*

RDM, première livraison, 1829, *Annonces bibliographiques.*

Maury, Juan María : *Esvero y Almedora.*

RDM, 15 avril 1841, *Chronique.* La RDM consent un peu tard à reconnaître qu'il y avait un mouvement ro-

mantique à Madrid. Le rédacteur dit que Maury surpasse ses rivaux en ce genre de contes « qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, et qui ne finissent point ». Il parle de la grâce et de la richesse de « l'admirable langue espagnole » que Maury savait manier si bien, et il appelle l'attention aussi sur sa connaissance approfondie du français, mais il ne dit pas que ce poème est fondé sur le *Paso honroso* de Suero de Quiñones. La critique est de peu de valeur.

Mérimée, Prosper : *Théâtre de Clara Gazul.*

RDM, 15 février 1832, *Littérature dramatique,* par G. Planche.

RDM, 1er sept. 1832, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par G. Planche.

RDM. 15 jan. 1833, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Sainte-Beuve.

RDM, 1er oct. 1847, *Ecrivains critiques de la France,* par Sainte-Beuve. Planche a fait une assez bonne critique de son style, et il dit que cette œuvre n'a pas les qualités caractéristiques de la littérature espagnole; elle est pleine d'esprit français. Il considère *Les Espagnols en Danemark,* et *Inès Mendo* comme les pièces les plus importantes du recueil, distinguées par « l'intime vérité » et « la poétique animation ». Sainte-Beuve appelle Mérimée « notre énergique et sobre contemporain », et il dit : « Je crois qu'il lui est depuis échappé de dire que, s'il l'avait vue (l'Espagne) auparavant, il n'aurait pas imprimé son ouvrage. Il aurait eu grand tort, et nous y aurions tous perdu. Il est de ces premières inspirations que l'observation elle-même ne remplace pas ».

Histoire de D. Pèdre I^er^, Roi de Castille.

RDM, 1^er^ juillet 1847, *Revue littéraire.* Le rédacteur dit qu'on étudiait l'histoire de l'Espagne avec ardeur : « Aujourd'hui encore des écrivains distingués, des esprits sérieux s'appliquent en Espagne et en France à éclairer les parties encore obscures de ce vaste sujet ».

Merlin, Comtesse : *Histoire de la sœur Inès.*

RDM, 15 juin 1832, *Chronique.*

La scène de cette histoire, qui appartient à la famille des *Paul et Virginie,* est placée à La Havane. Le rédacteur n'essaie pas d'analyser l'œuvre, mais dit que l'auteur est une femme dont le nom doit rester caché, et qu'on avait vendu seulement quelques copies du roman. Nous avons trouvé cette histoire bien agréable. Le récit est bien ménagé, les mots sont bien choisis, le sujet est assez intéressant, et il n'y a pas d'exagérations ennuyeuses. Les descriptions n'ont rien d'artificiel, et sont pleines de vie. Nous citons un passage qui démontre très bien la simplicité et la verve de la narration : le chat Bonito avait fait casser son rosaire à la mère Brígida; alors « Bonito se mit à poursuivre tour à tour avec vivacité les grains qui glissaient sous ses pattes, tandis que sa maîtresse, le caressant d'une main, ramassait de l'autre les grains du rosaire, et faisait de temps en temps le signe de la croix pour conjurer le diable qui, transformé en colère, lui montait à la tête ». La nature n'est pas bien décrite, mais l'auteur a réussi à montrer d'une manière heureuse la vie à Cuba.

Souvenirs et mémoires de Comtesse Merlin.

RDM, 1^er^ avril 1836, *Revue littéraire.*

Le rédacteur parle de la sobriété et de la simplicité de son style. Il dit : « L'auteur... nous paraissait une per-

sonne chez qui la joie, une joie qui n'exclut nullement la sensibilité, est compagne de la force de l'âme ». A la fin de cette œuvre, on trouve ajoutée l'histoire de la sœur Inès.

Mignet, F. A. A. : *Négociations relatives à la Succession d'Espagne sous Louis XIV.*

Antonio Pérez et Philippe II.

RDM, 15 juillet 1836, *De l'Espagne et de son histoire,* par Louis de Carné.

RDM, 15 mars 1846, *Historiens modernes de la France,* par Sainte-Beuve.

RDM, 1er nov. 1847, *Statistique littéraire,* par Charles Louandre Carné n'est pas d'accord avec Mignet sur les raisons de la décadence de l'Espagne, et dans son article il ne critique pas l'œuvre de Mignet, mais il ne change pas non plus d'avis. Les autres critiques ne mentionnent que superficiellement ces œuvres.

Musset, Alfred de : *Contes d'Espagne et d'Italie.*

RDM, 15 janv. 1833, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Sainte-Beuve.

RDM, 1er fév. 1840, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Dessalles-Régis.

RDM, 15 juin 1847, *Simples essais d'histoire littéraire,* par Saint-René Taillandier.

Ces articles ne sont pas importants pour l'étude de l'influence espagnole sur les œuvres françaises.

Napier, Général : *Histoire des guerres de la Péninsule.*

RDM, 1er nov. 1847, *Statistique littéraire,* par Charles Louandre Le rédacteur ne dit rien d'important concernant cette œuvre.

Paquis, Amédée : *Nouvelle histoire d'Espagne et de Portugal.* RDM, 1er sep. 1836, *Revue littéraire du premier semestre de* 1836. Le rédacteur dit que beaucoup d'écrivains s'occupent de l'histoire de l'Espagne, mais malheureusement il ne consacre pas un développement à cet ouvrage.

Prescott, William : *Histoire de la conquête du Mexique.*

RDM, 15 mars 1845, *De la civilisation mexicaine avant Fernand Cortez,* par Michel Chevalier.

RDM, 15 juillet 1845, *La conquête du Mexique par Fernand Cortez,* par Michel Chevalier. Le rédacteur donne un bon résumé du sujet.

Quinet, Edgar : *Mes vacances en Espagne.*

RDM, 1er oct. 1846, *Revue littéraire.*

Des quatre cents pages et plus qui composent ce livre, le critique dit qu'il y a environ quarante pages qui sont vraiment charmantes, et qu'en conséquence, on pourrait réduire l'œuvre des deux tiers sans la gâter. Nous trouvons excellents les chapitres 13, 14 et 15 (environ soixante-dix pages), qui sont consacrés à la littérature espagnole, et le chapitre sur Séville est bien écrit aussi. Quinet a donné un bel aperçu de la littérature espagnole contemporaine, ce que le rédacteur n'a pas remarqué. Quant à son style, le critique dit que « l'abondance de la forme et la diffusion des images masquent trop souvent ce que la pensée peut avoir quelquefois d'élevé et d'original », et que sa phrase est « fiévreuse, tendue et saccadée » ; enfin, il considère ce livre comme une « fantaisie fébrile ». Il est vrai que Quinet écrivait dans un style trop romantique; qu'il voyait et entendait Don Quichotte partout, ce qui devient quelque peu fastidieux; que ses descriptions sont entremêlées de fantaisie. Dans le chapitre 12, il a donné libre cours à

son imagination, en évoquant un cimetière où il voyait cette inscription : « Ci-gît l'Espagne; elle a été assassinée en cet endroit par le Saint-Office et par Philippe II. De profundis ». Evidemment, il a imité Larra, mais sans dire sa dette à son égard, bien qu'un peu plus tard il ait beaucoup parlé de cet auteur qu'il admirait profondément. Quinet a réussi merveilleusement bien à saisir l'accent de l'âme de l'Espagne, malgré son abstraction. Ses chapitres sur la situation politique sont surtout des impressions des hommes. Il avait de l'estime pour les Espagnols, et écrivit à sa mère : « Je suis effrayé de la supériorité de ce peuple sur les Italiens » (10). L'appendice est composé de ses discours prononcés au Collège de France et reproduits dans la RDM du 15 février 1842 et du 1er janvier 1843. Le rédacteur ne croit pas que cet ouvrage soit digne d'éloge, mais nous trouvons qu'il ne manque pas de mérites.

Des Jésuites.

RDM, 1er août 1843, *Chronique.*

RDM, 1er août 1844, *L'Ultramontanisme ou l'Eglise romaine et la société moderne, par Edgar Quinet,* par Lerminier. La *Chronique* mentionne la querelle du jésuitisme et de l'université. Lerminier donne une analyse de l'ouvrage, et dit qu'aux yeux de Quinet, l'Espagne « est un peuple de prolétaires, et que l'état de l'Espagne est une pauvreté héroïque qui peut faire la gloire de ce pays, si les législateurs savent le comprendre... C'est précisément parce que l'Espagne est aujourd'hui la plus mendiante, la plus nue des nations, qu'elle pourra encore une fois étonner le monde par une forme nouvelle ».

(10) *Cf. Edgar Quinet et l'Espagne,* par J. Boudout; *Revue de littérature comparée,* T. XVI, 1936.

Ranke, Léopold : *Histoire des Osmanlis et de la monarchie espagnole pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles.*

RDM, 1^er^ août 1839, *Revue littéraire.*

Cette œuvre a été traduite de l'allemand par Haiber, et le rédacteur l'appelle un travail excellent, « des bons livres de ce temps-ci ». Il dit que l'auteur « a su joindre à une puissante patience d'investigations cette sage défiance des théories aventureuses, ce simple bon sens, qui rencontre presque toujours le vrai ».

Rémusat, Mme de : *Lettres espagnoles ou le Ministre.*

RDM, 15 juin 1842, *Ecrivains moralistes de la France,* par Sainte-Beuve. Selon ce critique, cette œuvre est une très belle étude où l'auteur a réussi à reproduire la vraie Espagne. Ce livre avait paru plusieurs années avant l'époque que nous étudions.

Rességuier, Jules de : *Almaria.*

RDM, 15 oct. 1835, *Chronique.*

La notice est assez puérile. On nous signale seulement le titre du roman, « un nom de femme, passionnée comme le soleil d'Espagne, chaste et mystérieuse comme les galeries silencieuses des monastères ». Et c'est tout ! Vraiment, on est porté à croire que le rédacteur n'avait pas lu le livre, et qu'il forgeait de jolies phrases. Il est vrai que le roman s'appelle *Almaria,* qui est le nom d'une femme, et qu'il s'inspire de ce personnage, mais en fait l'œuvre ne s'occupe guère de cette femme. Elle paraît dans six des dix-sept chapitres qui composent le livre. Elle est mystérieuse à cause de son absence, et quant à son caractère passionné, l'auteur dit que « ce qu'elle voulait ardemment, ce qu'elle voulait avec une volonté de jeune fille espagnole, c'était le ciel ». Les no-

tes mises à la fin du roman ont quelque intérêt, surtout celle concernant le tabac : « Cette petite vapeur brûlante qu'on respire presque à son insu, jette l'âme dans une sorte d'extase qui dispose à l'inspiration et à la rêverie ».

Reybaud, Mme Charles; *Mézélie.*

RDM, 1er nov. 1839, *Revue littéraire.*

Le rédacteur dit : « Presque toutes les scènes se passent dans les contrées du soleil, en Provence, en Espagne, dans les Antilles », mais il n'y a rien de l'Espagne dans l'œuvre. L'action se passe au Mexique, à Cuba et en France. Le critique croyait que les romans de Mme Reybaud dureraient si elle y mettait un peu plus de réalité. Evidemment, elle connaissait et aimait l'Espagne : Mézélie lisait « les divines poésies de Garcilaso de la Véga ou les odes sacrées de Fray Luis de Léon ». Son œuvre est du type romantique, et n'a rien de remarquable.

Espagnoles et Françaises.

RDM, 15 déc. 1841, *Revue littéraire,* par G. de Molènes. Ce critique trouve que Mme Reybaud a le sentiment de la réalité, qu'elle aime les contrastes tout en s'efforçant à adoucir les effets, et qu'elle sait exprimer les émotions. Il mentionne *Les deux perles*, mais nous trouvons bien meilleure l'histoire de *Lazarilla,* qui nous rappelle une Carmen un peu moins fougueuse que l'héroïne de Mérimée. *Le Comte de Peñaparda* montre aussi le caractère bohémien. Les phrases espagnoles employées par cet écrivain sont justes, mais son style nous semble froid et impassible. Il y a dans ses contes assez de coloris, mais il est sombre plutôt que brillant. Quelques-

uns semblent vouloir imiter le style des *Novelas ejemplares* de Cervantes.

Sagra, Ramón de la : *Commerce de l'île de Cuba.*

RDM, 15 juillet 1836, *Chronique.*

La RDM ne donne qu'une brève notice sur le sujet de cet ouvrage.

Saint-Hilaire, Rosseeuw, *Histoire d'Espagne.*

RDM, 1er déc. 1836, *Chronique.*

RDM, 15 mai 1837, *La Presse française en* 1836.

RDM, 1er mars 1840, *Revue littéraire.*

Les rédacteurs considéraient cet ouvrage comme excellent pour l'étude de l'histoire de la domination gothique en Espagne, et croyaient que l'auteur avait fait « très bien ressortir les diverses nuances du caractère espagnol », mais pas un n'a fait une critique sérieuse de l'œuvre.

Saint Yon, le Général Moline de : *Les deux Mina.*

RDM, 15 oct. 1840, *Revue littéraire.*

Le rédacteur analyse le livre, et insiste sur l'héroïsme patriotique des Espagnols. L'œuvre a de l'importance parce que l'auteur a éclairci une page obscure de l'histoire de l'Espagne de ce temps. Selon le jugement du critique, il écrit « d'une façon militaire » et « ne raconte pas; il met en action ».

Scribe et Clapisson : *Jeanne la Folle.*

RDM, 15 nov. 1848, *Revue des Théâtres,* par A. de Pontmartin. Nous aurions aimé à trouver une critique réelle de cette pièce, où le rédacteur voit « des mérites réels ».

Sealsfield, Charles : *Œuvres complètes.*

RDM, 15 août 1848, *Le romancier de la démocratie américaine,* par Saint-René Taillandier.

Tout ce que le rédacteur fait connaître de cette œuvre, c'est qu'elle traite de la lutte de la race anglo-américaine et de la race espagnole.

Soulié, Frédéric : *Le Bananier.*

RDM, 15 juin 1843, *Revue littéraire,* par G. de Molènes. Le rédacteur ne décrit pas ce drame du Nouveau-Monde, qui aurait eu certainement de l'intérêt pour le lecteur.

Sue, Eugène : *Plik et Plok.*

RDM, Vol. 3, 4, 1830, *Plik et Plok.*

RDM, 15 sep. 1840, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par Sainte-Beuve. On croyait voir dans cette œuvre la vraie couleur de l'Espagne, mais selon un jugement espagnol elle est « llena de ridículas patrañas por lo que se refiere a las cosas y costumbres españolas » (11). Les titres bizarres affectés par Sue appelèrent l'attention de Sainte-Beuve, qui reconnaissait en lui « une veine de comique naturel ».

La Coucaratcha.

RDM, 15 sep. 1832, *Chronique.*

RDM, 15 mars 1842, *Revue littéraire,* par G. de Molènes. On doit savoir gré au rédacteur de la *Chronique* d'avoir écrit sans erreur le nom de cet « ignoble insecte qu'en français nous appelons cloporte ». La raison de l'emploi de ce titre pour un recueil de contes est assez bizarre. Molènes voyait dans ce livre une « fougueuse chaleur de coloris », mais il n'essayait pas d'en faire la critique dans cet article. La tradition andalouse *Caballo negro y perro blanco* est assez agréable, mais nous considé-

(11) *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana;* Espasa-Calpe.

rons le conte intitulé *Les montagnes de la Ronda* comme le meilleur de tous ceux qui traitent de l'Espagne. Sue etait doué d'une grande puissance d'imagination, mais son style est souvent lâché, et les Espagnols disent qu'il « acierta más halagando pasiones bajas que pintando caracteres verosímiles ».

Tanski, Capitaine : *Lettres sur l'Espagne en* 1843 *et* 1844.

RDM, 15 août 1844, *Revue littéraire,* par Paulin Limayrac. La situation politique et les mœurs sont reproduites fidèlement dans cette œuvre, et Limayrac appelle l'auteur « un esprit qui observe et qui voit juste ».

Toreno, José María : *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne.*

RDM, 1er sept 1836, *Revue littéraire du premier semestre de* 1836. La vie de Toreno est passée en revue dans le compte rendu de son ouvrage en cinq volumes, et le rédacteur dit : « C'est un précieux avantage que d'avoir l'histoire de ce grand fait politique (la guerre d'indépendance) tracée par un Espagnol, par un homme d'Etat ».

Trueba y Cosío, Telesforo de : *L'Espagne romantique.*

RDM, 1er déc. 1832, *Chronique.*

Cet écrivain écrivait en anglais avec pureté et talent, et l'œuvre dont il s'agit est un recueil de 20 chroniques écrites d'abord en anglais, et traduites en français par Defauconpret. L'œuvre fut traduite en espagnol d'après la version française. Les contes sont fondés sur la vieille histoire de l'Espagne, et chacun est précédé d'un sommaire historique. On blâme l'auteur d'avoir adopté le procédé de Sir Walter Scott.

Viardot, Louis : *Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*. RDM, 15 janv. 1833, *Chronique*.

« Un récit complet de l'invasion et de la domination arabe en Espagne ».

Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne.

RDM, 1er déc. 1835, *Histoire littéraire. Revue trimestrielle*. Ce compte rendu est le plus étendu de tous ceux que nous avons trouvés dans la RDM, mais nous ne pouvons louer le rédacteur d'avoir fait une critique approfondie. Nous sommes portés à dire, comme lui : « Il est merveilleux que l'auteur ait pu réunir en un seul volume tant d'intéressantes notions de tout genre ». Le rédacteur était-il capable d'apprécier la littérature de l'Espagne ? Il essaie de la réduire à une demi-douzaine de noms environ, et dit que c'est un tort que « de lui attribuer une littérature infiniment plus complète et plus riche que celle qu'elle a pu avoir... Ce tort est quelquefois celui de Viardot ». Les autres écrivains évitaient d'ordinaire le sujet des beaux-arts en Espagne, mais Viardot a écrit un excellent chapitre sur leur histoire dans ce pays. La première partie de l'ouvrage est une histoire des assemblées nationales, et le rédacteur fait remarquer que les Espagnols l'avaient fait traduire pour la répandre « comme une espèce de catéchisme » à l'ouverture de leurs cortès. Des livres tels que celui de Viardot peuvent avoir une grande influence sur l'opinion publique, ce qui a été reconnu par le rédacteur, qui dit : « Au point où en sont aujourd'hui les relations entre les deux pays, un pareil livre est un service rendu à la France et à l'Espagne ».

Vigny, Alfred de : *Dolorida.*

RDM, 1er août 1842, *Poètes et romanciers modernes de la France,* par G. Planche.

En peu de lignes, Planche fait la critique de cette poésie : « Création pathétique, un récit espagnol d'une composition simple et rapide; les premiers vers sont d'une exquise et amoureuse coquetterie. Emploi trop fréquent de la périphrase poétique. Elégance laborieuse et parée dans le développement d'un sentiment personnel ». Il est regrettable que la plupart des comptes rendus publiés dans la RDM n'aient pas montré cette qualité de précision, et que la plupart des critiques n'aient pas eu l'habitude d'aller plus au fond des œuvres.

Conclusion

La RDM ne laissa passer aucune année sans insérer dans ses pages des renseignements sur l'Espagne, et plus d'une année a vu l'apparition de plusieurs articles d'une réelle importance. L'année 1840 fut la plus riche en études fondées sur la Péninsule, mais pendant toute cette période les rédacteurs ont manifesté un grand intérêt pour l'Espagne, ce qui rend témoignage à la vérité de ce que Léon Faucher a écrit en 1837 : « La race française et la race espagnole s'attirent mutuellement par une vive et intime affinité » (1). En 1847, Charles Louandre a dit : « Les deux contrées qui fixent le plus notre attention sont l'Angleterre et l'Espagne, — l'Espagne, à cause de la couleur héroïque et romanesque de son histoire » (2). On étudiait la politique de l'Espagne, ses mœurs, et sa littérature ancienne et contemporaine. Les rédacteurs s'intéressaient à la poésie et négligeaient la prose espagnole; on s'attendrait à trouver au moins un article sur le *Quichotte,* ou une critique de la traduction de cet ouvrage faite par Viardot. Paul Hazard a dit : « C'est surtout la poésie populaire que la *Revue* envie aux nations voisines ou lointaines. Elle cherche à retrouver cette expression primitive de l'âme humaine chez les Espagnols, chez les Italiens... partout » (3). En général, on étudiait

(1) *L'Union du midi*; RDM, 1er mars 1837, p. 547.

(2) *Statistique littéraire*; RDM, 1er nov. 1847, p. 429.

(3) *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*, page 125.

la poésie espagnole d'après le théâtre, cet « héritage formidable » dont on reconnaissait l'excellence. On a dit que « les trois peuples qui passent pour avoir marqué leur génie original dans les trois grands genres de la poésie moderne (sont) les Français dans le roman chevaleresque, les Italiens dans la poésie lyrique, les Espagnols au théâtre » (4), et que « le développement littéraire de l'ancienne Espagne a été surtout dramatique... Trésor intarissable d'esprit, d'observation, d'intrigue, de passion, de terreur, de verve comique » (5). Un seul rédacteur a essayé d'expliquer la versification espagnole : « Il faut une grande habitude pour saisir cette rime imparfaite (le *romance,* vers octosyllabique et assonant) ; mais, quand une fois l'oreille est accoutumée à son harmonie, on trouve dans sa faiblesse même et dans sa monotonie un charme particulier. C'est quelque chose de simple et primitif. On dirait la rime à sa naissance, rime rudimentaire qui ne peut être saisie que par l'organisation fine et délicate d'un peuple méridional » (6).

Il sera peut-être intéressant de noter quelques opinions françaises sur la langue espagnole. Selon Gautier, il fallait « écorcher le gosier à râler l'abominable *jota,* son arabe et guttural qui n'existe pas dans notre langue » (7). D'autre part, Viardot a dit qu'« il ne faut pas croire que la *jota,* cette aspiration gutturale empruntée aux Arabes, défigure la langue espagnole. Elle n'est point dure entre les lèvres habituées à l'exprimer, et presque toujours elle donne de la

(4) *De la littérature provençale,* par H. Fortoul; RDM, 15 mai 1846, p. 587.

(5) *Mouvement littéraire de l'Espagne,* par Léonce de Lavergne; RDM, 15 avril 1843, p. 197.

(6) *Op. cit.,* p. 191.

(7) *Tra los Montes,* p. 65.

vigueur aux expressions qui la renferment » (8). Quinet, parlant des vers de Zorrilla, écrit : « Les sons de la langue espagnole ont dans ces stances l'éclat de la harpe » (9). Mazade en a fait cette description : « La langue espagnole a la splendeur du coloris, l'opulence de la pourpre, l'éclat fastueux, plutôt que la précision et la netteté. Cette pompe, cette passion de l'hyperbole, se retrouvent chez beaucoup de poètes, et même d'historiens; mais ce serait une erreur d'y voir le caractère exclusif du génie espagnol ». Il dit aussi que l'espagnol possède « exactitude, force de concentration, simplicité tour à tour mâle ou facile, une certaine sobriété qui s'allie au besoin avec la richesse » (10). Selon un autre jugement, « la langue... abonde en mots ironiques pour désigner ce qui paraît être et ce qui n'est pas » (11), et on parlait aussi de « cet inimitable sérieux espagnol qui laisse entrevoir une si mordante moquerie » (12). Les rédacteurs, surtout Mérimée, Gautier et Fontaney, employaient souvent des expressions espagnoles, où on trouve bien des fautes d'orthographe.

Sans aucun doute, la littérature espagnole attirait les littérateurs français de même que le pays attirait les voyageurs romantiques. Nous avons déjà fait remarquer les études approfondies sur la vieille littérature espagnole, et les récits de voyage qui ont paru dans la RDM pendant cette période. Le tableau de l'Espagne présenté par les voyageurs qui avant d'y aller avaient dans l'imagination une vision romantique du pays, ne plaisait guère aux Espagnols, mais

(8) *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne,* p. 190, note 1.

(9) *Mes vacances en Espagne,* p. 165.

(10) *Un humoriste espagnol;* RDM, 15 janv. 1848, p. 241.

(11) *Politique extérieure;* RDM, 1er sept. 1840, p. 936.

(12) *Idem;* RDM, 1er avril 1841, p. 157.

comme Pierre Jourda l'a observé, ces articles qui décrivent « une Espagne irréelle ou demi-irréelle » sont agréables à lire (13). J.-J. A. Bertrand a dit que les récits français étaient les plus populaires, mais quand même il y a « toute une littérature espagnole de répliques aux calomniateurs étrangers » (14), car les Espagnols étaient agacés souvent par les opinions des étrangers qui les jugeaient superficiellement ou interprétaient mal leur caractère. Parlant de l'ouvrage de Borrow, la *Revista de España y del extranjero* a dit : « L'auteur est injuste comme tous les étrangers et particulièrement comme les voyageurs français » (15). On publia plusieurs attaques contre les voyageurs français et surtout contre Dumas. Gautier a écrit : « Les Espagnols se prétendent calomniés par Hugo, par Mérimée, et par tous ceux en général qui ont écrit sur l'Espagne. Ils renient de toutes leurs forces l'Espagne du *Romancero* et des *Orientales* » (16). Cependant, on jouait en Espagne le drame d'*Hernani*. On peignait les Espagnols comme un peuple de passions vives et contradictoires, qui était gouverné par la fierté, la jalousie, l'esprit de vengeance, la piété et la cruauté, mais qui était à la fois sobre, paresseux et hospitalier. Citons un jugement intéressant formulé par Gautier : « Les Espagnols m'ont paru très philosophes : ils n'attachent presque aucune importance à la vie matérielle, et le confort leur est tout à fait indifférent. Ils ont réduit l'existence à sa plus simple expression. Cette sobriété et cette modération en toutes choses leur procurent une grande liberté, une extrême indépen-

(13) *Cf. L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand.*

(14) *Sur les vieilles routes d'Espagne*, p. 260.

(15) Cité dans *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e siècle*, par Georges Le Gentil, p. 124.

(16) *Tra los Montes*, p. 121.

dance; ils ont le temps de vivre » (17). Sainte-Beuve raconte que Thiers avait remarqué des Espagnols qui travaillaient dans une cour, ce qui l'amena à écrire : « Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres, et j'appris qu'à cause de leur patience et de leur sobriété, on les employait dans nos Pyrénées françaises aux travaux les plus difficiles » (18).

Les rédacteurs de la RDM remarquèrent que la littérature espagnole manquait d'études sérieuses. Léonce de Lavergne appela l'attention sur ce point en disant : « Les Espagnols ont infiniment d'esprit... mais quelque brillantes que soient les facultés naturelles, elles ne sont pas tout; il faut encore, pour leur faire produire de bons fruits, les féconder par l'étude et par la réflexion » (19).

Il nous semble que parmi les romantiques hispanisants Mérimée et Gautier tiennent la première place, mais qu'il faut mentionner Viardot et Fontaney aussi parmi les rédacteurs de la RDM qui ont décrit le mieux l'Espagne. Fontaney fut le premier qui donna un ton littéraire aux récits de voyage. Il a décrit très bien ce qu'il a vu en Espagne, mais on sent que c'est une description froide et trop objective. C'est Viardot qui ouvrit la voie à l'étude plus approfondie de la littérature espagnole, et il faut remarquer que les Espagnols l'aimaient. En 1842, on publia *El amor, novela árabe de Louis Viardot,* avec cette note : « Uno de los pocos franceses que han escrito acertadamente de las cosas de

(17) *Grenade*; RDM, 15 juillet 1842, p. 285.

(18) *Historiens modernes de la France*; RDM, 15 janv. 1845, page 220.

(19) *Mouvement littéraire de l'Espagne*; RDM, 15 avril 1843, page 208.

España y conocido bien la índole de nuestro idioma, literatura y costumbres » (20).

Gautier peignait les divers aspects du paysage espagnol, et Mérimée peignait le caractère du peuple. Selon Azorín, dans l'œuvre de Gautier « tout est subordonné à la vision du monde extérieur » (21), tandis que Mérimée, « épris de la couleur et des passions du peuple », peint une Espagne des « traits de la plus profonde vérité... l'Espagne de Quevedo et de Lope » (22). Les Espagnols méprisèrent d'abord l'œuvre de Gautier, mais la *Generación de* 1898 l'a accueillie avec enthousiasme. Mérimée comprenait l'âme de l'Espagne; « il la sent » (23). Morel-Fatio estimait qu'on voyait à chaque siècle l'incarnation du goût espagnol dans un écrivain, et qu'au XIX[e] siècle, ce goût s'était incarné dans Mérimée. Il reconnaissait aussi le talent de Gautier, en disant: « Si Mérimée a ouvert des jours sur l'âme espagnole, Gautier a expliqué le sol et l'art de l'Espagne » (24). Martinenche a dit : « Le récit de Gautier (Tra los Montes) demeure... comme la plus éblouissante et la plus exacte image des paysages et des monuments qui n'ont pas changé depuis que son regard et sa plume les ont définitivement enregistrés » (25).

(20) *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX[e] siècle,* par Georges Le Gentil, p. 63.

(21) *L'Espagnolisme des Romantiques français*; *Mercure de France,* 16 juin 1917, p. 631.

(22) *Op. cit.,* p. 627.

(23) *Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne,* par Paul Hazard; *Revue de littérature comparée,* janv.-mars 1936, p. 13.

(24) *Etudes sur l'Espagne.* p. 101.

(25) *L'Espagne et le romantisme français,* p. 187.

Nous sommes étonnés de ne pas trouver un article traitant de l'influence espagnole sur la littérature française contemporaine, car les comptes rendus prouvent qu'on reconnaissait l'attraction exercée par l'Espagne sur les écrivains français. La grande abondance de mentions de l'Espagne est surprenante. Dans deux cents articles que nous avons examinés sur divers sujets qui n'avaient rapport ni à l'Espagne, ni aux pays hispano-américains, nous trouvons que les Espagnols mentionnés le plus souvent et en passant sont Cervantes et Charles-Quint, bien qu'on mentionne assez souvent Calderón et Lope de Vega. Quant aux artistes, Murillo, Velázquez et Ribera semblent avoir la même importance au point de vue des rédacteurs. Bien entendu, les *conquistadores* Cortés et Pizarro ne sont pas oubliés. C'était surtout le sud de l'Espagne qui attirait les Français, mais on trouve la ville de Madrid mentionnée le plus souvent.

Bien des rédacteurs ont appelé l'attention sur les œuvres espagnoles, mais il nous semble que Quinet a réussi mieux qu'aucun autre à donner en quelques mots une idée du caractère de cette littérature, qui est « la profusion même de la passion et de la vie dans le domaine de l'art. Il n'est peut-être aucune littérature qui ne surpasse celle-ci par la régularité, l'ordre, la tempérance, mais il n'en est point aussi qui l'égale dans ce débordement de l'âme, dans ce sentiment exalté de la réalité, dans cette sincérité de l'émotion qui a su ennoblir le ridicule même » (26).

Nous avons noté une tendance à croire qu'on doit lire les chefs-d'œuvre dans l'original pour ne pas perdre « les beautés originales, altérées ou ensevelies dans les traductions », selon l'avis de Pontmartin. George Sand a dit :

(26) Discours fait au Collège de France. *Cf.* RDM, 1er janv. 1843, pages 166, 167.

« Quelque parfaite que soit la traduction ou l'imitation, quelque correction importante ou nécessaire que vous y remarquiez, quelque finie, quelque embellie que soit l'œuvre engendrée de l'œuvre-mère, celle-ci n'en est pas moins supérieure, génératrice, vénérable, sacrée » (27). Mesonero Romanos a dit que « la lectura es la base de todas las máquinas, el móvil de todas las riquezas », et on doit louer la RDM d'avoir réussi dans son dessein de répandre des renseignements sur l'Espagne, et d'avoir fait de son mieux pour aider à établir une entente cordiale entre les deux nations.

Vu et approuvé :
Besançon, le 15 mars 1939.
Le Doyen de la Faculté des Lettres :
Pierre MOREAU.

Vu et permis d'imprimer :
Besançon, le 31 mars 1939.
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université :
A. BERTRAND.

(27) *Lettres d'un voyageur*; RDM, 1er sept. 1835, p. 562.

Index des noms d'auteurs cités

Abbott, 186.
Abrantès, 94.
Aglio, 186.
Alarcón, 57.
Alaux, 10, 115, 116, 135 141. 149, 150, 166, 173.
Alcalá Galiano, 49, 113.
Alvarez y Tejero, 187.
Amado, 187.
Ampère, 10, 62, 63, 64, 65. 66, 67, 70, 71.
Ancelot (Mme), 187.
Ault-Dumesnil, 10, 11, 56, 73, 75.
Avellaneda, 111, 112.
Azorín, 8, 200.
Balzac, 99, 188.
Bastide, 188.
Beaumarchais, 86.
Beauvoir, 128, 188, 189.
Béranger, 124.
Bermúdez de Castro, 123.
Bertrand (J. J. A.), 127, 218.
Blasco Ibáñez, 142.
Blaze (Henri), 156, 158, 159, 164, 180, 195, 199, 200.
Bonjour, 189.
Borel (Pétrus), 189.
Borrow, 128, 190, 218.
Boscán, 74.
Bourgoing, 191.
Bouterwek, 50, 51.
Bretón de los Herreros, 111, 114, 119, 168, 170.
Buloz, 6, 7, 10.
Byron, 20, 111, 180.
Cabrero de Martínez, 119 n.
Calderón, 56, 57, 60, 61, 66, 73, 78, 84, 86, 87, 88, 89, 112, 123, 155, 172, 221.
Camba, 142.
Campoamor, 112, 123.
Campuzano, 20.
Capefigue, 192.
Carné, 8, 22, 40, 41, 42, 44, 46, 205.
Cejador, 183.
Cervantes, 11, 53, 65, 66, 70, 71, 72, 115, 184, 200, 210, 221.
Chasles, 9, 82, 98, 106, 107, 190.
Chevalier, 206.
Conde, 64 .
Corneille, 55, 59, 63, 66, 78, 79, 192.
Coronado (Carolina), 112, 119 n.
Creuzé de Lesser, 50, 69.
Cruz (Ramón de la), 53.
Cueva (Juan de la), 55.
Damas-Hinard, 68, 92 n., 192.
Dante, 66.
Delavigne, 121, 123, 124, 192, 193.
Delécluze, 10.
Dembowski, 31, 193.
Denis, 186, 194, 195.
Deschamps (Emile), 50, 149, 188, 195, 200.
Dessalles-Régis, 192, 193, 205.
Diamante, 59, 63, 79.
Didier, 8, 22, 38, 39, 40, 41, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 162, 166, 167, 173, 195.
Du Hamel, 195.
Dumax (Alex.), 121, 124, 128, 134, 180, 196, 198, 218.
Durrieu, 9, 79 n., 105, 109, 110, 111, 112, 113, 118, 119, 120, 121, 125, 173.
Echeverría, 152.
Erauso (Catalina de), 94, 95, 96.
Escosura, 119.
Espronceda, 51, 111, 113, 118 n., 150.
Faucher (Léon), 24, 134, 215.

Fauriel, 10, 11, 90, 91, 92, 93.
Feijóo, 40.
Ferrer, 94, 95.
Ferry, 151.
Filon, 181, 196.
Fontaney, 8, 11, 130, 131, 138, 139, 142, 148, 149, 150, 155, 163, 166, 184, 197, 200, 217, 219.
Foucher (Paul), 183, 197.
Frank (Waldo), 131.
Ganivet, 146.
García de Gutiérrez, 111.
García y Tassara, 123.
Garcilaso de la Vega, 74, 89, 209.
Gautier, 8, 9, 11, 83 n., 88, 106 n., 111, 112 n., 117, 122, 123, 128, 131, 134, 136, 138, 139, 141, 142, 143, 145, 147, 149, 150, 159, 160, 161, 165, 166, 168, 169, 178, 179, 192, 197, 198, 216, 217, 218, 219, 220.
Gil y Zárate, 111, 112.
Goethe, 106.
Góngora, 57, 90.
Gorostiza, 143.
Grégoire et Collombet, 199.
Guarini, 89.
Guillén de Castro, 59, 63, 78, 91.
Guiraud, 199.
Hartzenbusch, 111, 117, 119.
Hazard (Paul), 10, 11, 215.
Homère, 89.
Hugo (Abel) 10, 50, 142, 143.
Hugo (Victor), 61, 111, 113, 121, 124, 143, 195, 199, 200, 218.
Irving, 200.
Jourda (Pierre) 218.
Jovellanos, 40, 47.
Labitte (Ch., 197, 199, 200.
Laborde, 130, 200.
Laboulaye, 200.
Lafuente, 116.
Laharpe, 59.
Lamartine, 111, 124.
Larra, 51, 53, 72 n., 108, 115, 116, 129, 207.
Latouche, 201.
Lavergne, 7, 11, 57, 94, 104, 105, 107, 108, 109, 219.
Leblanc (Ch.), 152.
Lebrun (P.), 201.
Lefebvre (Armand), 10, 104.
León (Fray Luis de), 120, 209.
Lerminier, 207.
Limayrac, 189, 212.
Lope de Rueda, 53.
Lope de Vega, 10, 54, 56, 57, 58, 59, 60, 66, 69, 72, 80, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 123, 143, 155, 172, 220, 221.
López de Ayala, 100, 101, 102 n.
López Pelegrín, 116.
Louandre, 186, 205, 215.
Lulle, 93, 94, 174.
MacCrie, 201.
MacFarlane, 201.
Magnin, 10, 67, 68, 69, 70, 71, 92 n., 199.
Mallefille, 202.
Mariana, 51, 104.
Marini, 89.
Marmontel, 152, 202.
Martínez de la Rosa, 4, 29, 39, 41, 56, 170, 187, 202.
Martínez (Juan), 10, 137, 150, 166, 168, 170.
Maury, 202, 203.
Mazade, 9, 57, 72, 105, 107, 113, 114, 115, 116, 120, 125, 129, 143, 148, 149, 150, 152, 157, 161, 164, 165, 166, 169, 170, 173.
Mena (Juan de), 89.
Mendoza (Hurtado de), 105.
Mérimée, 8, 11, 25, 81, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 123, 125, 138, 143, 162, 165, 181, 191, 203, 209, 217, 218, 219, 220.
Merlin, 204.
Mesonero Romanos, 53, 61, 116, 119, 123, 125, 129, 222.
Mignet, 205.
Mirecourt, 9.
Molènes, 187, 209, 211.
Molière, 55, 59, 87, 180.
Montalván, 90.
Moreau (Pierre), 7, 190.
Morel-Fatio, 220.
Moreto, 56, 76, 86, 87, 88, 89, 123.
Musset, 168, 205.
Napier, 205.

Ochoa, 104, 106, 107, 198.
Odena (Adelaida), 119 n.
Paquis, 206.
Pastor Díaz, 111, 112, 123.
Pauw, 97.
Pavie, 152.
Pérez (Antonio), 9, 82, 98, 99.
Pétrarque, 66, 89.
Pieri (Josefa), 119 n.
Planche, 156, 157, 162, 163, 164, 180, 182, 186, 193, 199, 201, 203, 214.
Pontmartin, 193, 221.
Pope, 4.
Prescott, 206.
Príncipe, 123.
Quevedo, 71, 72, 220.
Quinet, 10, 23, 49, 50, 105, 156, 198 206, 207, 217, 221.
Quiñones de Benavente, 53.
Racine, 66.
Ranke, 208.
Raynouard, 69.
Rémusat (Mme de), 208.
Rességuier, 208.
Reybaud (Mme), 209.
Rivas (Duque de), 51, 111, 113, 125, 181.
Rodríguez Rubí, 114, 123.
Rojas (Agustín de), 52, 84, 112.
Romero, 123.
Sagra, 210.
Sahagún, 187.
Sainte-Beuve, 7, 92 n., 201, 203, 205, 208, 211, 219.
Sainte-Thérèse, 120.
Saint-Hilaire, 210.
Saint Yon, 210.
Sand (George), 10, 128, 130, 135, 136, 161, 166,221.
Sandoval, 70.
Sannazar, 89.
Santillane, 11, 56, 73, 74, 75.
Sarmiento, 152.
Schiller, 106.
Schlegel (A. G.), 50, 57, 87.
Scott, 106, 212.
Scribe, 108 n., 121, 123, 168, 171, 210.
Sealsfield, 210.
Segovia, 116, 122.
Sismondi, 50, 51, 53, 54, 57.
Solís, 104.
Soulié, 211.
Staël (Mme de), 30.
Stirling, 162.
Sue, 108 n., 121, 135 n., 211, 212.
Suero de Quiñones, 65, 203.
Taillandier, 205, 210.
Tanski, 212.
Tasse (Le), 89.
Taylor, 129, 158, 159.
Ticknor, 50, 58 n.
Tirso de Molina, 56, 57, 72, 76, 85, 86, 87, 135, 180, 182.
Toreno, 212.
Torres Naharro, 52.
Trueba, 212.
Valon, 95, 137, 138, 139, 184.
Ventura de la Vega, 112, 114, 166.
Viardot, 6, 8, 11, 22, 29, 35, 36, 37, 38, 41, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 72, 76, 86, 87, 106 n., 156, 160, 161, 162, 164, 213, 215, 216, 219.
Viel-Castel 9, 11, 51, 59 n., 60, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 99.
Vigny, 123, 214.
Villena, 74.
Virgile, 74, 89.
Virués, 54.
Voltaire, 59 n., 66, 79, 115.
Wolf, 68.
Zorrilla, 8, 51, 108, 111, 118 n., 119, 123, 180, 217.
Zurita, 104.

Bibliographie

REVUE DES DEUX MONDES (1829-1848).

Révolutions de la Quinzaine, oct. 1831 à avril 1832.
Chronique de la Quinzaine, avril 1832 à 1848.

ARTICLES SUR L'ESPAGNE :

1829. — Cadiz et Gibraltar; juillet.
Le clergé ; août.
Espagne. Mouvement des sciences et de l'industrie ; oct.-nov.

1830. — Exposition de l'industrie espagnole ; vol. 1, 2.

1831. — L'Espagne religieuse, monarchique et industrielle, telle qu'elle est ; vol. 3, 4.
Scènes d'une course de taureaux à Aranjuez, par A. A. Fontaney; vol. 3, 4.

1832. — Souvenirs d'Espagne. La horca, par A. Fontaney ; 1er janvier.
Souvenirs d'Espagne. Une soirée à Tolède par A. Fontaney ; 1er mars.
Esquisses du cœur. Un adieu, par Lord Feeling (pseudonyme de Fontaney) ; 15 juin.
Esquisses du cœur. Une course de novillos à Madrid, par Lord Feeling ; 15 juillet.
Esquisses du cœur. Paquita, par A. Fontaney ; 15 nov.

1833. — Becerrillo, par Lecacheux ; 1er janv.
Souvenirs et mémoires sur Joseph Napoléon, sa cour, l'armée française et l'Espagne en 1811, 1812 et 1813, par Abel Hugo ; 1er fév.-15 avril.
Essai sur l'histoire du théâtre espagnol, par Louis Viardot ; 15 mai.
Les dernières fêtes royales de Madrid, par Juan Martínez ; 15 oct.-15 nov.

1834. — Le marquis de Santillane, par E. d'Ault-Dumesnil ; 15 janv.

1835. — Les cimetières de Madrid, par Lord Feeling ; 15 fév.
L'Espagne depuis 1830, par Charles Didier ; 1re partie, 15 déc.

1836. — L'Espagne depuis 1830, par Charles Didier; 2e partie, 1er fév.
L'Espagne en 1835, par Charles Didier ; 15 mars, 1er juin.
De l'Espagne à propos du nouveau ministère, par Louis Viardot; 15 sept.
De l'Espagne au XIXe siècle, par Louis de Carné; 1er oct.-15 nov.-15 déc.
La Navarre et les provinces basques, par Louis Viardot ; 1er oct.

1837. — L'Union du Midi. Association commerciale de la France avec la Belgique, l'Espagne et la Suisse, par Léon Faucher ; 1er mars.
Revue étrangère. L'Espagne depuis la Révolution de la Granja ; 15 juillet.

1838. — De la chevalerie, par J.-J. Ampère; 1er fév.-15 fév.
Fragments du *Congrès de Vérone* de M. de Chateaubriand, par Louis de Carné ; 1er avril-15 mai.

1839. — Lope de Vega, par Fauriel, 1er sept.

1840. — Moreto, par Louis de Viel-Castel ; 15 mars.
Tirso de Molina, par Louis de Viel-Castel; 1er mai.
Antonio Pérez, par Philarète Chasles; 15 mai.
Mort du Comte d'Espagne ; 15 juin.
Cabrera ; 15 juillet.
Théâtre espagnol. Le drame religieux, par Louis de Viel-Castel ; 15 juillet.
Politique extérieure. L'Espagne. L'Orient ; 1er août.
Espartero ; 15 août.
Politique extérieure. L'Espagne ; 1er sept.-15 sept.
Théâtre espagnol. Le drame historique, par Louis de Viel-Castel ; 1er nov.
Gómez ; 15 nov.
Raymond Lulle, par E.-J. Delécluze ; 15 nov.

1841. — Politique extérieure. L'Espagne; 15 janv.
Un hiver au Midi de l'Europe, par George Sand ; 1re partie, 15 janv.
Théâtre espagnol. De l'honneur comme ressort dramatique, par Louis de Viel-Castel ; 1er fév.
Un hiver au Midi de l'Europe, par George Sand ; 2e partie, 15 fév. ; 3e partie, 15 mars.
Politique extérieure. L'Espagne. Espartero ; 1er avril.
Le cardinal Ximenès, par Léonce de Lavergne ; 15 mai.
Des auteurs espagnols contemporains, par Philarète Chasles ; 1er oct.

1842. — Politique extérieure. Affaires d'Espagne; 15 mars.
Grenade, par Théophile Gautier ; 15 juillet.
Málaga, par Théophile Gautier ; 15 août.
Historiens espagnols, par Léonce de Lavergne ; 15 oct.
L'Andalousie, par Théophile Gautier; 1er nov.

1843. — El barco de vapor, par Théophile Gautier ; 1er janv.
L'Espagne. La Presse. Les élections ; 1er fév.
Mouvement littéraire de l'Espagne. Zorrilla, par Léonce de Lavergne; 15 avril.
Les amours de Lope de Vega, par Fauriel ; 15 sept.
De l'état présent et de l'avenir de l'Espagne ; 15 oct.

1844. — De la crise politique en Espagne depuis la retraite du ministère López ; 15 fév.
Mouvement intellectuel de l'Espagne, par Xavier Durrieu ; 15 juin.
Le théâtre moderne en Espagne. Gertrudis Gómez de Avellaneda, par Xavier Durrieu ; 15 juillet.
Le théâtre moderne de l'Espagne. Gil y Zárate, par Xavier Durrieu ; 15 août.
Affaires d'Espagne ; 1er nov.

1845. — Le premier budget de l'Espagne ; 15 janv.
L'Alpuxarra, par Charles Didier; 1er août, 1er sept.

1846. — Poètes modernes de l'Espagne. Le duc de Rivas, par Charles de Mazade ; 15 janv.
L'Aragon pendant la guerre civile, par Gustave d'Alaux ; 15 fév.
La décima corrida de toros, par Alepis de Valon, 1er avril.
La justice politique en Espagne sous Philippe II, par Louis de Viel-Castel ; 15 juillet.

1847. — De la situation actuelle. Affaires d'Espagne et de Cracovie, par le comte O. d'Haussonville ; 1er janv.
Catalina de Erauso, par Alexis de Valon; 15 fév.
Les Bourbons d'Espagne sous l'Empire, par Armand Lefebvre ; 1re partie, 15 avril.
Madrid et la société espagnole en 1847, par Charles de Mazade ; 15 avril.
Les Bourbons d'Espagne sous l'Empire, par Armand Lefebvre ; 2e partie, 1er mai ; 3e partie, 15 mai.
Le pamphlet et les mœurs politiques en Espagne, par Gustave d'Alaux ; 15 juillet.
La chevalerie en Espagne et le Romancero, par Charles Magnin ; 1er août.
La comédie moderne en Espagne, par Charles de Mazade; 1er août.

Affaires d'Espagne. La question du palais, les partis et le ministère ; 1er sept.

Histoire de Don Pèdre Ier, Roi de Castille, par Prosper Mérimée ; 1re partie, 1er déc. ; 2e partie, 15 déc.

1848. — Histoire de Don Pèdre Ier, Roi de Castille, par Prosper Mérimée ; 3e partie, 1er janv. ; 4e partie, 15 janv.

Un humoriste espagnol, par Charles de Mazade ; 15 janv.

Histoire de Don Pèdre Ier, Roi de Castille, par Prosper Mérimée ; 5e partie, 1er fév.

REVUES LITTERAIRES ET ARTISTIQUES :

1829. — Annonces bibliographiques, août, nov.

1830. — Le vœu de Louis XIII, par Gustave Planche ; vol. 1, 2.
Plik et Plok ; vol. 3, 4.
Théâtre de la Porte Saint-Martin; vol. 3, 4.

1831. — M. de Balzac, par Emile Deschamps ; vol. 3, 4.
De la haine littéraire, par Gustave Planche ; vol. 3, 4.

1832. — Littérature dramatique, par Gustave Planche; 15 fév.
Chronique littéraire ; 1er avril.
Littérature américaine. Washington Irving. The Alhambra, par A. Fontaney ; 1er juin.
Poètes et romanciers modernes de la France, par Gustave Planche ; 1er août, 1er sept.

1833. — Poètes et romanciers modernes de la France, par Sainte-Beuve, 15 janv.
Bulletin littéraire ; 1er fév.
Salon de 1833, par Gustave Planche ; 1er mars, 15 mars.

1834. — Histoire et philosophie de l'art. ; 15 mars.

1835. — De la critique française en 1835, par Gustave Planche ; 1er janv.
Histoire et philosophie de l'art, par Gustave Planche; 15 juin.
Théâtre-Français. Don Juan d'Autriche, par Gustave Planche ; 1er nov.
Histoire littéraire. Revue trimestrielle ; 1er déc.

1836. — Mouvement de la presse française en 1835 ; 1er avril.
Revue littéraire ; 1er avril.
Les exhibitions de peinture et de sculpture à Londres en 1836, par Lord Feeling ; 1er juillet.
De l'Espagne et de son histoire, par Louis de Carné ; 15 juillet.
Revue littéraire du premier semestre de 1836 ; 1er sept.

1837. — Publications nouvelles ; 1er fév.
Galerie espagnole au Louvre, par Henri Blaze ; 15 mai.
La presse française en 1836. Revue littéraire du second semestre ; 15 mai.

1838. — Poètes et romanciers modernes de la France, par Gustave Planche ; 15 mars.
Le Salon de 1838, par Frédéric Mercey ; 1er mai.
Ruy Blas, drame de M. Victor Hugo, par Gustave Planche ; 15 nov.
La préface de Ruy Blas, par Gustave Planche ; 1er déc.

1839. — Concert de Mlle García, par Alfred de Musset ; 1er janv.
Salon de 1839 ; 15 avril.
Revue littéraire ; 1er août, 1er nov.

1840. — Poètes et romanciers modernes de la France, par Dessalles-Régis ; 1er fév.
Revue littéraire ; 1er fév.-1er mars.
Poètes et romanciers modernes de la France, par Dessalles-Régis ; 15 avril.
Revue musicale ; 1er août.
Poètes et romanciers modernes de la France, par Sainte-Beuve ; 15 sept.
Revue littéraire ; 15 oct.

1841. — Poètes et romanciers modernes de la France, par Sainte-Beuve ; 15 janv.
Les Gypsies, par Philarète Chasles ; 1er août.
Poètes et romanciers modernes de la France, par Henri Blaze ; 15 août.
Revue-Chronique ; 15 nov.
Revue littéraire, par G. de Molènes ; 15 déc.

1842. — La reprise du Cid, par Charles Magnin ; 1er fév.
Revue littéraire, par G. de Molènes ; 15 mars.
Histoire littéraire. Du catalogue de nos manuscrits, par G. Libri ; 15 avril.
Ecrivains moralistes de la France, par Sainte-Beuve ; 15 juin.
Poètes et romanciers modernes de la France, par Gustave Planche ; 1er août.

1843. — Théâtre-Français, par Charles Magnin ; 15 mars.
Revue de la littérature anglaise, par Philarète Chasles ; 1er mai.
Revue littéraire, par G. de Molènes ; 15 juin.
Poetae minores, par Charles Labitte ; 1er juillet.

1844. — Revue littéraire, par G. de Molènes ; 15 juin.
Revue littéraire, par Paulin Limayrac ; 1er juillet.
L'ultramontanisme ou l'Eglise romaine et la société moderne, par Lerminier ; 1er août.
Revue littéraire, par Paulin Limayrac ; 15 août, 1er nov.
Simples essais d'histoire littéraire, par Charles Labitte ; 1er nov.

1845. — Historiens modernes de la France, par Sainte-Beuve; 15 janv.
De la civilisation mexicaine avant Fernand Cortez, par Michel Chevalier ; 15 mars.
Historiens modernes de la France, par Sainte-Beuve ; 1er juin.
La conquête du Mexique par Fernand Cortez, par Michel Chevalier ; 15 juillet.
Revue littéraire ; 15 juillet.
Théâtre ; 1er déc.

1846. — Historiens modernes de la France, par Sainte-Beuve ; 15 mars.
Revue littéraire ; 1er oct.

1847. — Le Don Juan de Molière au Théâtre-Français, par Charles Magnin ; 1er fév.
Revue littéraire, par A. de Pontmartin ; 1er mai.
Simples essais d'histoire littéraire, par Saint-René Taillandier ; 15 juin.
Revue littéraire ; 1er juillet.
Du beau dans l'art, par Théophile Gautier ; 1er sept.
Ecrivains critiques de la France, par Sainte-Beuve ; 1er oct.
Statistique littéraire, par Charles Louandre ; 1er nov.-15 nov.

1848. — Revue de Théâtre, par A. de Pontmartin ; 1er janv.
Ecrivains critiques de la France, par Charles de Mazade ; 15 août.
Le romancier de la démocratie américaine, par Saint-René Taillandier; 15 août.
Revue de la littérature anglaise. Les arts en Espagne, par Prosper Mérimée ; 15 nov.
Revue des Théâtres, par A. de Pontmartin ; 15 nov.

OUVRAGES LITTERAIRES :

1830. — Morica l'Arabe, par Jules de Saint-Félix ; vol. 1, 2.

1831. — La nièce du gouverneur, par Paul Foucher ; vol. 1, 2.
Un trait de la vie de Don Pèdre le Justicier, par Paul Foucher ; vol. 3, 4.

1834. — La bella malcasada, par Lord Feeling ; 1er juin.
Le souper chez le Commandeur, par Hans Werner (pseudonyme de Henri Blaze) ; 1er juin.
Les âmes du Purgatoire, par Prosper Mérimée ; 15 août.

1836. — A la Malibran, par Alfred de Musset ; 15 oct.

1841. — España, par Théophile Gautier ; 15 sept.
Départ, En passant à Vergara, En allant à la Chartreuse de Miraflores, La fontaine du cimetière, Dans la sierra, Au bord de la mer.
España, par Théophile Gautier ; 15 nov.
L'horloge, Consolation, Sérénade, Le Roi solitaire, L'Escurial, Un tableau de Valdès Léal.

1845. — Carmen, par Prosper Mérimée ; 1er oct.

ARTICLES SUR LES PAYS HISPANO-AMERICAINS :

1829. — Mexique. Situation des partis. Expédition de l'Espagne; août, sept.
Le Pérou ; oct.
Guatemala ; nov.
Pièces officielles. Capitulation de l'armée espagnole à Tampico ; nov.

1830. — Le monde. Journal pittoresque inédit d'un voyage autour du globe, par Lesson ; vol. 1, 2.
Mélanges. Collection d'antiquités mexicaines; vol. 1, 2.
L'île de Cuba dans ces dernières années, par le docteur Abbott ; vol. 3, 4.

1831. — Progrès des explorations de l'Amérique, par J. de Blosseville ; vol. 1, 2.
Antiquités du Mexique. Augustine Aglio, par Ferdinand Denis ; vol. 1, 2.
Variétés ; vol. 1, 2.
Voyage au Pérou, par Lesson ; vol. 1, 2.
Mœurs religieuses du Mexique, par Boradère ; vol. 3, 4.
Visite récente à l'île de Cuba, par Eug. Ney; vol. 3, 4.

1832. — Histoire des explorations de l'Amérique, par J. de Blosseville ; 1er fév.

La bataille de la Tablada, par Théodore Lacordaire ; 1er août.

Voyage dans la Colombie. La Semaine-Sainte à Quito, par de Raigecourt ; 1er sept.

Souvenirs d'un commis-voyageur dans l'Amérique du Sud, par Lecacheux ; 15 oct.

1833. — Une estancia, par Théodore Lacordaire ; 15 mars.

Mélanges de science et d'histoire naturelle, par Roulin ; 15 août, 1er oct.-1er déc.

1834. — Un vaisseau à la voile. De la navigation dans l'Orient, dans l'antiquité, dans le monde moderne, par A. Barchou de Penhoën ; 1er juillet.

1835. — Une révolution dans la République Argentine, par un voyageur ; 1er janv.

Les Indiens de la Pampa, par Théodore Pavie ; 15 janv.

De la littérature dans l'Amérique du Nord, par Philarète Chasles ; 15 juillet.

Passage des Andes en hiver, par Théodore Pavie ; 15 août.

Sciences naturelles. Les pluies de crapauds, par Roulin ; 15 oct.

1836. — Les colonies à sucre et la production indigène, par D.-L. Rodet ; 15 avril.

Les Montoneros, par Théodore Pavie ; 1er juin.

Les républiques mexicaines. Un voyageur ; 1er juillet.

1837. — Les oranges, par Roulin; 15 mars.

1840. — Journal d'un officier de marine ; 15 sept.

1841. — Affaires de Buénos-Ayres. Un officier de la flotte; 1er fév.

Les esclaves dans les colonies espagnoles, par la Comtesse Mercédès Merlin ; 1er juin.

1843. — Les deux rives de la Plata. Par un voyageur ; 1er avril.

Voyage autour du Monde de M.-A. du Petit-Thouars, par Louis Reybaud ; 15 mai.

De la société coloniale. Abolition de l'esclavage, par A. Cochut ; 15 juillet.

1844. — L'Isthme de Panama, par Michel Chevalier ; 1er janv.

1845. — La traite à Cuba et le droit de visite, par Xavier Durrieu ; 1er mars.

La République d'Haïti. Ses dernières révolutions et sa situation actuelle, par R. Lepelletier de Saint-Remy ; 15 nov.

La question du Mexique, par Félix Clavé; 15 déc.

1846. — José Juan, le pêcheur de perles. Souvenirs des côtes de Californie, par Gabriel Ferry ; 15 avril.

Une guerre en Sonora, par Gabriel Ferry ; 15 juin.

L'île du Tiburón, par Gabriel Ferry ; 15 juillet.

Scènes de la vie des bois dans S. A. Les Gambusinos, par Gabriel Ferry, 15 août.

L'Hacienda de la noria. Le dompteur de chevaux, par Gabriel Ferry ; 1er oct.

L'Hacienda de la noria. Bermudes-el-Matasiete, par Gabriel Ferry ; 1er nov.

De l'américanisme et des républiques du Sud. La société argentine, par Charles de Mazade; 15 nov.

Des mines d'argent et d'or du Nouveau-Monde, par Michel Chevalier ; 15 déc.

1847. — Le salteador, par Gabriel Ferry ; 1er janv.

Les mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, par Michel Chevalier ; 1er avril.

Scènes de la vie mexicaine. Perico el Zaraguete, par Gabriel Ferry ; 1er avril.

L'île de Cuba et la liberté commerciale aux colonies, par Félix Clavé ; 1er juin.

Valparaiso et la société chilienne, par Max Radiguet; 1er juillet.

La guerre des E. U. et du Mexique, par Gabriel Ferry ; 1er août.

Scènes de la vie mexicaine. Fray Serapio, par Gabriel Ferry ; 1er sept.

Les Pincheyras, par Théodore Pavie ; 1er déc.

Scènes de la vie mexicaine. Remigio Vásquez, par Gabriel Ferry ; 15 déc.

1848. — Scènes de la vie mexicaine. Les mineurs de Rayas, par Gabriel Ferry ; 15 fév.

Scènes de la vie mexicaine. Le capitaine Don Blas et la conducta de Platas, par Gabriel Ferry ; 1er avril.

Manille et les Philippines, par Théodore Aube ; 1er mai.

Scènes de la vie mexicaine. Les Jarochos, par Gabriel Ferry ; 1er mai.
Scènes de la vie mexicaine. Le pilote Ventura, par Gabriel Ferry ; 1er juin.

ARTICLES DIVERS :

1829. — Variétés. Commerce du port d'Amoy avec l'Espagne ; déc.

1831. — Esquisses morales, par Emile Deschamps ; vol. 1, 2.

1832. — De la littérature maritime, par Léon Gozlan; 1er janv.
De l'avenir de l'art, par Edgar Quinet ; 1er juin.
Souvenirs des Cent Jours et de la Restauration, par A. Jal ; 1er oct.

1833. — De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge, par J.-J. Ampère ; 1er janv.

1834. — Poésies populaires de la Basse-Bretagne, par Emile Souvestre ; 1er déc.

1835. — Lettres d'un voyageur, par George Sand ; 1er sept.
Du système politique de la monarchie de 1830 par rapport aux relations extérieures de la France, par Louis de Carné ; 1er nov.

1836. — Des grandes épidémies, par E. Littré ; 15 janv.
Voyages d'un solitaire, par Edgar Quinet ; 15 juillet.
Le Maroc, par Charles Didier ; 1re partie, 1er août ; 2e partie, 1er nov. ; 3e partie, 15 déc.

1837. — Les Cenci ; 1er juillet.

1838. — Le Maroc, par Charles Didier ; 4e partie, 1er fév.
De l'unité des littératures modernes, par Edgar Quinet; 1er août.

1839. — Cours de littérature étrangère à Lyon. Lettre écrite par Edgar Quinet, 15 avril.
Dépêches du duc de Wellington ; 15 sept.

1842. — Collège de France. Discours d'Edgar Quinet ; 15 fév.
Académie française. Discours de Villemain ; 1er juillet.

1843. — Collège de France. Discours d'Edgar Quinet ; 1er janv.

1844. — De l'art du comédien, par A. Cochut ; 1er oct.
Le Maroc en 1844, par Xavier Durrieu; 1er oct.

1845. — La Turquie sous Abdul-Medjid. Le Danube et la question des quarantaines, par Alexis de Valon ; 1er déc.

1846. — De la littérature provençale, par H. Fortoul ; 15 mai.

1847. — Les arts industriels, par E. Lamé Fleury ; 1er avril.

1848. — Michel Servet, sa doctrine et sa vie, par Emile Saisset ; 15 fév.

Des études contemporaines sur l'histoire des races, par Alphonse Esquiros ; 15 mars.

Ecrivains critiques de la France, par Charles de Mazade ; 15 août.

De la politique extérieure de la France depuis 1830, par le comte O. d'Haussonville ; 1er nov.

REFERENCES GENERALES :

Abrantès (Mme d'); Alex. de Laborde, Charles Nodier, etc. — *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal.* Paris, au bureau de la Péninsule, 1835-1836. 2 tomes reliés en 1 vol. in-8.

Achard (Amédée). — *Un mois en Espagne.* Paris, Bourdin. 1847. In-12.

Ancelot (Mme). — *Emerance.* Paris, C. Gosselin, 1842. 2 vol. in-8.

Azorín (José Martínez Ruiz). — *L'Espagnolisme des Romantiques français.* « Mercure de France », 16 juin 1917.

Baldensperger (Fernand). — *Le mouvement des idées dans l'émigration française.* Paris, Plon-Nourrit. 1924. 2 vol. in-8.

Bastide (Mme Jenny). — *Contes vrais.* Paris, C. Vimont, 1833. 2 vol. in-8.

Beauvoir (Roger de). — *La cape et l'épée.* Paris, Suau de Varennes, 1837. In-8.

Beauvoir (Roger de). — *L'île des cygnes.* Paris, Dumont. 1844. 2 vol. in-8.

Bédarida (Henri). — *Le romantisme et l'Espagne.* Revue de l'Université de Lyon, 1931.

Bénézit (E.). — *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs.* Paris, Ernest Bründ, 1924.

Bertrand (J.J.A.). — *Sur les vieilles routes d'Espagne.* Paris, Société d'éditions « Les Belles Lettres ». 1931. In-8.

Bévotte (Georges Gendarme de). — *La légende de Don Juan.* Paris, Hachette, 1911. 2 vol. in-16.

Blaze (Henri). — *Le souper chez le Commandeur.* Seconde édition. Paris, F. Bonnaire, 1835. In-8.

Bonjour (Casimir). — *Le Bachelier de Ségovie.* Paris, Marchant, 1844. In-8.

Borel (Pétrus). — *Contes immoraux.* Paris, E. Renduel, 1833. In-8.

Borrow (George). — *The Zincali or an Account of the Gypsies of Spain.* London, J. Murray, 1841. 2 vol. in-12.

Boudout (J.). — *Edgar Quinet et l'Espagne.* Revue de littérature comparée, T. XVI, 1936.

Bourgoing (Adolphe de). — *L'Espagne, souvenirs de 1823 et de 1833.* Paris, chez P. Dufart, 1834. In-16.

Bourquelot (Félix) et Maury (Alfred). — *La littérature contemporaine. XIX^e siècle.* Paris, Delaroque Aîné, 1842-1857.

Brunetière (Ferdinand). — *Etudes critiques.* Paris, Hachette, 1888-1903. 8 vol. in-16.

Camba (Julio). — *La rana viajera.* New-York. D. C. Heath and Co., 1928.

Capefigue (R.). — *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du Règne de Henri-IV.* Paris, Dufey, 1834. 8 vol. in-8.

Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes. Paris, 1929. In-4.

Challamel (Augustin). — *Un été en Espagne.* Paris, Challamel, 1843. In-12.

Chasles (Philarète). — *Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie.* Paris, Amyot, 1847. In-18.

Creuzé de Lesser. — *Le Cid,* romances espagnoles, imitées en romances françaises. Paris, Delaunay, 1814. In-12.

Damas-Hinard (A.). — *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol.* Paris, Charlieu et Huillery, 1861. 2 vol. in-18.

Damas-Hinard (A.). — *Romancero general, ou Recueil des chants populaires de l'Espagne.* Paris, Adolphe Delahays, 1844. 2 vol. in-18.

Delavigne (Casimir). — *La fille du Cid.* Paris, C. Tresse, 1840. Gr. in-8.

Dembowski (Charles). — *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile* (1838-1840). Paris, C. Gosselin, 1841. In-8.

Demogeot (J.). — *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française.* Paris, Hachette, 1880. 2 vol. in-16.

Denis (Ferdinand). — *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal.* Paris. Ledoyen, 1839. 2 tomes en 1 vol. in-8.

Depping (G.B.). — *Romancero castellano, colección de antiguos romances populares de los Españoles.* Leipsique, F.A. Brockhaus, 1844. 2 vol. in-8.

DESCHAMPS (Emile). — *Etudes françaises et étrangères.* Paris, U. Canel, 1828. In-8.

DUMAS (Alex. père). — *Don Juan de Marana.* Paris, Marchant, 1836. In-8.

DUMAS (Alex. père). — *Impressions de voyage. De Paris à Cadix.* Paris, ancienne maison Delloye, 1847. 5 vol. in-8.

ELLIS (Havelock). — *The Soul of Spain.* Boston and New-York, Houghton Mifflin Co., 1926.

ESPASA-CALPE. — *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana.* Madrid, Barcelona.

FARINELLI (Arturo). — *Le Romantisme et l'Espagne.* Revue de littérature comparée, 1936.

FERRER (Joaquín María). — *Historia de la monja alférez, doña Catalina de Erauso.* Paris, 1829. In-8.

FILON (A.). — *Histoire de l'Europe au XVI^e siècle.* Paris, Hachette, 1838. 2 vol. in-8.

FONTANEY (A.). — *Scènes de la vie castillane et andalouse.* Paris, Charpentier, 1835. In-8.

FOULCHÉ-DELBOSC (R.). — *Bibliographie de voyages en Espagne et en Portugal.* Paris, Welter, 1896. In-8.

FRANK (Waldo). — *Virgin Spain.* New-York. Boni and Liveright. 1926.

GANIVET (Angel). — *Ideario español.* Madrid, Biblioteca Nueva, s. d.

GAUTIER (Théophile). — *Histoire du Romantisme.* Paris, Charpentier, 1874. In-18.

GAUTIER (Théophile). — *Tra los Montes.* Paris, Victor Magen, 1843. 2 tomes en 1 vol. in-8.

GIRARD (Henri). — *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique:* Emile Deschamps, 1921. 1 vol. in-8.

GUIGNIAUT. — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. C. Fauriel.* Paris, Firmin-Didot frères, fils et Cie, 1862. Gr. in-8.

HAGYARD (HOWARD W.). — *Devils, Drugs and Doctors.* New-York, Blue Ribbon Books, Inc., 1929.

HARTZENBUSCH (Eugenio). — *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños.* Madrid, 1894.

HAZARD (Paul). — *Les origines du Romantisme et les influences étrangères : le Midi.* Annales de l'Université de Paris, juillet 1928. *Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne.* Revue de littérature comparée, janv.-mars 1936.

HUGO (Abel). — *Romances historiques traduites de l'espagnol.* Paris, chez Pélicier, 1822. In-8.

Huszar (Guillaume). — *L'influence de l'Espagne sur le théâtre français des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.* Paris. Libr. Honoré Champion, 1912. In-16.

Jasinski (René). — *Antoine Fontaney.* Paris. Les Presses Françaises, 1925. In-16.

— *Les années romantiques de Théophile Gautier.* Thèse. Chartres, impr. Durand; Paris, libr. Vuibert, 1929. In-8.

— *L'España de Théophile Gautier, édition critique.* Thèse. Chartres, impr. Durand; Paris. libr. Vuibert, 1929. In-8.

Jourda (Pierre). — *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand.* Etudes de littérature étrangère et comparée. Paris, Boivin, 1938.

Journal des Débats. — 7 nov. 1831; 5 mars 1836; 30 mars 1840; 21 oct. 1844; 20 avril 1847; 26 avril 1847.

Journal des Savants. — Nov. 1844.

Kane (Elisha K.). — *Gongorism and the Golden Age.* Chapel Hill. Univ. of N. Carolina Press, 1928.

Laborde (M. le Cte Alex. de). — *Itinéraire descriptif de l'Espagne.* Paris, H. Nicolle. 1808. 6 vol. in-8.

Lanson (Gustave). — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne.* Paris, Hachette, 1921. 4 tomes en 2 vol. in-8.

Latouche (Henri de). — *La Reine d'Espagne.* Paris, A. Levavasseur, 1831. In-8.

Leathers (Victor). — *L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac.* Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. Paris, libr. ancienne Honoré Champion, 1931. In-8.

Lebrun (Pierre). — *Le Cid d'Andalousie.* Paris, Perrotin, 1844. in-8.

Le Gentil (Georges). — *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle.* Paris, Hachette, 1909. In-8.

MacFarlane (Charles). — *The Lives and Exploits of Banditti and Robbers in all Parts of the World.* New-York, J. and J. Harper, 1833. 2 vol.

Madariaga (Salvador de). — *The Genius of Spain and Other Essays.* Oxford, 1923.

Magnien (Edouard). — *Excursions en Espagne.* Paris, R. Lebrasseur, 1836-1838. 3 vol. in-8.

Mallefille (Félicien). — *Les sept Infants de Lara.* Paris, H. Souverain, 1836. In-8.

Marmontel (Jean-François). — *Les Incas.* Paris, Corbet, 1834. 2 vol. in-12.

Martinenche (Ernest). — *L'Espagne et le Romantisme français.* Paris, Hachette, 1922. In-8.

Martinenche (Ernest). — *Propos d'Espagne.* Paris, Hachette, 1905. In-16.

Maury (Juan María). — *Esvero y Almedora.* Paris, Libr. hispano-americana, 1840. In-12.

Mérimée (Prosper). — *Lettres à la Comtesse de Montijo.* Paris, édition privée, 1930.

Mérimée (Prosper). — *Mosaïque.* Paris, Fournier, 1833. In-8.

Merlin (Ctesse de). — *Histoire de la sœur Inès.* Paris, P. Dupont et Laguionie, 1832. In-12.

Merlin (Ctesse de). — *Souvenirs et mémoires.* Paris, Charpentier, 1836. 4 tomes en 2 vol. in-8.

Mesonero Romanos (Ramón de). — *Obras.* Madrid, Oficinas de la ilustración española y americana, 1881. 3 vol. in-8.

Michaud. — *Biographie universelle, ancienne et moderne.* Paris, chez Mme C. Desplaces, 1854.

Mirecourt (Eugène de). — *Philarète Chasles.* Paris, G. Havard, 1857. In-16.

Moreau (Pierre). — *Le Classicisme des Romantiques.* Paris, Plon, 1932. In-8.

Moreau (Pierre). — *Le Romantisme.* Paris, J. de Gigord, 1932, in-12.

Morel-Fatio (A.). — *Etudes sur l'Espagne.* Paris, E. Bouillon et E. Vieweg (E. Champion), 1888. In-8.

Nouvelle biographie générale, publiée par MM. Firmin Didot frères sous la direction de M. le Dr. Hoefer. Paris, 1859.

Pailleron (Marie-Louise). — *François Buloz et ses amis.* Calmann-Lévy, 1919-1925, 4 vol. in-8.

Peers (E. Allison). — *Some Provincial Periodicals in Spain during the Romantic Movement.* Modern Language Review, oct. 1920.

Quérard (J.-M.). — *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants.* Paris, chez Firmin-Didot, 10 vol. 1827-1839. Suppl. 2 vol. 1854-1864.

Quérard (J.-M.). — *Les supercheries littéraires dévoilées.* Paris, Paul Daffis, 1869.

Quinet (Edgar). — *Mes vacances en Espagne.* Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1846. In-8.

Rességuier (Jules de). — *Almaria.* Paris, Allardin, 1835. In-8.

Revue de littérature comparée, numéro consacré à l'Espagne. janv.-mars 1936.

Revue hispanique, avril 1928.

Reybaud (Mme Charles). — *Espagnoles et Françaises*. Paris, L. Hachette, 1863. Gr. in-16.

Reybaud (Mme Charles). — *Mézélie*. Paris, Ladvocat, 1839. 2 vol. in-8.

Said de Armesto (Victor). — *La leyenda de don Juan*. Madrid, Librería de los sucesores de Hernando, 1908.

Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi*. Paris, Garnier frères, s. d.

Sainte-Beuve. — *Portraits contemporains*. Paris, Didier, 1847. 3 vol. in-18.

Salis (Jean-R. de). — *Sismondi, la vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe*. Thèse. Paris, H. Champion, 1932. Gr. in-8.

Schlegel (A. W.). — *Cours de littérature dramatique*, traduit de l'allemand par Mme Necker de Saussure. Paris, chez J. J. Paschoud, 1814. 3 vol. in-8.

Sellards (John). — *Dans le sillage du romantisme, Charles Didier*. Bibliothèque de la Revue de littérature comparée. Paris, Libr. ancienne Honoré Champion, 1933. Gr. in-8.

Sismondi (Simonde de). — *De la littérature du midi de l'Europe*. Paris, chez Treuttel et Würtz, 1829. 4 vol. in-8.

Sue (Eugène). — *La Coucaratcha*. Paris, U. Canel, 1832-1834. 4 vol. in-8.

Taillandier (Saint-René). — *La littérature espagnole et ses historiens modernes*. RDM oct. 1854.

Thieme (Hugo P.). — *Bibliographie de la littérature française de 1800 à 1930*. Paris, Droz, 1933, 3 vol.

Ticknor (George). — *History of Spanish Literature*. New-York, Harper and Bros., 1849. 3 vol.

Time, Chicago, 1er février 1937.

Trahard (Pierre). — *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*. Paris, Libr. ancienne Honoré Champion, 1928. In-8.

Trueba (Telesforo de). — *L'Espagne romantique. Contes de l'histoire d'Espagne*, traduits par Ch. A. Defauconpret. Paris, Ch. Gosselin, 1832. 3 vol. in-8.

Vapereau (G.). — *Dictionnaire universel des contemporains*. Paris, Hachette.

Viardot (Louis). — *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*. Paris, Paulin, 1835. In-8.

Viardot (Louis). — *Les musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique*. Paris, Paulin, 1843. In-18.

Villey (Pierre). — *Les sources d'idées au XVI^e siècle*. Paris, Plon-Nourrit, 1912. In-16.

Voltaire. — *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Paris, chez Treuttel et Würtz, 1835. 4 vol. in-8.

Zdraveva (Blanche Vassileva). — *Les origines de la Revue des Deux Mondes et des littératures européennes* (1831-1842). Thèse. Sophia, impr. Hermann Pohle, 1930.

Table des Matières

AVANT-PROPOS. 1

INTRODUCTION 3

CHAPITRE I. — *L'Espagne : Sa Politique* 13

CHAPITRE II. — *L'Espagne : Sa Littérature et son Histoire.* 49

CHAPITRE III. — *L'Espagne selon les Voyageurs* 127

CHAPITRE IV. — *L'Espagne des arts et des sciences* 155

CHAPITRE V. — *L'Espagne en France selon la « Revue des Deux Mondes »* 177

CHAPITRE VI. — *La « Revue des Deux Mondes » et les ouvrages récents sur l'Espagne* 185

CONCLUSION 215

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITES 223

BIBLIOGRAPHIE 227

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 29 JUIN 1939
AUX IMPRIMERIES LES PRESSES MODERNES
96, GALERIE BEAUJOLAIS - PALAIS-ROYAL
PARIS (1er)